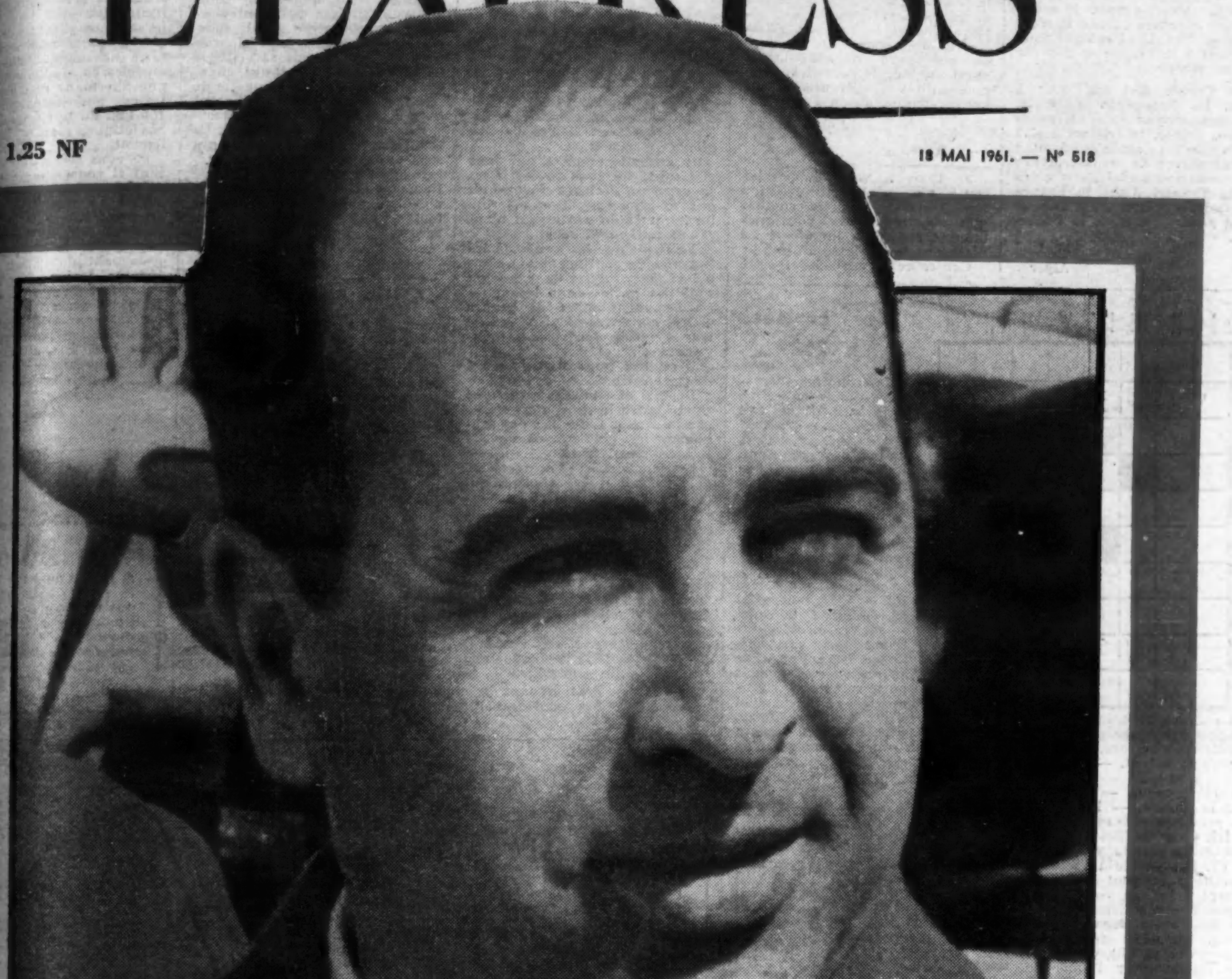
EVIAN ET VIENNE

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER (p. 48)

L'EXPRESS

1.25 NF

18 MAI 1961. — N° 518



Les instructions de Krim

par Jean DANIEL

(pp. 6, 7)

(Dalmas.)

M. BELKACEM KRIM

« En guerre comme en amour, pour en finir il faut se voir de près. »

(Napoléon Ier)

B)6

NOS ANGOISSES

Je suis une lectrice assidue de « L'Express ». Mon mari et moi sommes des libéraux d'Algérie comme nombreux de nos amis.

Il est un fait certain que jamais ni le gouvernement ni les Français de la métropole ne se sont penchés sur nos problèmes et nos angoisses. Un langage s'adressant autant au cœur qu'à la raison aurait, je crois, ramené bien des égarés. Il n'est pas trop tard. Les liens qui nous unissent à la France ne doivent pas se rompre.

La France doit expliquer à nous, les Européens d'Algérie, par des moyens de diffusion (radio, presse, télévision, etc...) qu'ils seront associés à une grande œuvre de reconstruction et d'évolution sociale, aux côtés de la France. Ainsi la France reprendrait pour tous l'image de la générosité et de la fraternité.

M. L.
Alger

POURQUOI LE PORTUGAL ?

Vous écrivez que « Il va falloir aux jeunes hommes qui sont la France de demain une énergie spartiate pour arracher leur pays au destin du Portugal ».

Je n'aime pas beaucoup le régime actuel mais, croyez-moi, il ne faudra pas beaucoup d'énergie pour retrouver le désordre politique d'antan.

Et pourquoi ne citez-vous que le Portugal ? Que pensez-vous de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de la Russie elle-même ? Les hommes de ces pays retrouveront-ils aussi un jour le goût des « responsabilités politiques », que nous avons perdu en France ?

J.-J. Nirvan
Nice

LES DINDONS

Je tiens à vous manifester toute ma sympathie et mon amitié aussi pour le combat que vos rédacteurs politiques mènent contre la tartuferie du régime et la mollesse du public.

Contre cette veulerie et cette politique de marchands de tapis vous écrivez de fort belles pages. Il m'a semblé que J.-J. S.-S. recevait d'assez nombreuses lettres d'injures (ainsi que Siné pour ses dessins). Elles sont sûrement, ces lettres, le fait de gens qui politiquement sont dépourvus de tout sens de l'orientation, et qui oscillent perpétuellement entre l'admiration pour les valeurs établies et la vague impression d'être cependant les dindons d'une farce déjà ancienne et qui se prolonge.

Alfred Peyronet
Lyon

HOMMAGE AUX OFFICIERS

Je crois fermement que l'échec du putsch est dû autant et peut-être plus à des officiers d'active qu'au contingent.

Je prétends, en effet, que dans une unité où tous les officiers se seraient déclarés favorables aux ex-généraux du quarteron, les hommes du contingent n'auraient nullement réagi.

J'affirme que les unités où les hommes du contingent ont commencé à paralyser la rébellion sont des unités dans lesquelles un certain nombre de jeunes officiers d'active n'ont pas caché leur position hostile au mouvement d'Alger.

Il est très important, je crois, de faire cette mise au point.

Depuis des années un fossé existe entre la nation française et son armée. C'est l'un des problèmes les plus graves que la France doit résoudre.

Or la glorification excessive de l'attitude du contingent, qui correspond mal à la réalité, incite la Métropole à adopter une représentation simpliste et fausse des événements d'avril à Alger : d'un côté des mutins, de l'autre le contingent qui a gagné la partie. Cette image, en escamotant le rôle capital des officiers d'active fidèles, encourage à associer l'armée d'active à cette mutinerie, en accordant l'exclusivité de la résistance aux réservistes du contingent.

S/Lieutenant T.
(du contingent)

« LA GROTTE »

Dans le numéro du 11 mai 1961 de « L'Express », vous avez bien voulu réserver une large place à la présentation de mon roman « La Grotte ».

Publiant un ouvrage et le signant de mon nom — comme il se doit — je n'ignorais pas que j'abordais le domaine public et ses conséquences.

J'étais toutefois loin de supposer que ce serait un hebdomadaire de la qualité de celui que vous dirigez qui s'autoriserait d'une situation vieille comme la littérature, pour donner à la *présentation* de sa critique littéraire des *formes* qui engagent l'activité professionnelle de l'auteur plus qu'elles n'ajoutent à la connaissance de l'œuvre.

En ce qui concerne « La Grotte », je suis un auteur qui s'est efforcé de faire de la littérature, d'écrire un roman. Je tiendrais pour ridicule et odieux d'avoir voulu être en même temps un officier qui plaide ou accuse.

Georges Buis

DERRIERE L'ALGERIE

A « L'Express » et à d'autres journaux, ces jours-ci, je reprochais de trop insister sur l'affaire algérienne car j'ai l'impression que la dictature en France est imminente, la dictature est déjà là; que l'on pourrait peut-être retarder en faisant sur les menaces précises toute la lumière. On est en train de la laisser s'installer par le seul fait que l'affaire algérienne — qui n'est plus l'essentiel — en prenant toutes les pages des journaux lui permet de s'installer de façon de plus en plus cachée.

Parlerez-vous de ces menaces seulement quand elles seront devenues une réalité ? Comment ne voyez-vous pas, comment ne faites-vous pas voir que pour nos libertés, ce sont les brimades et les menaces aux fonctionnaires qui ont le plus d'importance ?

Pierre Creignou
Quimperlé
(Finistère)

CUBA ET L'IRAN

Lors de sa dernière conférence de presse, le Président Kennedy a déclaré que les Etats-Unis ne sauraient tolérer la présence des chars et des avions militaires provenant du rideau de fer à 150 km de la frontière des Etats-Unis.

Or, en tant que jeune Iranien, j'ai fait une partie de mon service militaire à la frontière irano-soviétique. Je ne crois pas révéler un secret militaire (puisque tout le monde le sait) en disant que l'endroit où j'ai passé mon service militaire ne manque ni de chars américains (précisément marque Sherman) ni d'avions militaires américains et non à 150 km. du territoire de l'Union Soviétique, mais à 50 m. seulement.

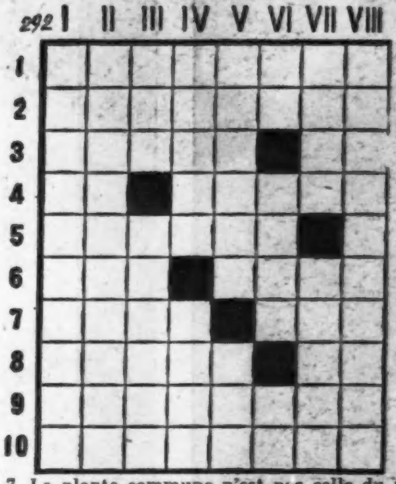
Je vous serais fort reconnaissant si vous m'indiquiez à titre de renseignement s'il y a une clause en une certaine partie du droit international qui permettrait aux Etats-Unis de ne pas tolérer la présence d'armes provenant du rideau de fer, à 150 km de leur frontière, mais donnerait plein droit aux Etats-Unis de placer leurs chars et leurs avions militaires à 50 m. du territoire soviétique et cela sans que, à son tour, l'Union soviétique ait le droit de trouver cela intolérable.

H. H.
étudiant en droit
Paris

ATTENTION

A partir du jeudi 18 mai, le numéro de téléphone des services de l'administration de « L'Express » devient : ELY 23-89. Le numéro de téléphone de la rédaction reste inchangé : ELY 88-01.

Mots croisés n° 292



Horizontalement. — 1. Se donne en scène, mais le bruit se fait en coulisse. — 2. N'est pas réunie par une chaînette à sa sœur, de dimension un peu différente. — 3. Travail illicite en non-liberté provisoire. Plus vigoureux à Marseille qu'à Paris. — 4. En épelant, pénitence sans gravité. Un trait permet de l'avoir avec soi. — 5. Battent, pour la régularité du coup. — 6. Vraiment insuffisant pour un kolkhoze. Rêve d'un vaste affranchissement, mais ne se recrute plus parmi les affranchis. — 7. La plante commune n'est pas celle du parfum. Avec un gâteau, donne un policier amateur. — 8. Se place entre Dijon et Vouillé. Limite d'un raclage. — 9. Plus nécessaire au pilier de rugby qu'au joueur de volant. — 10. Cette action mécanique n'a aucun rapport avec un envol.

Verticalement. — I. N'a pas besoin d'envier le phénix. — II. Agrémentent les pentes provençales, sans beaucoup les enrichir. — III. Coup de filet avant un coup de soleil. Sainte Marguerite y tient une bonne place. — IV. Pas portée à l'humilité. Epargne une répétition et peut s'abréger encore. — V. Pensez à lui, en vous servant d'eau de Cologne. Pas régulier (abréviation). — VI. En épelant, avait deux amours, son pays et Pâris. En dépit de son activité, n'a fait disparaître ni Charybde, ni Scylla. N'entend pas concurrencer l'Amazone. — VII. Sans préparation. Baie d'Extrême-Orient, qui charme les touristes et intéresse les prospecteurs. — VIII. Ses armes sont : violence et secret.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	R	B	I	C	H	E
2	A	V	E	R	S	I	O	N
3	R	E	C	I	T	E	N	T
4	B	R	I	S	E	■	N	A
5	E	T	T	E	■	R	E	E
6	B	I	■	E	T	E	U	F
7	L	E	S	■	A	G	R	I
8	E	■	L	I	L	I	■	L
9	U	R	I	C	E	M	I	E
10	E	X	P	I	R	E	N	T

Solution du n° 291

RESEAU FOURNIER

● *Lecteurs de la Région Parisienne.* — Le jeudi 18 mai à 21 h., salle Victor-Hugo (sous-sol de l'école) à Nanterre, M. Alain Savary parlera : « des conséquences du putsch d'Alger et de l'évolution des négociations ».

COMMUNIQUE

● Lisez dans « Après-Demain », journal d'éducation politique non distribué dans les kiosques, l'article de M. Laurent Schwartz sur : « La formation des élites ». Demandez le numéro à : « Après-Demain », 27, rue Jean-Dolent, Paris (14e) en joignant 2 NF ou le prix de l'abonnement d'un an (10 numéros) 6 NF. « Après-Demain », C.C.P. 7715-57).

● Edouard Depreux fera une conférence publique « Pour un Socialisme moderne et authentique » au Palais du Congrès à Liège, le mardi 23 mai à 20 h. 15.

FORUMS REGIONAUX

● *Savoie.* — Réunion le vendredi 19 mai à 21 h., Grande Salle de la Grenette à Chambéry avec Me Pierre Stibbe, qui traitera des « Récents événements d'Alger et des prochaines négociations d'Evian ainsi que du problème de la démocratie en France ».

ZEISS IKON

SOYEZ EN AVANCE SUR VOTRE TEMPS

photographiez filmez avec un appareil ZEISS IKON

Il y a un ZEISS IKON correspondant à votre goût et à votre budget.

Demandez une démonstration à un revendeur ZEISS IKON ou la documentation ZE à PAUL BLOCK B.P. 36 - STRASBOURG-MEINAU

Révolution en Espagne

Le gouvernement espagnol veut transformer le peuple le plus noctambule de la terre en nation couche-tôt. Une loi de Madrid a décidé que les cafés et établissements publics fermeraient vers 10 heures du soir, heure à laquelle jusqu'ici, la vie commence sur la Péninsule Ibérique. La nuit est dangereuse pour la moralité et facilite le travail des comploteurs. Comme le monde appartient aux gens qui se lèvent tôt, le gouvernement espagnol veut que ses ouvriers puissent arriver frais et roses à l'usine. Ceux-ci, condamnés par la vie difficile à pratiquer deux métiers, ont en effet, demandé que les journées ouvrables commencent plus tôt.

Cette semaine lisez dans CONTINENT toutes les raisons de cette décision étonnante.

CONTINENT, hebdomadaire européen d'information, est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux au prix de 1,20 NF. Réclamez-le dès aujourd'hui.

Tirage des I.P.R Raymond Séguin 10, r. du Faub Montmartre PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

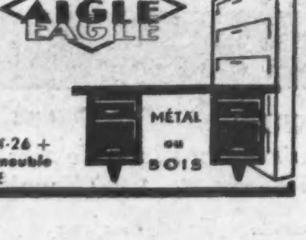
costumes légers de jack Romoli

exclusivités masculines

38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

RUE VIVIENNE

LE CENTRE DU BUREAU MODERNE



Cette année AIGLE n'expose pas à la Foire de Paris, mais vous invite à sa Grande Exposition de mobiliers de bureau métal ou bois, rue Vivienne en plein centre des affaires.

Visitez librement nos 2.200 m2 d'exposition 700 modèles toujours en magasin.

51, rue Vivienne, PARIS 2e Tél. GUT. 44-26 + (Angle des Boulevards) Parking dans l'immeuble
Métro : RICHELIEU-DROUOT ou BOURSE

La seule décapotable 4/5 places

C.E.D.

SINGER Gazelle

1500 racée et nerveuse

4 vitesses

Disponible également avec Boîte automatique

Importateur exclusif : JACQUES SAVOYE
237 Bd Pereire - PARIS 17e
GALvani 88-42

A CHACUN SA VÉRITÉ

« Moi je voudrais... moi je préférerais... moi je, moi je... »

La famille entière discute « automobile » (Madame : ménagère moderne et évoluée, Monsieur : homme d'affaires efficient, Junior : déjà connaisseur).

Le ton s'élève, les portes claquent. Personne n'a laissé parler son voisin et chacun s'en va dans son coin penser en paix, à la voiture de ses rêves.

Si seulement « ils » avaient bien voulu écouter. Voici ce que MADAME leur aurait expliqué :

— « Je veux une voiture qui me change la vie ». Mais non ne riez pas, une auto est un instrument ménager bien plus important qu'une machine à laver ou un frigidaire : la preuve, elle peut les remplacer. Je me vois très bien portant mes cinq kilos de linge à la laverie, ou faisant mon marché sans que l'opération devienne une épreuve d'endurance.

(Marquis)

UNE BONNE « MACHINE-OUTIL ».
Gagner le temps de lire.

Et puis, si vous choisissez la voiture dont j'ai envie, je renoncerai à l'aide familiale que je voulais engager. Plus besoin d'une personne spéciale pour conduire Jacky à l'école. Les huit trajets quotidiens ne me prendront presque plus de temps, je le déposerai en allant à Paris faire mes courses.

D'ailleurs à propos de courses, j'ai justement choisi la voiture en question parce que je peux la garer n'importe où, (moi qui ai généralement du mal à me placer en ville). Là pas de problème, je passerai partout.

Ne me répondez pas qu'une autre voiture peut « m'aller » aussi bien... je sais qu'il n'en existe pas d'autre qui soit à la fois :

● *esthétique :* J'ai horreur des voitures qui ressemblent à des tanks, je veux qu' « elle » soit impeccable extérieurement et intérieurement. Un charmant objet à la mode (la mode italienne évidemment, comme pour les chaussures).

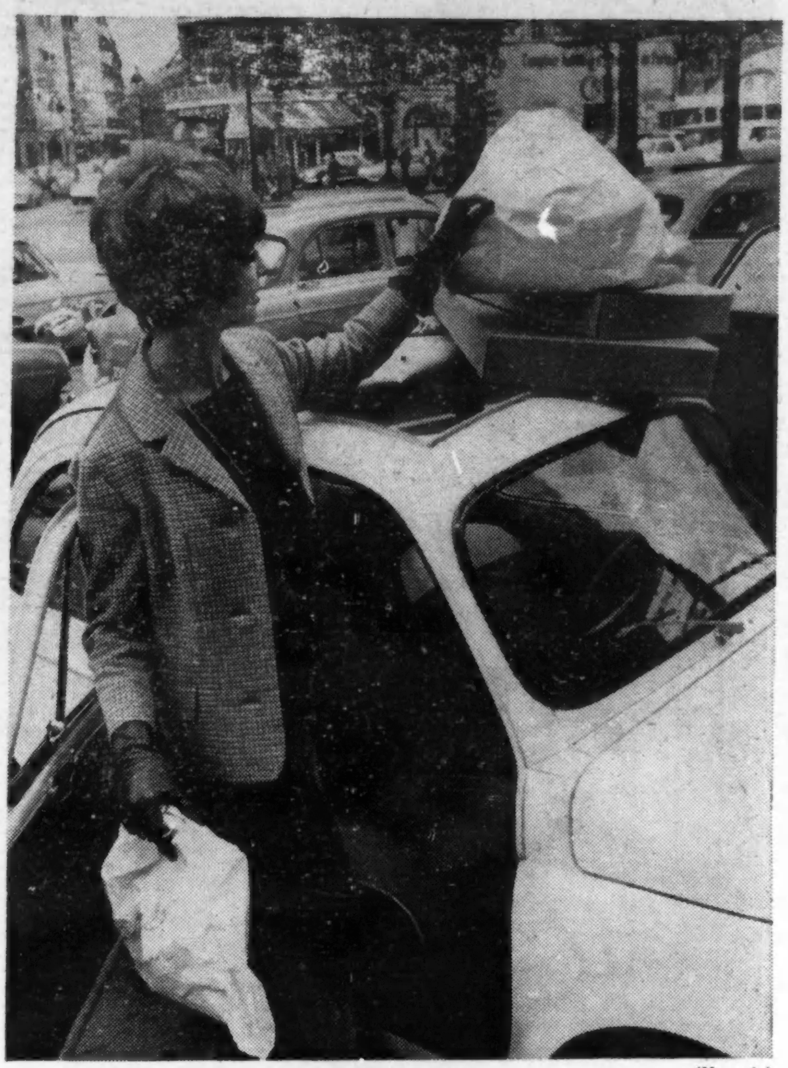
● *économique :* Ne me répétez pas que mon budget-voiture est limité. Je sais ce que vous pensez : « Pour une femme c'est du luxe » et vous avez un peu raison. Le prix du kilomètre-voiture ne doit pas faire augmenter d'une manière inconsidérée le prix du... mètre-tissu (acheté en solde grâce à la voiture).

● *Maniable :* Vous connaissez ma maladresse proverbiale. La voiture de mes rêves est aussi facile à conduire, à manœuvrer et à garer qu'une bicyclette.

Vous voyez bien que j'avais raison, il n'y en a pas d'autre.

D'ailleurs mon amie Eliane (celle qui est médecin) s'en sert continuellement pour aller voir ses malades, et Sylvie (celle qui a quatre enfants) trouve que c'est la voiture idéale pour ravitailler et « véhiculer » tout son petit monde.

Dites ce que vous voulez mais moi je ne changerai pas d'idée... »



(Marquis)

POUR ME CHANGER LA VIE.
Moins cher qu'une aide familiale.

Comme les bolides

MONSIEUR, lui aurait affirmé (en exploitant tous ses talents d'orateur) :

— « Comme vous le savez, le choix d'une voiture revient toujours au chef de famille. En tant que tel je vais me permettre de vous faire quelques remarques qui vous instruiront. Une voiture d'homme doit être :

● *Mécaniquement impeccable :* Celle à laquelle je pense a les mêmes constructeurs que les plus célèbres bolides de compétition. Quand je vous expliquerai qu'elle possède un moteur à 2 cylindres en ligne, une puissance maximum de 22 chevaux, une distribution par soupapes en tête, et un refroidissement par air, un filtre à huile centrifuge, cela ne vous dira rien. Vous n'avez aucune connaissance mécanique. Mais pour moi, c'est important.

● *Rapide :* Elle l'est doublement : par ses reprises et par ses proportions minima qui lui permettent de se faufiler dans les embouteillages comme un véritable deux roues. Vous verrez, grâce à elle je ne serai plus en retard à mes rendez-vous (j'aurai peut-être même le temps de lire mon journal).

● *Vite amortie*:* Cette voiture-là a les mêmes caractéristiques qu'une bonne machine-outil : son prix d'achat est assez « compressé » pour être amorti en quelques mois.

Et n'essayez pas de me contredire, vous auriez tort, la preuve : mon Président-Directeur-Général l'a achetée pour « doubler » dans Paris sa grosse cylindrée et lui s'y connaît !... »

Au feu rouge...

JUNIOR : plus catégorique encore, aurait donné son avis en agitant des mains noircies de mécanicien en herbe :

« Moi, je préfère une voiture qui ne soit pas un autobus. »

J'en ai repéré une de marque italienne (oui... comme les autos de course). Au feu rouge, elle démarre toujours la première.

Mais le plus formidable, c'est encore le toit : il s'ouvre... ! Je pourrais me mettre debout, la tête à l'air, et, de là-haut, diriger les opérations comme un commandant de vaisseau.

D'ailleurs cette voiture-là est tellement « du tonnerre » au point de vue conduite que P'pa me laissera un peu le volant... dans quelques années !

Alors, soyez de « chics parents », achetez-là ! Je vois d'ici la tête des copains le jour où vous viendrez me chercher à l'école. Ce sera champion !...

Monsieur, Madame et Junior ont chacun « leur vérité ». Mais s'ils prononçaient ensemble la dernière phrase de leur réquisitoire ils seraient bien surpris.

Tous diraient en effet, (Madame suppliante, Monsieur convaincu, et Junior décidé) : « Moi, je veux une FIAT ».

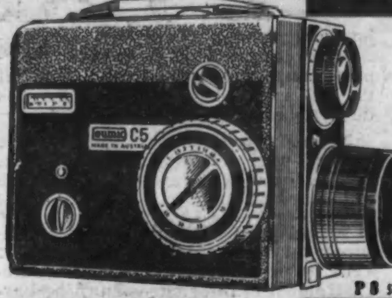
Une page spéciale
PUBLI-EX

(Marquis)

PAPA ME LAISSERA LE VOLANT.
En attendant...

au delà des limites du "possible"

eumig C5

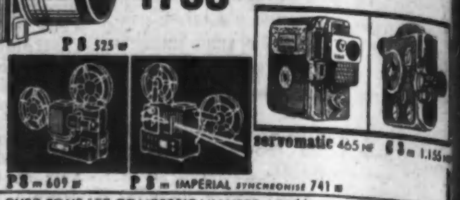


◆ caméra **REFLEX** électrique 8mm entièrement automatique
◆ objectif **ZOOM** incorporé 1,8 ***focale variable* 10/40**
● Moteur électrique 2 vitesses 16/32
● Prise synchro pour Magnétophone (*)

1755 NF

(*) Magnétophone eumig d'enregistrement synchronisé avec la caméra, livrable à partir de Septembre 1961.

3000 INGÉNIEURS, TECHNICIENS, OUVRIERS SPÉCIALISÉS, CONSTRUISENT DANS LES USINES LES PLUS MODERNES D'EUROPE, LE MATÉRIEL LE PLUS PERFECTIONNÉ.



CHEZ TOUS LES CONCESSIONNAIRES AGRÉÉS

Sauvé par sa **médaille**

RHÉSOR !

Les statistiques d'accidents prouvent que, dans 9 cas sur 10, les victimes dont on connaît le

"GROUPE SANGUIN"

sont sauvées par transfusion de sang.

Faites porter à ceux qui vous sont chers... et donc aussi à vous-même,

la médaille RHÉSOR

qui, en cas d'accident, permet d'agir sans délai.

La médaille RHÉSOR existe en or contrôlé, plaqué or, argent contrôlé. En vente chez tous les bijoutiers. Création MAS à Valence.

Le « Rideau de Fer » EST DEVENU UN « *Rideau de dentelle* »

Pour visiter l'U.R.S.S. et d'autres pays de l'Europe de l'Est, vous pouvez choisir parmi 15 itinéraires différents à partir de............ **NF 660**

Pour obtenir une documentation gratuite, renvoyez-nous le coupon ci-contre

TOURIST ROMEA-FRANCE
10, r. Pasquier, PARIS (8e) - Tél. ANJ. 47-05 et 41-83
(lic. Agence voyages 360)

Nom et prénoms : ....
Adresse : ....

L'EXPRESS

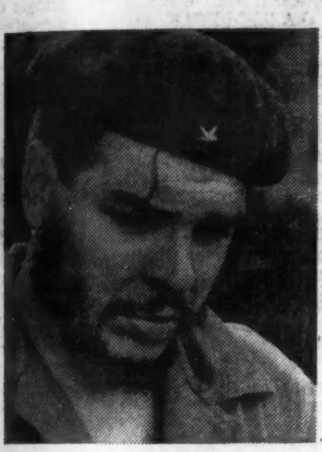
9e ANNEE. — N° 518

Cette semaine :

EVIAN

Qu'y a-t-il dans les dossiers du F.L.N. ? Qu'espèrent les Algériens de ce qu'ils appellent la conférence de la dernière chance ? Jean Daniel en a discuté avec eux et notamment avec le chef de la délégation, l'ancien maquisard devenu ministre et maintenant diplomate : Belkacem Krim (pp. 6, 7).

BELKACEM KRIM AVEC JEAN DANIEL.



RÉVOLUTION

« Même si Fidel Castro était muet, même si nous multipliions les politesses à l'égard de l'Amérique, la révolution cubaine demeurerait ce qu'elle est : une révolution de type communiste. » C'est ce que « Che » Guevara, le n° 2 cubain, a expliqué à notre envoyé spécial K.-S. Karol (pp. 17, 18, 19).

« CHE » GUEVARA.

K. et K.

Avant de prendre une série de mesures dont peuvent dépendre la paix ou la guerre, le président Kennedy a besoin de parler avec un dernier conseiller, l'homme qui peut seul l'aider en ce moment : Nikita Krouchtchev. C'est à Genève que notre envoyé spécial à la conférence sur le Laos, Michel Bosquet, a appris pourquoi cette rencontre allait avoir lieu (pp. 29, 30).

J.-F. KENNEDY.

POCHES

Si les hommes n'utilisent pas de sacs à main, en revanche, ils se comportent comme de véritables kangourous... Madame Express remarque qu'ils ne savent pas toujours se servir de leurs poches : « Videz-les, leur a-t-elle dit, et voyons ensemble ! » (pp. 24, 25).

UN KANGOUROU.

LA FRANCE APRÈS DE GAULLE

(Conclusion de l'étude de Roger Priouret, pp. 14, 15, 16.)

PELLICULE

Documentaires scandinaves, argentins, canadiens... films brésiliens, danois, cypriotes... Pour Michèle Manceaux, le festival de Cannes se révèle un peu trop souvent le festival de l'endurance ! Mais elle a tout de même eu sa récompense : « Chronique d'un été », le « film-vérité », de Jean Rouch et Edgar Morin (pp. 42, 43).

ALAIN DELON A CANNES.

RÉPONSE

« J'ai essayé de protéger des vies », répond Germaine Tillion à un jeune universitaire, Pierre Nora, qui, dans un brillant essai sur « Les Français d'Algérie », lui fait des reproches sur son attitude. Elle ajoute: « Car l'histoire, c'est aussi des corps qui s'entredéchirent » (pp. 32, 33).

PIERRE NORA.

NICOLE

« Nicole, je vais vous faire rougir... » Maurice Nadeau avait commencé par lire « Le Dîner de Babette », de Karen Blixen, presque prix Nobel — mais il l'a vite abandonné pour lui préférer, et de loin, « Les Abonnés absents », roman d'une autre femme, Nicole Védrès. Il dit pourquoi (page 34).

NICOLE VÉDRÈS.

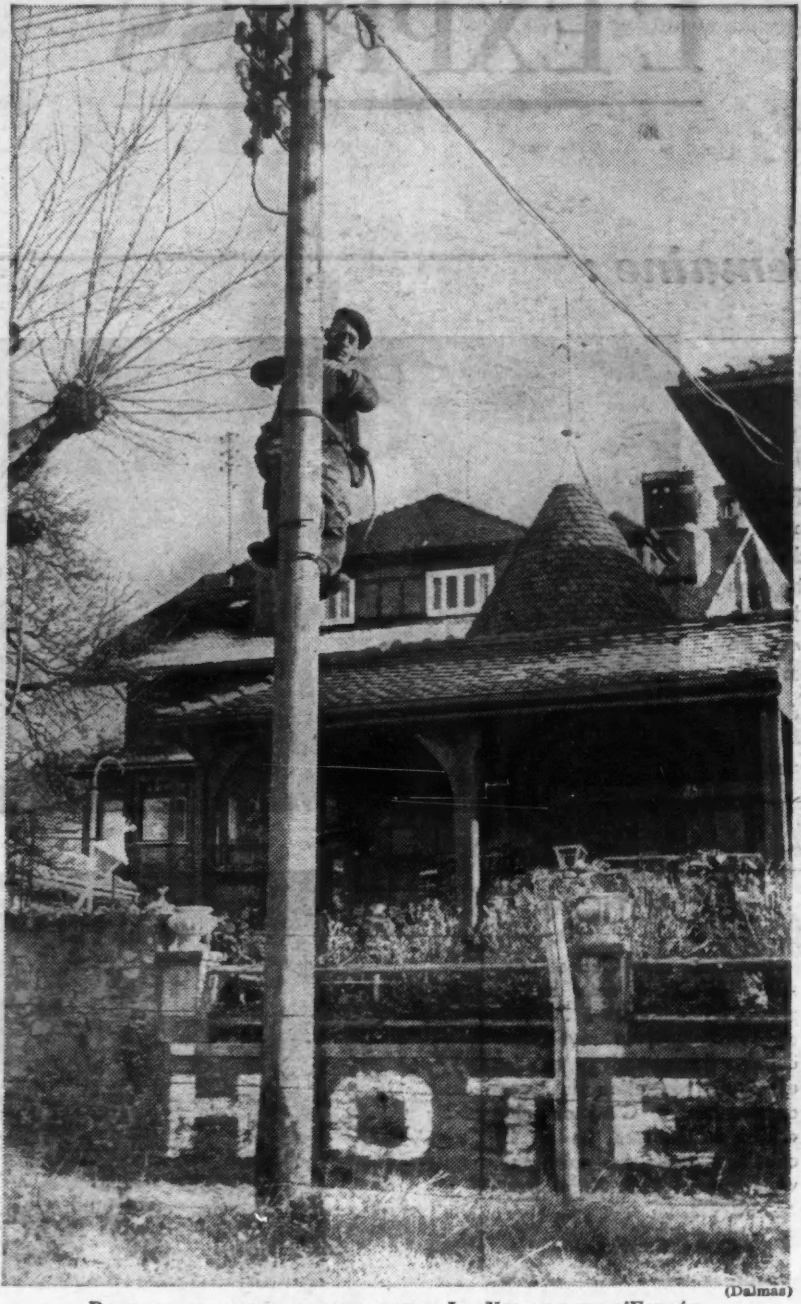
NÉGOCIATION

Les instructions de Krim

Les négociateurs du G.P.R.A. ont soigneusement préparé leurs dossiers pour la conférence d'Evian. Jean Daniel en a discuté le contenu avec le chef de la délégation algérienne.

LORSQUE Belkacem Krim siégera, samedi prochain, à Evian, en face de Louis Joxe, dans les salons aménagés de l'hôtel du Parc, il verra pour la première fois cette terre française qu'il lui arrive encore d'appeler — avec un sourire pour excuser son lapsus — la métropole. Depuis trois semaines, il aura été l'homme le plus occupé de l'Afrique du Nord. L'homme à qui des trésors d'énergie auront été nécessaires pour s'adapter à une situation historique. Cet ancien paysan s'est penché sur tous les dossiers remis par les six commissions du F.L.N. chargées de préparer la négociation. Cet ancien maquisard, baptisé « bandit d'honneur » par une imprudente police, se voit chargé de débattre avec des négociateurs français armés et rompus à toutes les procédures. Au bout de ce singulier itinéraire qui résume bien une certaine Algérie révolutionnaire, au bout de cette somme impressionnante d'efforts, Belkacem Krim, amaigri par sa récente maladie, petit, trapu et le regard perçant, déclare pourtant : « *L'essentiel maintenant, c'est de ne pas confondre les principes et le détail. Cela sera difficile, mais c'est cela qui est mon devoir.* »

Les principes ? On va en parler nécessairement dès samedi, après les professions de foi protocolaires, en agitant la question de l'ordre du jour. Les Algériens de la délégation, et en particulier des hommes comme MM. Francis, Boumendjel et Dahlab, ont été prévenus qu'il leur fallait regarder surtout du côté de M. Roland Cadet, adjoint de Louis Joxe dans la délégation française. C'est M. Cadet qui a préparé les dossiers dont les principes ont été directement fournis par l'Elysée. Pour la délégation algérienne, ces principes doivent se résumer à deux questions. « *Le général de Gaulle a reconnu l'indépendance de l'Algérie en affirmant qu'elle serait souveraine à l'intérieur comme à l'extérieur. Il faut en tirer les conséquences immédiatement.* » Une fois ces conséquences tirées, l'autre question sera : « *Vous nous proposez une association, voyons d'abord si votre projet respecte l'intégrité du territoire* (allusion au Sahara) *et l'unité du peuple algérien* (allusion à la coopération organique des deux communautés), *ce serait là pour les Algériens la méthode idéale. Celle qui ferait gagner le plus de temps.* »



(Dalmas)

POSE DE LA LIGNE DIRECTE ENTRE LA VERNIAZ ET L'ELYSÉE.
Ni le Katanga, ni la Palestine.

Le cessez-le-feu

Mais il est vraisemblable que la délégation française choisira de discuter du cessez-le-feu en priorité en soutenant que, dans la circonstance actuelle, la continuation de la guerre serait préjudiciable au climat des négociations et en invoquant surtout le fait qu'une coopération immédiate de la France et du F.L.N. dans l'organisation d'un cessez-le-feu pourrait être un véritable symbole de la possibilité d'une association future. Depuis les journées d'avril, ces arguments ne manquent pas de poids et le F.L.N. n'en sous-estime pas la popularité. Il répond simplement qu'il s'agit là de l'un des principes pour lesquels il se bat en particulier depuis deux ans, à savoir la priorité de l'accord politique sur toute espèce d'armistice. Dès qu'un accord politique sera intervenu sur des principes même très généraux, alors on pourra envisager ce dont MM. Pompidou et Boumendjel avaient parlé, c'est-à-dire une commission exécutive mixte formée par des F.L.N. et des Français et comprenant des neutres qui ne seraient ni des messalistes ni des élus. Cette commission exécutive siégerait à Alger, serait responsable devant les deux gouvernements et se référerait, en cas de conflit, à une haute-cour arbitrale siégeant à Genève.

Pour l'accord politique, les pourparlers d'Evian seront dominés évidemment par ce qui s'est passé à Alger du 22 au 26 avril et par ce qui risque d'y survenir à nouveau. L'une des informations les plus intéressantes qu'on peut recueillir en ce moment auprès du F.L.N. est précisément une analyse des événements d'Alger faite, semble-t-il, à partir des renseignements que les maquisards et leurs commissaires politiques adressent à Tunis depuis l'Algérie.

Si le F.L.N. ne souscrit pas à la singulière réflexion de Maurice Thorez selon laquelle il y a une « *consanguinité entre de Gaulle et Challe* », si même un extrait du dernier numéro de l'hebdomadaire officiel du G.P.R.A., « El Moujahid », paraît dépasser les positions réelles des leaders (« El Moujahid » affirme que de Gaulle n'est séparé de Challe qu'à la manière dont Kennedy se sépare d'Allen Dulles, mais que dans les deux cas il s'agit des formes différentes d'un même impérialisme), en tout cas le G.P.R.A. craint que le putsch d'Alger ne serve trop efficacement les exigences de de Gaulle sur deux points particuliers : le Sahara et les Européens. « *A Evian, nous éviterons et le Katanga et la Palestine* », a déclaré le plus éminent des membres de la délégation algérienne. Pourquoi ces deux préoccupations ? C'est là l'intéressant.

Action diplomatique

Le F.L.N. estime qu'il y a une grande part de mise en scène, sinon de comédie, dans les événements d'Alger. Selon ses renseignements, l'O.A.S. est sans doute une dangereuse réalité, mais elle ne tire sa force que de l'aide et de la direction d'une partie de l'Armée et de certains groupes financiers très hétéroclites. Les animateurs principaux ne sont pas des Pieds noirs. Les Européens d'Algérie — toujours selon les commissaires politiques du F.L.N. — ont eu aussi peur que les musulmans, et n'ont pas vraiment marché, comme pour le 24 janvier 1960, sauf à Alger et dans la Mitidja. La masse européenne a certes créé un milieu d'une efficace complicité, mais en même temps elle a agi avec prudence dans certains cas, et s'est même préoccupée, dans le Constantinois, par exemple, de donner des gages à certaines personnalités musulmanes supposées en relation avec le F.L.N. La réunion d'éléments d'information de ce genre conduit le G.P.R.A. à penser que les animateurs réels de l'insurrection d'Alger se proposaient à la fois de renverser de Gaulle et, en cas d'échec provisoire, de créer une situation de fait pouvant conduire à l'internationalisation et au partage avec l'agitation permanente et la création de maquis Algérie française. Les analystes algériens sérieux, et c'est la quasi-totalité, écartent bien entendu l'hypothèse d'un accord avec de Gaulle pour la seconde partie du plan de l'O.A.S. Mais ils ne peuvent ignorer que la méthode gaulliste pour aborder les discussions d'Evian contient une menace de partage et que, de ce fait, il peut y avoir une alliance « objective » et provisoire entre de Gaulle et ses ennemis les plus déclarés.

Parmi les groupes financiers dont le F.L.N. estime qu'ils ont misé sur Challe — en même temps que sur d'autres, d'ailleurs, prenant ainsi des assurances dans tous les camps, y compris le F.L.N. — il en est qui ont un intérêt majeur à ce que le Sahara soit maintenu dans la souveraineté française ou dans une souveraineté dite multinationale garantie par l'Occident. Là aussi, déclarent les analystes algériens, il y aura alliance « objective » entre de Gaulle et les forces qui ont pu souhaiter un moment sa disparition.

Quoi qu'il en soit, c'est-à-dire que de Gaulle se serve ou non des atouts que lui ont donnés les insurgés de l'O.A.S., le F.L.N. est placé devant une situation précise. Il lui faut, ou bien s'entendre avec de Gaulle pour lutter contre des ennemis communs, ou bien, si l'entente est jugée impossible, préparer une internationalisation qui conduise à un Suez plutôt qu'à une Indochine, une Corée, une Allemagne, c'est-à-dire, pour l'Algérie, à un Israël avec couloir du Sahara à la mer. C'est pourquoi, en même temps que les pourparlers d'Evian, le F.L.N. prépare une action diplomatique d'envergure qui tient compte avec réalisme de la conjoncture.

Un statut libanais

Malgré le titre de première page du numéro d' « El Moujahid » dont j'ai parlé plus haut : « *Algérie, Angola, Cuba, un même combat* », on a prêté attention aux propos de M. Kennedy à Bourguiba (le premier réaffirmant que le Président avait les mêmes positions algériennes que l'ancien sénateur), et c'est pourquoi aussi on tient compte du projet de rencontre Krouchtchev-Kennedy plus qu'on ne s'attarde aux récentes mais déjà vieilles nostalgies chinoises.

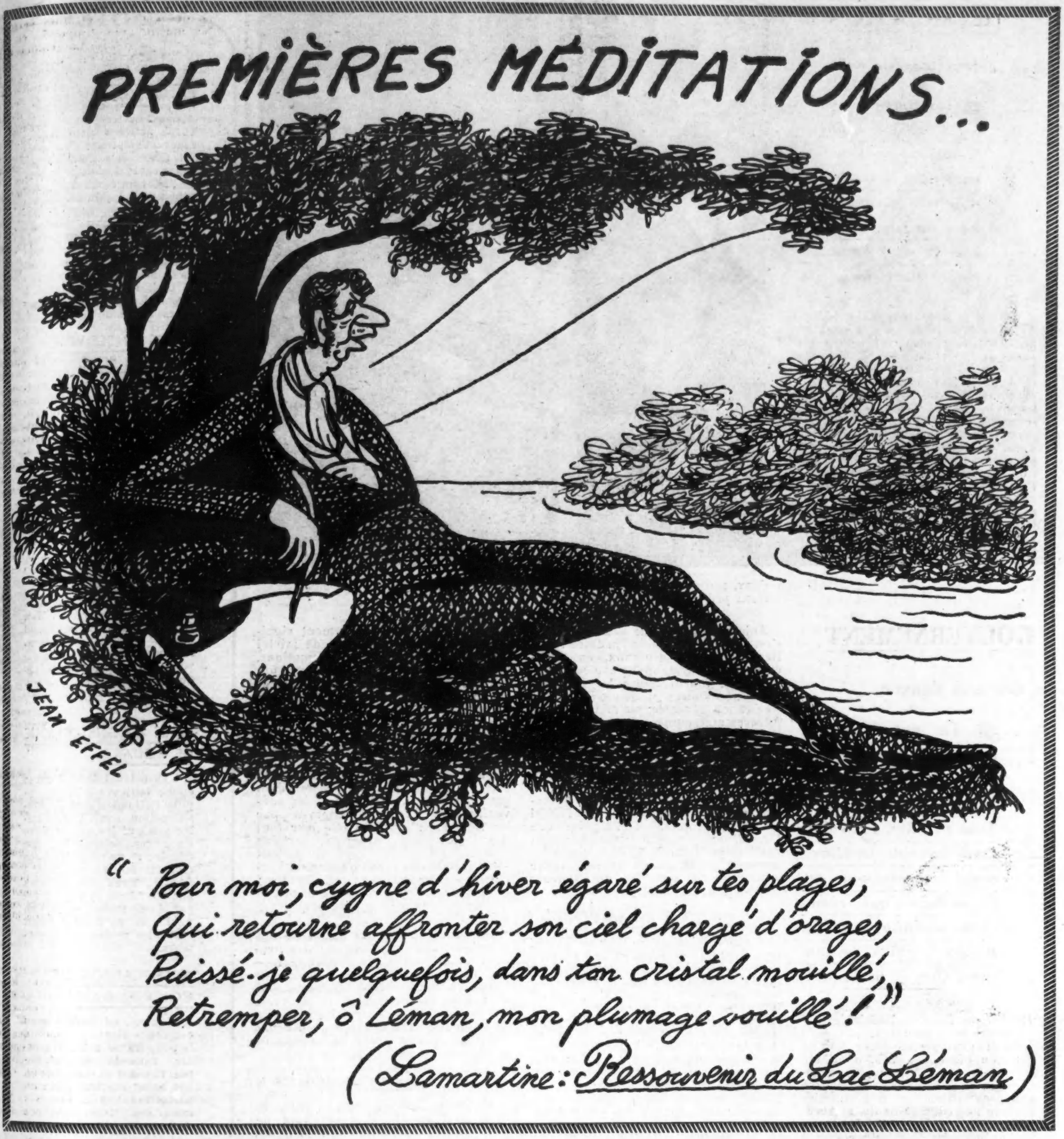
La partie est évidemment très serrée. A propos des Européens, le problème est plus complexe qu'on ne l'avait pensé pendant les contacts secrets Pompidou-Boumendjel. M. Pompidou était alors persuadé que l'entente pourrait être facilement obtenue. Personne ne le croit plus après les journées d'Alger, bien qu'un hebdomadaire tunisien ait remarqué : « *Au point où en sont les choses, le F.L.N. a autant de chances — sinon davantage — de se faire entendre des Français d'Algérie que de Gaulle.* » C'est vrai, à la condition que tous ceux qui, aujourd'hui, ont peur du F.L.N., ne soient pas entretenus dans l'illusion qu'il y a un autre salut pour eux que l'entente avec le F.L.N. On ne peut pas dire que de Gaulle entretienne une telle illusion. Il s'en faut de beaucoup. Mais tant que les activistes civils et militaires utiliseront le désespoir des Européens, ces derniers ne se résigneront pas à la fatalité de leur situation. Et les activistes continueront d'exploiter ce désespoir si, à

Sur les traces de
L'EXODUS
le voyage
dont vous rêvez en
ISRAËL
par le paquebot de
ligne français
le s/s PHOCEE (10.500 T.)
Prochains départs :
26/5 - 6 et 16/6
Renseignements :
Cie FRANÇAISE
DE NAVIGATION
4, rue des Capucines - Paris (2e)
et TOUTES AGENCES de VOYAGES

L'OISEAU BLEU
propose aux jeunes de 6 à 14 ans
des VACANCES D'ETE à
MORZINE (Hte-Sav.) - Alt. 1.000 m.
Dans un home de construction récente, conçu spécialement pour que les enfants y trouvent : le bien-être, les activités dirigées de plein air et d'intérieur, l'éducation et l'ambiance indispensables à leur épanouissement.

3 séjours :		
29 juin	au soir	31 juillet au matin
31 juillet	—	1er sept. —
1er sept.	—	13 sept.

*
Possibilité : de voyages accompagnés depuis Paris
d'accueil à l'aéroport de Genève
*
Inscriptions et renseignements à :
L'OISEAU BLEU, à Morzine. Tél. 191
*
M. et Mme MURAWA, directeurs, recevront à la Maison de Savoie, 117, Champs-Elysées à Paris. BAL.29-21 du 3 au 10 juin incl. de 10 h. à 12 h. 30



Evian, les positions française et algérienne ne se rejoignent pas. La délégation présidée par M. Joxe proposera un statut libanais. C'est cela, la coopération « organique » entre les communautés. La délégation algérienne proposera soit l'intégration totale des Européens dans la communauté algérienne, soit le statut d'étrangers avec des privilèges provisoires. Contre le statut de type libanais, les Algériens font valoir deux arguments. D'abord qu'au Liban la même nationalité préexistait aux différentes communautés réunies dans le fédéralisme interne. Musulmans et catholiques sont, au Liban, des Arabes. Ensuite, qu'il est impossible de savoir pour le moment si le nombre des non-musulmans d'Algérie qui voudront faire partie du nouvel Etat algérien sera suffisant pour qu'on puisse prendre en considération une représentation communautaire ; selon eux, le cadre ne saurait précéder l'exercice du droit d'option, puisque seuls les résultats de cet exercice peuvent faire naître un éventuel besoin de fédéralisme, à l'échelon purement économique et municipal d'ailleurs.

Au premier de ces arguments, le général de Gaulle a répondu par anticipation en baptisant les Français d'Algérie du nom d' « *Algériens de souche française* ». Le F.L.N. ne s'y est pas trompé. Il a enregistré et l'audace de l'expression et son habileté, mais il répond encore : « *Combien de Français acceptent d'être ainsi appelés?* » On peut répondre que, le nombre des Français dépendant aussi du statut des minorités envisagé par le nouvel Etat, on est dans un cercle vicieux. On voit en tout cas la difficulté de trouver un compromis sur ce problème.

La guerre et le pétrole

Quant au Sahara, les difficultés en sont restées au point qui avait fait l'objet d'une étude de « L'Express » avant le 7 avril (« La guerre et le pétrole », n° 482 du 8 septembre 1960). C'est-à-dire que les positions paraissent de part et d'autre plus rigides que sur toutes les autres questions. La France trouve incompréhensible et injustifié le refus que le F.L.N. oppose à la souveraineté sur le Sahara de tous les Etats riverains. Pour les Algériens, le Sahara « multinational », c'est le Sahara français, et le Sahara français, c'est le Katanga. Une telle position peut paraître discutable. Elle a pris en tout cas les dimensions d'une mystique. Le G.P.R.A. affirme d'ailleurs qu'il a mis à profit le temps écoulé en s'entendant directement avec certains Etats riverains, et notamment avec la Tunisie, le Mali et, jusqu'à un certain point, le Maroc. Il escompte donc que la délégation française ne trouvera plus autant d'appuis que précédemment pour défendre sa thèse.

Voilà donc qui promet de longues et difficiles négociations. On dit pourtant volontiers à Tunis que la manifestation, dès le début, d'un état d'esprit pourrait triompher de tous les obstacles qui semblent aujourd'hui insurmontables. Il suffirait, m'a-t-on dit, que cet état d'esprit soit celui du professeur Georges Vedel, qui vient de publier dans un numéro du « Monde diplomatique » une étude sur l'Association franco-algérienne. Le numéro de cet austère mensuel est épuisé ici. Tous les membres des commissions d'experts algériens l'ont acheté. Dans cette étude, qui devient encore plus intéressante puisqu'elle paraît constituer aux yeux du F.L.N. une sérieuse base d'accords, le professeur Georges Vedel commence par établir que « *l'association n'est pas une alternative à l'indépendance* ». Et que « *politiquement il est aujourd'hui évident, comme l'a prouvé la foudroyante révolution de la Communauté, que l'association passe par l'indépendance. En Algérie, c'est d'une association entre Etats indépendants qu'il s'agit. Bien plus, il faut parler d'une association qui ne porte pas atteinte à la substance de l'indépendance.* »

C'est exactement notre état d'esprit, m'a dit un Algérien de marque. Pourtant, dans cette même étude du professeur Vedel, il y a un développement sur les garanties concernant la protection des minorités, et ces garanties vont jusqu'à préconiser le système de la double nationalité pour les Français de souche résidant en Algérie et pour les Algériens résidant en France. Il y a aussi d'autres précieuses indications pour protéger les principaux intérêts français. Ce qui montre bien que tout dépend, peut-être, de l'état d'esprit initial.

JEAN DANIEL.

EDDY
SHIRTMAKER - TAILOR
20 ANNEES
DE CREATIONS ET DE RECHERCHES
AU SERVICE DE LA QUALITE
LES PLUS BELLES EXCLUSIVITÉS
EUROPÉENNES
CHAMPS-ELYSEES - LIDO - PARIS

(Keystone.)

M. Roger Frey, nouveau ministre de l'Intérieur. (*)
Deux préfets sur quatre-vingt-dix.

GOUVERNEMENT

Le nouveau danger

● ***Le putsch a été écrasé, l'article 16 est en vigueur, la conférence d'Evian s'ouvre. Tout va bien. Pourtant, Paul-Marie de La Gorce a été impressionné par le malaise qui règne cette semaine dans les milieux gouvernementaux. Que se passe-t-il ?***

VRAIES ou fausses, jamais les informations transmises, soit à la Délégation générale à Alger soit à l'Elysée ou place Beauvau, n'ont été aussi nombreuses. A tous les échelons de la hiérarchie administrative et gouvernementale, on a la hantise de revivre les lendemains du 22 avril, lorsque le pouvoir, pris au dépourvu par les événements, s'est retourné vers ses fonctionnaires pour leur demander compte de leur ignorance de la préparation du coup d'Etat.

Aujourd'hui, chaque administration s'est plus ou moins justifiée : les Renseignements généraux, en particulier, ont affirmé qu'ils avaient régulièrement fourni toutes les informations nécessaires et que c'était à la Délégation générale, au ministère des Affaires algériennes ou au cabinet du Premier ministre qu'on n'avait pas voulu ou pas su les utiliser. Echaudée, la Délégation générale ne veut plus laisser passer aucun signe, même infime, d'une agitation « factieuse », et il en résulte une certaine « nervosité ». On est convaincu, à l'Hôtel Matignon, comme à l'Elysée, que l'O.A.S. ne prévoyait aucune action particulière pour le 13 Mai et que les services de M. Morin se sont laissé « intoxiquer » par des informateurs soucieux de se mettre en valeur.

Un grand désordre

Ces critiques expliquent en partie, sans doute, la décision prise à l'Elysée de remanier la haute administration civile en Algérie, après la refonte du haut commandement militaire. Celle-ci n'est pas terminée. Estimant que l'affaire du 22 avril a montré les limites de son autorité sur les cadres de l'Armée, le général Gambiez a mis son commandement à la disposition du Gouvernement. M. Messmer (qui pourrait en penser autant de lui-même, en tant que ministre des Armées, mais qui n'a pas songé à démissionner) n'est pas très désireux de lui donner actuellement un successeur. Si le général de Gaulle acceptait de remplacer le général Gambiez, c'est au général Ailleret, dit-on dans les états-majors, qu'il s'adresserait.

Dans ce cas, le remplacement du commandant en chef s'accompagnerait de celui du délégué général. M. Joxe a gardé un très bon souvenir de l'attitude prise par M. Gey, l'igame d'Oran, pendant toute la période du coup d'Etat. Il le verrait volontiers à la tête de la Délégation générale, à Alger.

La lutte qui se livre autour des postes-clés déterminera les conséquences politiques du dernier coup d'Etat. La nomination de tel chef militaire à tel commandement signifie que se groupera autour de lui tel état-major : toutes les promotions, toutes les sanctions, toute l'épuration des cadres et, finalement, toute l'orientation politique d'une fraction de l'Armée peuvent en dépendre. Le choix d'un igame, d'un préfet, d'un directeur de cabinet ministériel, a les mêmes conséquences dans l'administration civile.

Dans les milieux gouvernementaux, cette lutte donne l'impression d'un grand désordre. Hantés par les souvenirs du 22 avril, énervés par les rapports alarmistes que leur font des informateurs officieux, certains personnages officiels répètent partout — et jusque dans les couloirs du Parlement — que le régime est à la merci d'un nouveau coup de force et que la V[e] République n'en a plus pour longtemps...

Derrière le désordre apparent des sanctions, des mutations ou des promotions cependant, le conflit réel — qui est politique — se dégage peu à peu. L'unanimité de principe qui s'est faite au lendemain de la crise sur la nécessité d'une remise en ordre de l'appareil civil et militaire, n'a pas résisté à quinze jours de problèmes pratiques.

Les « complices »

M. Michel Debré, pour sa part, estime qu'il serait injuste et vain de s'en tenir seulement aux origines immédiates de l'affaire du 22 avril. Si les auteurs du coup d'Etat ont pu trouver un certain nombre de compli-

(*) Au centre : M. Jean Verdier, directeur de la Sûreté, et, à gauche : le préfet de police, M. Maurice Papon.

Cessez de fumer sans effort de volonté

Avec raison, on accuse le tabac d'être la cause du cancer du poumon et de détruire les vitamines C, mais la nocivité du tabac ne s'arrête pas là : le tabac fatigue, excite les nerfs, irrite la gorge, engendre l'infarctus, coupe l'appétit, abime la vue, atténue le désir sexuel, stimule le goût de l'alcool détériore la mémoire, mine la volonté. En outre, le tabac se révèle coûteux (faites vos comptes loyalement ; 1.000 NF par an environ) et cependant c'est si facile de ne plus fumer sans avoir à déployer le moindre effort de volonté. C'est si facile de dormir paisiblement, d'avoir des réveils agréables, de mener « la vie en rose », sans être soumis à cette tyrannie fastidieuse qui n'apporte en fin de compte que des satisfactions dérisoires.
Votre salut de fumeur invétéré dépend de la lecture d'un petit livre, scientifique, mais attrayant, qui vous est envoyé gratuitement sur simple demande par l'organisme de prévention : le Centre de Propagande Anti-Tabac (pavillon 86 E), 18, Chaussée-d'Antin, Paris.

Communiqué.

LE SOUVERAIN STYLE
RONSARD
TAILLEUR-CHEMISIER
COSTUMES LÉGERS
IMPORTES D'ITALIE
146, Champs-Elysées - ETOILE

JOIES de la VOILE
DU SKI NAUTIQUE
et de
L'EXPLORATION
SOUS-MARINE
Des moniteurs qualifiés
- Forment de nouveaux adeptes
- Perfectionnent les enthousiastes
LOGEMENT EN VILLAS
Centre de San ANTONIO
Formentora (Ile d'Ibiza)
18 JOURS Paris-Paris depuis .... 295 NF
Centre de SIPAN
(Riviera Yougoslave)
18 JOURS Paris-Paris depuis .... 395 NF
Séjours de vacances et croisières aux BALEARES, CANARIES, en GRECE
Avantages spéciaux juin-septembre
Renseignements
CLUB des ARGONAUTES
Lic. Alca 255
122, rue de Provence - LAB. 61-96

NOTES

● LE STAND DE M[e] BIAGGI

Les Services de sécurité et de police croient fermement à l'existence d'un « projet Chamois » dont les auteurs veulent abattre le chef de l'Etat au cours d'une manifestation publique. La police mène une enquête discrète à Versailles : plusieurs activistes se seraient entraînés au stand de tir rendu célèbre par M[e] Biaggi avant le 13 Mai. Arme employée : le fusil à lunette utilisé à longue distance par les chasseurs de chamois.

● LES RENDEZ-VOUS DU JEUDI SOIR.

Le général Gribius actuellement en poste en Allemagne vient assister à Paris, pratiquement chaque semaine (le jeudi soir) à des réunions secrètes où il rencontre notamment les généraux Mirambeau, qui est en disponibilité, et Lecomte, qui est en poste à l'O.T.A.N. Le maréchal Juin a assisté à quelques-unes de ces réunions.

● MOLLET ENTRE CHALLE ET THOREZ.

Au Comité Directeur de la S.F.I.O., le 25 avril, M. Max Lejeune a défendu le général Challe et ses complices. M. Guy Mollet a déclaré devant ses collègues : « Si je devais choisir entre Challe et Thorez, je choisirais Challe ».

● LE MAGNETOPHONE DE GODARD.

L'ex-colonel Godard, qui se cache toujours à Alger depuis l'effondrement de l'insurrection, avait fait installer pendant les quatre jours du « pronunciamiento » une caméra et un magnétophone dans le bureau du général Challe. Tous les visiteurs ont été filmés et trace a été gardée de leurs propos. Une partie de ce dossier serait entre les mains des enquêteurs.

● LE PLANTON DU COLONEL GARDES.

L'ex-colonel Gardes a eu comme « planton » pendant le coup d'Etat d'Alger, Peintre, assassin de M[e] Popie, l'avocat libéral algérois, qui avait été libéré dès les premières heures avec ses complices Dauvergne et Agay.

● DELOUVRIER AU PLAN.

C'est à Paul Delouvrier, ancien délégué général en Algérie remplacé après l'affaire des Barricades, que serait confiée la direction du Plan, selon les conceptions nouvelles du général de Gaulle énoncées dans son dernier discours.

● LES RENSEIGNEMENTS DU COMMISSAIRE PIMONT.

Le plus jeune commissaire divisionnaire de France M. Pimont, depuis plusieurs années aux renseignements généraux à Alger, avait envoyé à son supérieur quelques jours avant le « pronunciamiento » toutes les précisions concernant le mouvement. Pendant les quatre jours du putsch, il avait été mis sous les verrous sur ordre du général Zeller, qui voulait le faire fusiller sur le Forum. Il fut libéré sur ordre du général de Vézinet.

cités, s'ils n'ont rencontré qu'une opposition très molle dans certains cadres de l'Armée, c'est que, selon lui, le corps des officiers était déjà en proie à un profond désarroi.

Ce malaise, le Premier ministre en dénonce les causes : l'Armée n'a pas eu le sentiment qu'elle était massivement soutenue par le pays (peut-être même par le Gouvernement) dans sa lutte contre le F.L.N. ; les « complices » de la rébellion ont donné aux officiers l'impression qu'en métropole on les « poignardait dans le dos ». Personne ne comprendrait donc, dans l'Armée, qu'on sanctionne les auteurs du coup d'Etat sans frapper en même temps ceux qui mènent contre le pays une action « permanente » en soutenant la rébellion. M. Debré en déduit que les pouvoirs donnés au gouvernement par l'article 16 doivent être employés aussi bien contre l'opposition traditionnelle à la guerre d'Algérie que contre les responsables du coup d'Etat.

Des dossiers très minces

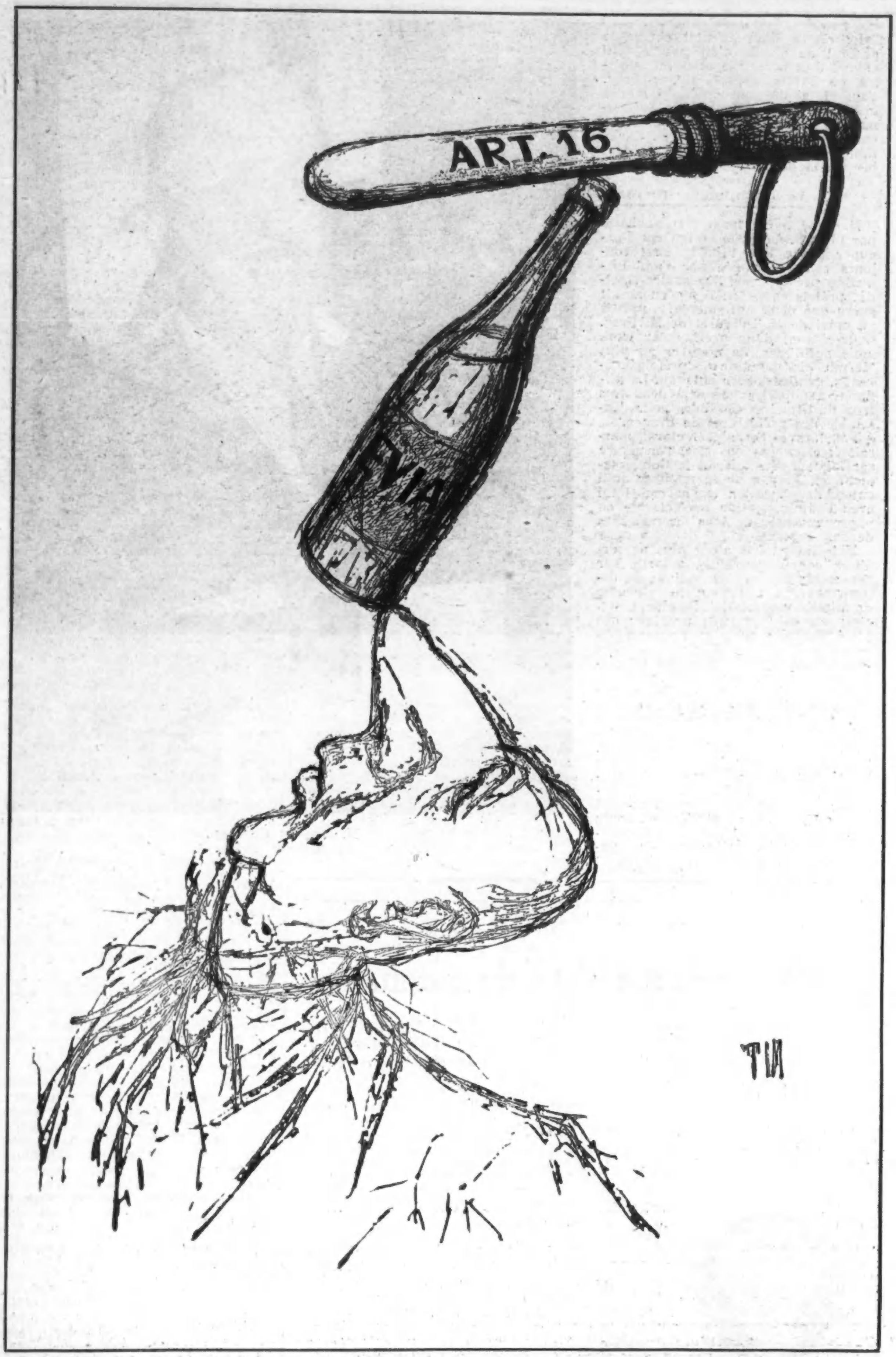
Parce qu'il était l'un des premiers concernés par les directives du Premier ministre, M. Michelet, en tant que ministre de la Justice, a aussitôt fait savoir qu'il y était opposé. Pour lui, en effet, va se poser très rapidement le problème des suites à donner aux actions judiciaires intentées contre « l'aide au F.L.N. ».

Or, M. Debré estime que le garde des Sceaux doit se contenter de préparer techniquement, dans ce domaine, les projets dont l'initiative viendrait de la présidence du Conseil. Plusieurs ministres ayant contre-attaqué en mettant en cause l'entourage militaire du Premier ministre, celui-ci a prévu le remplacement de ceux des membres de son état-major particulier qui pouvaient avoir été en relation avec ses deux premiers chefs d'état-major, le général Petit et le général Nicot, tous deux inculpés depuis l'affaire du 22 avril.

M. Michelet, de son côté, est allé voir le général de Gaulle. Il s'est déclaré très content de cet entretien, bien que le chef de l'Etat, tout en se montrant très aimable, ne se soit pas engagé à lui conserver le ministère de la Justice, lui disant notamment : *« Vous n'allez pas rester toute votre vie au même endroit, Michelet... »*

En attendant, à l'Elysée comme au ministère de l'Intérieur, beaucoup de gens estiment que l'essentiel n'est pas telle ou telle permutation de ministres, mais de mettre en état d'alerte permanente les services capables de prévenir un nouveau coup d'Etat — ou d'y faire face.

Aucune complicité métropolitaine sérieuse n'a en effet été découverte après le 22 avril. Les dossiers du général Faure, du colonel Vaudrey et de quelques-uns de leurs amis sont extrêmement minces et ne permettent absolument pas de dire qu'un réseau ait été démantelé. Or, l'affaire Faure-Vaudrey est la seule affaire importante qui ait été découverte en France.



Les appuis demeurent

Les collaborateurs du général de Gaulle chargés des problèmes intérieurs et la direction de la Sûreté nationale partent donc de deux hypothèses fondamentales :

1° Les auteurs du coup d'Etat du 22 avril avaient certainement de nombreux appuis en métropole, et ces appuis demeurent encore cachés ;

2° Toute nouvelle tentative d'insurrection devrait, pour réussir, viser d'abord la personne du général de Gaulle.

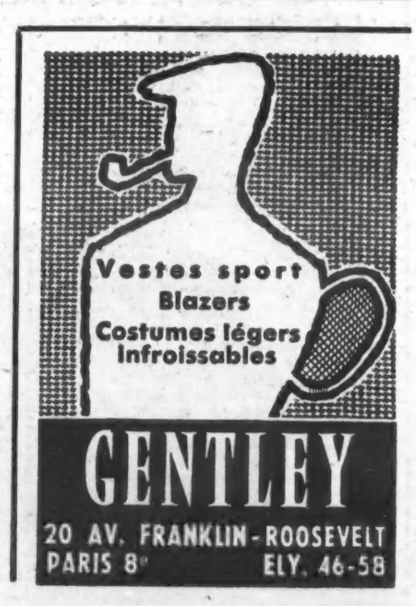
Le problème de la sécurité personnelle du général de Gaulle est ainsi devenu l'un des premiers problèmes politiques français. Son importance a fait grandir celle des hommes qui en ont la responsabilité. Jamais M. Jacques Foccard — comme aussi M. Pierre Lefranc — n'a été aussi puissant à l'Elysée.

Les nouveaux « gorilles »

Déjà, pendant un voyage du chef de l'Etat en province, un attentat avait été préparé contre lui. Dans une ville du Tarn, un fusil-mitrailleur devait être mis en batterie dans une maison située le long du parcours officiel. L'un des participants au complot avait révélé, à temps, toute l'affaire à la police. Dans les prochaines semaines, les sorties officielles du général de Gaulle doivent être relativement nombreuses. Du 24 au 27 mai, il recevra les souverains belges ; du 31 mai au 2 juin, le président Kennedy ; du 7 au 10 juin, M. Houphouet-Boigny ; du 21 au 23 juin, M. Lübcke, président de la République fédérale allemande. Il s'agit là de visites officielles, impliquant plusieurs manifestations publiques.

Au cours de la récente cérémonie pour le retour des cendres du maréchal Lyautey, plusieurs spectateurs ont remarqué que le podium était exceptionnellement grand, surtout compte tenu de la haute taille du général de Gaulle. Ce podium, en effet, avait été spécialement construit pour tenir compte des risques d'attentats : il était entièrement blindé... Enfin, tous les membres du service de protection de l'Elysée ont été renouvelés ; on imagine le soin avec lequel ont été choisis les nouveaux « gorilles ».

→



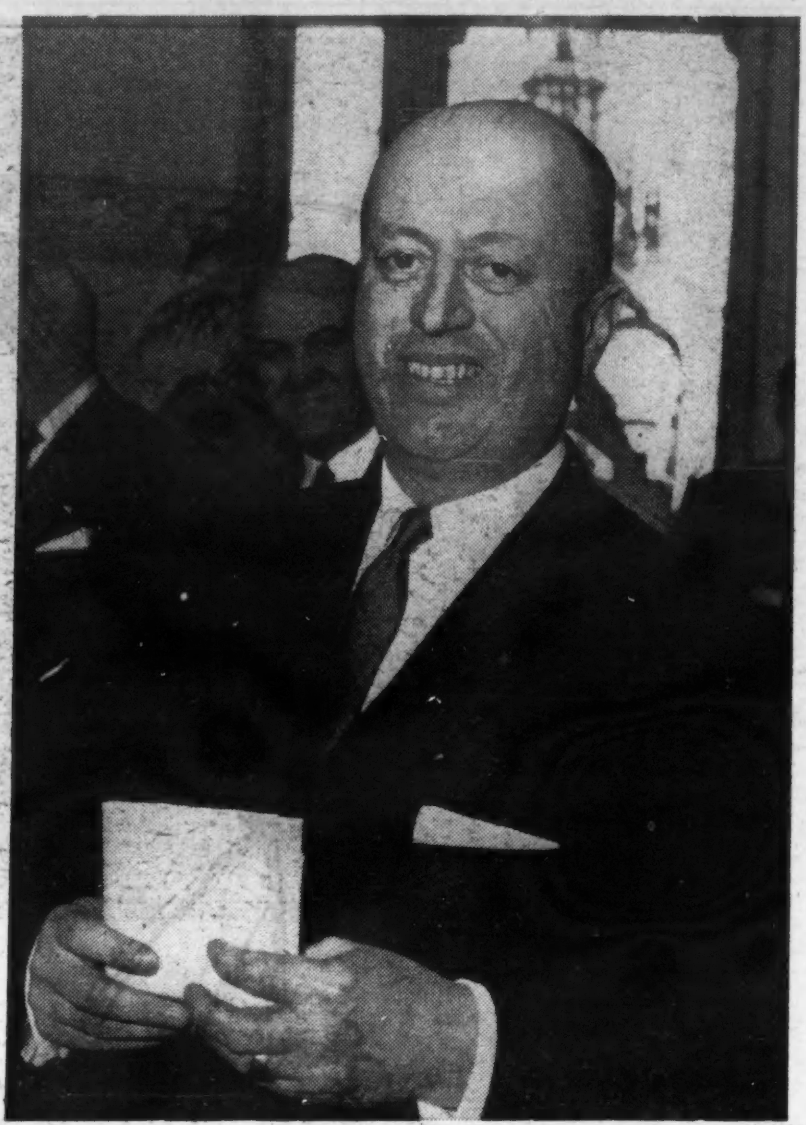
Le risque d'un attentat contre le général de Gaulle n'est pas le seul auquel doit penser le nouveau ministre de l'Intérieur, M. Roger Frey. Celui-ci a dû surmonter bien des obstacles avant d'accéder définitivement à la place Beauvau et plusieurs candidatures, dont celle de M. Christian Fouchet, lui ont été opposées jusqu'à la dernière minute.

Le retour à la normale

M. Frey a été longtemps souhaité par l'U.N.R. au poste qu'il vient d'occuper parce que l'U.N.R. s'est toujours estimée brimée par l'administration préfectorale. Sur quatre-vingt-dix préfets en poste, il n'y en aurait guère que deux qui soient favorables au parti de M. Debré et de M. Frey. Ceux-ci sont donc pressés par leurs amis politiques, de nommer au plus tôt une cinquantaine de préfets nouveaux, gaullistes bien entendu. La difficulté est qu'il existe déjà deux fois trop de titulaires possibles pour l'ensemble des préfectures de France.

Pourtant, le corps préfectoral pourrait être, en cas de crise, l'armature sur laquelle s'appuierait le Gouvernement. M. Frey a voulu montrer qu'il entendait travailler en accord total avec l'administration préfectorale en y prenant presque tous les membres de son cabinet.

Mais les préfets n'ont plus aujourd'hui, comme autrefois, autorité sur l'ensemble des administrations du département, qui dépendent chacune du ministère spécialisé. De plus, vingt-cinq ans de tourmente politique ont brisé l'unité morale et politique du corps préfectoral : il n'est pas rare de retrouver, dans un préfet de cinquante ans, le sous-préfet du Front populaire, l'intendant de Police de Vichy, le directeur de cabinet d'un commissaire de la République à la Libération, le préfet choisi par M. Jules Moch ou par M. Robert Lacoste. Les fonctionnaires de la préfectorale les plus attachés au respect des institutions, les plus irréductiblement hostiles aux tentatives dictatoriales, ont souvent été mis à l'écart après l'épreuve du 13 Mai. Pour le Gouvernement actuel, c'est un risque supplémentaire qu'il lui faut maintenant payer. M. Frey ne peut pas l'ignorer.



(Agip)

M. JACQUES FOCCARD.
Un podium blindé.

Son inquiétude, celle des principaux membres du Gouvernement, et de la plupart des collaborateurs du général de Gaulle, viennent de leur certitude que rien ne sera réglé tant qu'une tentative de coup de force demeurera possible. Or, chaque semaine qui passe donne aux adversaires de la négociation l'impression que le temps les presse et qu'ils ont maintenant le dos au mur. Quelques chiffres, transmis par la Délégation générale, ont impressionné l'Elysée. En Algérie, les industries d'équipement ne tournent plus qu'à 25 % de leur capacité. Les grands magasins ne veulent plus avoir que quinze jours de stocks en rayons. Telle entreprise inaugurée il y a seulement trois mois n'a que 10 % des commandes sur lesquelles elle comptait. Les fournisseurs métropolitains ont supprimé toute facilité de crédit à leurs clients algériens...

Ces signes ne trompent pas. Derrière la crise économique, la crise politique est là, qui menace à tout moment. Dans les milieux gouvernementaux, on dit maintenant que seul un accord rapide avec le F.L.N. permettant un certain « retour à la normale » pourrait relâcher la tension qui risque de tout faire sauter. C'est cela aussi, l'enjeu d'Evian.

P.-M. DE LA GORCE.

douceur IBM ⟵ haut rendement

Claudine possède la machine à écrire la plus douce du monde.

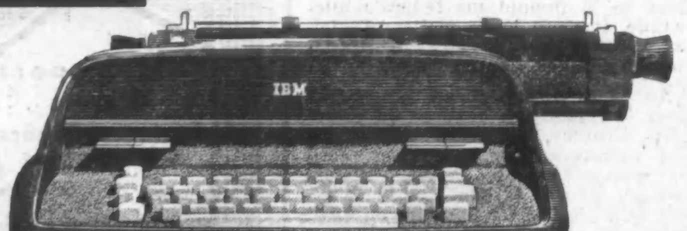
La frappe est souple et discrète ; un décélérateur amortit le retour du chariot et la tabulation en fin de course : ils ne font aucun bruit.

Claudine travaille sans fatigue.... travaille mieux et davantage.

Vraiment, la machine à écrire IBM électrique a le plus haut rendement du monde.

IBM
FRANCE

5, PLACE VENDOME PARIS-1er OPÉRA 17-90



B. L. Dupuy 6.052

FABRIQUE
DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES

J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76

Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

NOTES

● CHALLE ET LA BOMBE

L'un des secrets les plus explosifs — c'est le mot exact — de l'histoire du putsch peut maintenant être révélé. Aussitôt que la prise en main de certaines unités militaires par les généraux rebelles fut connue, le ministère de la Défense nationale demanda au Haut Commissariat à l'Energie atomique s'il y avait encore des bombes utilisables au centre d'essai saharien de Reggane. Réponse : oui, une (la 4e et dernière). L'ordre fut donné immédiatement par radio au centre de Reggane de faire exploser la bombe sans délai — ce qui fut fait. Sinon, l'ex-général Challe aurait pu tenter de mettre la main dessus, avec toutes les conséquences imaginables...

● 30 NOMS SUR UNE LISTE.

La police a trouvé sur un membre de l'O.A.S., arrêté la semaine dernière, une liste de 30 intellectuels et journalistes français à abattre.

● L'EPURATION A L'INTERIEUR.

Des fonctionnaires républicains du Ministère de l'Intérieur ont mis au point un projet qui circule clandestinement dans certains services et qui prévoit le déplacement de hauts fonctionnaires activistes dont plusieurs sont cités nommément et leur remplacement par des hommes qui ont été écartés depuis le 13 Mai.

Parmi les hauts fonctionnaires écartés depuis le 13 Mai : M. Périllier, Igame de Toulouse au moment du 13 Mai, sans affectation depuis ; M. Cuzin ancien haut-commissaire à Dakar, sans affectation depuis; M. Boursicot, ancien directeur de la S.D.E.C.E., et actuellement président de l'aéroport de Paris; M. Pernet, ancien directeur de la Sûreté à Alger qui occupe aujourd'hui un poste secondaire au Ministère des Anciens Combattants; M. Paul Teitgen, ancien secrétaire de la préfecture d'Alger, sans affectation depuis ses interventions lors du premier complot du général Faure et ses témoignages sur les tortures; etc... etc...

● L'O.A.S. A POITIERS.

Plusieurs membres de l'O.A.S. antérieurement affiliés à Jeune Nation ont été récemment arrêtés à Poitiers : ils ont déclaré qu'ils avaient commis attentats au plastic et expéditions sur les ordres d'un officier d'active, le colonel Simoneau, ancien chef des D.O.P. (organisme chargé de l'interrogatoire des prisonniers algériens) en Algérie. Le colonel Simoneau est officiellement en poste à la subdivision de Poitiers.

● QUI EST « SANCHEZ » ?

Un membre important de l'O.A.S. s'est installé pendant le « pronunciamiento » dans le fauteuil du préfet Chapelle, Igame de l'Algérois. Sous le pseudonyme de « Sanchez » il a donné et fait exécuter différents ordres. Les policiers chargés de cet aspect du coup de force d'Alger n'ont pas encore réussi à recueillir des témoignages probants sur son identité.

GRÈVES

Les promesses non tenues

● *Le Gouvernement espérait, par un jeu de grilles compliquées, diviser le front revendicatif des salariés de l'Etat. Il n'y a pas réussi.*

19 AVRIL, 9 mai, 18 mai : le mouvement revendicatif s'accélère et s'amplifie dans les secteurs public et semi-public. Ni la mobilisation populaire contre le putsch fasciste, ni les derniers propos du général de Gaulle, ni la proximité des négociations d'Evian, ni la persistance des divisions syndicales ne paraissent en avoir diminué l'ardeur. Celle-ci, en de nombreux cas, dépasse les mots d'ordre des dirigeants syndicaux, certaines considérations politiques pesant moins sur les militants de base, et moins en province qu'à Paris.

C'est vers l'Etat, patron de plus de deux millions de salariés, que convergent, une fois de plus, les revendications de différentes catégories de travailleurs, et la vague de mécontentement, qui ne cesse de se développer depuis le début du printemps, risque de déborder toutes les prévisions avant la traditionnelle accalmie de la période des vacances.

La directive Debré limitant en tout état de cause à 4 % l'augmentation annuelle des salaires, n'a pas peu contribué à faire monter cette vague. D'abord parce que, bien que destinée initialement au privé sous forme d'une lettre au président du C.N.P.F., elle n'est pas respectée dans ce secteur, où le plein emploi et l'expansion poussent le patronat à la conciliation. En revanche, appliquée à la fonction publique et au secteur sous tutelle, elle remet en cause les promesses faites au début du Plan de rajuster salaires et traitements au niveau du privé.

Dialogue de sourds

Les agents du secteur nationalisé font observer que le décalage de leurs rémunérations par rapport à celles du secteur privé a été officiellement reconnu depuis 1957. Quant aux fonctionnaires, l'harmonisation de leurs traitements avec ceux que pratiquent les entreprises semi-publiques leur est promise depuis 1955. Les accords passés à l'époque devaient préparer la liquidation de cet arriéré et avaient permis d'obtenir une sorte de trêve de fait. Mais les plans de revalorisation mis sur pied ont été bousculés tant par l'augmentation du coût de la vie que par l'évolution des rémunérations privées et, à mesure que le contentieux s'est accumulé, la disparité n'a cessé de s'accroître. Et l'on est arrivé à cette situation que les salariés de l'Etat gagnent jusqu'à la moitié moins que ceux du privé, et ceux des secteurs nationalisés jusqu'au tiers en moins. Situation d'autant plus explosive que l'action des enseignants a pu inciter les autres branches d'activités à soulever le couvercle, et que l'aisance actuelle de la trésorerie, le niveau de l'impasse et des échanges, la stabilité monétaire et le développement économique rendent incompréhensible le barrage gouvernemental et conduisent les travailleurs à douter de l'intérêt que représente pour eux la réalisation satisfaisante des plans de développement.

Une sorte de dialogue de sourds s'est désormais instauré entre les pouvoirs publics et les syndicats. Pendant que s'échelonnent les phases successives des programmes de remise en ordre, les gains du secteur privé poursuivent leur marche en avant, les prix également, et le Gouvernement, refusant d'en tenir compte, parle indices et hiérarchie quand les serviteurs de l'Etat demandent d'abord un ajustement du traitement de base.

A la S.N.C.F.

Tout s'est donc passé jusqu'à présent comme si le gouvernement reprenait d'une main ce qu'il accordait de l'autre, par le jeu compliqué des « grilles » — dont le but inavoué est de diviser le front revendicatif — cependant que les tranches de relèvement des salaires n'arrivent jamais à combler le retard qui s'accumule.

Pour les agents de l'E.D.F.-G.D.F., dont les quatre fédérations syndicales pratiquent depuis un certain temps l'unité d'action, les revendications portent donc sur un double plan : alors que la deuxième étape de la réforme des rémunérations offre 6,2 % de hausse échelonnée sur 18 mois, les syndicats demandent que cette étape soit réalisée d'ici à la fin de l'année, mais surtout, ils réclament une revalorisation du salaire de base au moins égale à l'augmentation moyenne des salaires du privé intervenue depuis janvier 1960, soit 7 % dans l'immédiat au lieu de 1 % prévu pour le 1er octobre prochain et 1,2 % pour le 1er juillet 1962.

A la S.N.C.F., la commission du statut a proposé une tranche de 1,75 % au 1er octobre (au lieu des 1,25 %) sur une revalorisation de 6,25 % à intervenir d'ici au 31 décembre 1962. Mais les cheminots ne peuvent accepter que les 3 % qui leur ont été accordés depuis le début de l'année au titre de « rattrapage » soient maintenant inclus dans les « quelque 4 % » que M. Debré a assignés à la hausse des salaires pour toute l'année. Ils demandent en conséquence un rythme de relèvement analogue à celui du secteur privé, qui devrait être en outre majoré par divers reclassements de traitements, soit 7 % dans l'immédiat, salaire minimum de 500 NF et semaine de 40 heures.

Durcissement

A la R.A.T.P., la grille proposée désavantage les petites et moyennes catégories en élargissant l'écart entre les machinistes des autobus et les conducteurs du métro. Là encore, les syndicats chiffrent à 7 % l'augmentation du salaire de base dans l'immédiat au lieu des 4 % échelonnés.

S'ils sont unanimes sur ces revendications, c'est que leur rivalité même — contrairement à ce qu'espérait le Gouvernement — les incite à s'aligner sur les plus fortes exigences. Toutefois, les directions syndicales demeurent divisées sur la façon de les faire aboutir. Seule la C.G.T. trouve, dans le climat revendicatif actuel, un terrain favorable à la lutte qu'elle a entreprise contre le pouvoir personnel, et à la réalisation de l'unité à la base, en appuyant toutes les actions de masse qui, d'un secteur à l'autre, des cheminots aux postiers et aux communaux, seraient capables de balayer les réticences et les divergences que la situation politique pourrait aggraver au sommet. Mais, dans l'ensemble, le climat créé par la vague revendicative joue dans le sens de l'unité et du durcissement. Le plan de division du gouvernement risque de se retourner contre lui et de le contraindre, soit à des concessions plus importantes que celles qu'il envisageait, soit à une lutte implacable au moment même où il aurait besoin de toutes ses forces pour faire face à d'autres tâches — et à d'autres adversaires.

JACQUES DEROGY.

(E. Kagan)

LES BUREAUX DE « FRANCE-OBSERVATEUR » APRÈS L'EXPLOSION.
Où sont les assassins ?

NOUVEL ATTENTAT CONTRE LA PRESSE

NOTRE confrère « France-Observateur » a été l'objet, le 13 mai 1961, à 15 heures, d'un attentat au plastic qui lui a causé des dégâts matériels considérables et qui, à quelques instants près, aurait pu faire des victimes.

Dans un communiqué, à la suite de cet attentat, « France-Observateur » déclare : « *De même que le pronunciamiento d'Alger, cet attentat n'aurait pas été possible sans la mansuétude du pouvoir, depuis trois ans, envers ceux qui furent ses complices et ses alliés. La police n'a retrouvé ni l'assassin de Me Ould Aoudia ni ceux du maire d'Evian. La justice a laissé fuir Kovacs et Lagaillarde; le procès du Bazooka a été étouffé et au procès des Barricades ont été acquittés ceux qui furent parmi les dirigeants du putsch d'avril et qui sont aujourd'hui les instigateurs des attentats au plastic. Cette impunité doit cesser. La mise hors d'état de nuire des fanatiques de la guerre et de la bombe — à tous les niveaux de l'armée, de la police, de l'administration et du pouvoir lui-même — est aujourd'hui la condition de la sécurité publique.* »

Un meeting de protestation est organisé pour vendredi 19 mai, à 20 h 30, à la salle de la Grange-aux-Belles, 33, rue de la Grange-aux-Belles (Paris), avec la participation de J.-P. Sartre, Pierre Gaudez (U.N.E.F.), Daniel Mayer, Paul Vignaux (C.F.T.C.), Claude Bourdet et Gilles Martinet (« France-Observateur »), Louis Fournier (de « L'Express »), sous la présidence d'Edouard Depreux, secrétaire général du P.S.U.

UN VRAI BIJOU : L'"ADJOINTE PORTABLE"

C'EST probablement la seule machine à copier que vous avez plaisir à placer dans votre bureau. Sobre, discrète, elle est vraiment petite... et vous pouvez même l'accrocher verticalement au mur. (Elle ne comporte aucun liquide.)

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

MACHINES Thermo-Fax
MINNESOTA DE FRANCE

Pub. Y. Yval.

835, Bd Sérurier, PARIS 19e - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Centres régionaux à :
Lille (Nord), 63, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2e)

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré Paris (8e)
ANJ. 69-37
CAMPIGLI
ŒUVRES RECENTES

MOBY
DICK

Dans la lumière
de la baie de Santa Giulia
en Corse
un petit hôtel
pas comme les autres
idéal
pour les séductions
de la mer
les joies
de la plage
les plaisirs
de la table
la simplicité
du confort

PENSION COMPLETE
350 NF LA SEMAINE
pour une personne
560 NF
pour deux personnes
(service et vin compris)
sans
taxes ni majorations imprévues
OUVERT
du 10 juin au 23 septembre
POUR TOUS
RENSEIGNEMENTS
ECRIRE A PAUL PANDOLFI
« MOBY DICK »
PORTO VECCHIO (CORSE)

PARTIS

Un congrès optimiste

● ***Les dirigeants communistes, réunis en congrès au lendemain du putsch, ont estimé que les récents événements renforcent leur parti et lui ouvrent de nouvelles perspectives. Pourquoi?***

UN congrès communiste, c'est d'abord une vitrine : une haie de mâts, de drapeaux et d'oriflammes — rouges, tricolores et blanc et bleu du folklore local — signale de loin, dans la perspective de la rue Gabriel-Péri, la salle des sports de Saint-Denis, où s'est tenu, quatre jours durant, le XVIe Congrès du P.C. Trois accès, trois escaliers : les congressistes, les délégués étrangers, les invités. Une partie des gradins supérieurs est réservée aux auditeurs membres du Parti. Des travées inférieures sont occupées par les journalistes communistes. La presse « bourgeoise », c'est-à-dire non communiste, a droit à un box et à la vigilante attention du service d'ordre.

La question de la démocratie est en effet au centre du débat de ces assises. Etranges débats pour l'observateur non initié. Il n'y apprend rien qu'il ne sache déjà concernant la politique du P.C. — sinon qu'il ne peut être insensible à un climat d'optimisme qui, à première vue, ne paraît guère justifié.

424 hommes, 72 femmes

Les applaudissements naissent ensemble et meurent ensemble, les délégués et le « public » se lèvent et se rassoient comme un seul homme, les discours sont construits sur un même modèle, l'intonation infléchit les accents les plus différents à la même courbe des périodes oratoires.

Il n'y a pourtant là aucun artifice de commande. Ces 424 hommes et ces 72 femmes, assis derrière des tables tendues de rouge et dont chacune porte le nom d'une fédération départementale, ces 496 délégués, dont l'âge moyen s'établit entre 37 et 38 ans, et qui ont été désignés au terme de 92 conférences fédérales pour représenter toutes les instances du Parti, ils ont choisi de se ressembler, de couler leur conscience et leur volonté dans un moule unique qui fait l'originalité de leur organisation « pas comme les autres ».

Mais derrière le rite, au-delà de la vitrine, il y a eu les innombrables explications auxquelles a donné lieu, depuis le début de l'année, l'affaire Casanova-Servin, il y a eu l'étude et la discussion des 6 points du projet de résolution élaboré par le comité central du 24 février et qui a suscité 500 propositions d'amendements, il y a eu aussi le putsch militaire avorté du 22 avril, qui a permis au P.C. de vérifier le diagnostic qu'il a porté sur le régime et de prendre la mesure exacte de sa propre force et de son influence réelle — ou potentielle — dans la vie du pays.

Si la condamnation des positions de MM. Casanova et Servin a obligé les militants à repenser — ou plutôt à préciser — la ligne politique et les objectifs de leur action, ce sont sans doute les événements d'Alger qui ont été pour le P.C. l'événement le plus important à la veille du congrès, en lui redonnant confiance dans les possibilités de réaliser des alliances qui pourraient lui permettre de reprendre la place qu'il occupait dans les affaires politiques du pays, au lendemain de la Libération.

Le coup du 22 avril a été, à cet égard, doublement payant pour la direction du P.C. D'une part, les événements lui apparaissent comme la confirmation de son analyse : la menace fasciste tient plus à l'orientation antidémocratique du gaullisme et à sa complaisance de classe à l'égard des factieux qu'à la force même des comploteurs ultras.

Deux phrases du discours de clôture de M. Maurice Thorez sont sur ce point caractéristiques :

« C'est quand ils ont vu apparaître les conséquences de leur entreprise (la résistance du contingent, la mobilisation populaire de la métropole) que Challe et ses complices se sont hâtés de capituler, car ils craignaient pour leur caste, pour leur classe. »

« Le pouvoir n'a tiré des entreprises factieuses de 1960 à 1961 qu'une conclusion : brimer et frapper les forces populaires. En 1960, le gouvernement gaulliste s'est fait attribuer les pouvoirs exceptionnels. En 1961, il abolit ce qui subsistait de démocratie par le recours à l'article 16. »

D'autre part, l'imminence d'une épreuve de force a donné l'occasion au P.C. de mobiliser ses énergies, de faire passer au second plan la crise qu'il traverse depuis le XXe Congrès du P.C. soviétique (1956), de faire taire toute velléité d'opposition intérieure, et d'apparaître à nouveau comme un parti d'action, organisé pour animer un mouvement de masse.

Le P.C. compte actuellement plus de 100.000 cadres formés dans ses « écoles » : 30.000 responsables de cellule, 25.000 dirigeants de section, 3.300 dirigeants de fédération, 1.400 maires, 21.000 conseillers municipaux, 150 conseillers généraux et de nombreux responsables militant dans des organisations syndicales, d'anciens

(A.F.P.)

AU XVIe CONGRÈS DU P.C.F. (1)
« Comment faire le plus si l'on n'est pas capable de faire le moins? »

(1) De gauche à droite : Mme Jeannette Vermeersch, MM. Etienne Fajon, Waldeck Rochet, Jacques Duclos, Maurice Thorez, Auguste Gillot.

FÊTE DES MÈRES

faites-lui
doublement
plaisir...

...Offrez-lui
dans cet atomiseur élégant et précis
le nouveau parfum de toilette
frais et séduisant:
"LE NUMERO CINQ" de MOLYNEUX.

MOLYNEUX

combattants, etc. Si ses effectifs se sont légèrement tassés — 407.000 cartes ont été délivrées cette année, à la date du 30 avril, contre 414.000 au 30 avril 1959 — les quatre premiers mois de 1961 lui ont valu un regain de militantisme : 260.000 timbres mensuels de plus qu'il y a deux ans à la même époque ont déjà été placés, 20.000 adhésions nouvelles ont été enregistrées, dont plus de 4.000 depuis les derniers événements, contre 23.000 pour toute l'année 1960 ; 7.000 jeunes ont adhéré en un mois au mouvement de la Jeunesse Communiste, et 23 fédérations ont recruté plus, depuis le 1er janvier, que dans toute l'année 1960.

Le réflexe antifasciste

La menace fasciste a donc été bénéfique au P.C. et à la fois sur le plan du recrutement et de la combativité. Elle lui a surtout permis de retrouver une autorité et une audience rappelant celles du temps de la Résistance. Là où il a pu combiner ses actions de masse avec des mesures de précaution d'ordre technique en cas de choc physique.

Dès l'annonce du coup de force, des contacts ont été pris dans les quartiers et les villages avec, non seulement les organisations de gauche et les syndicats, mais avec les anciens des réseaux et des maquis, et des structures d'encadrement des milices constituées au cours des meetings et des manifestations ont été rapidement mises sur pied. En de nombreux endroits, et parfois à l'échelon départemental, le réflexe antifasciste a fait oublier le réflexe anticommuniste.

Parallèlement à ces préparatifs de lutte physique, l'ampleur des mouvements de foule déclenchés par les appels communs avec d'autres formations de gauche était telle que les autorités qui les avaient proscrits ont reçu partout des délégations de manifestants.

— En même temps que le chemin de l'action, on retrouvait celui de l'union, a déclaré un délégué du Congrès. *Les résistances des dirigeants anticommunistes ont été balayées.*

C'est cette leçon que les assises du P.C. ont tirée des événements d'avril pour mettre l'accent sur la politique dite de « front unique ».

« *Le front unique n'est rien d'autre que l'action commune autour d'un problème qui fait l'unanimité,* a conclu M. Thorez. *Nous parlons de front unique parce qu'il y a des divergences, mais parallèlement à ces divergences, un point de rencontre.* »

Si, le 24 avril, le point de rencontre était l'imminence d'une épreuve de force avec les ultras, il peut être aujourd'hui la dictature de fait instaurée par l'article 16.

« *Le Sauveur suprême est là pour sauver les intérêts de sa classe, et de sa caste* », a ajouté le secrétaire général, reprenant l'expression employée pour qualifier le comportement de Gaulle.

Et il a proposé comme objectif n° 1 de rallier à la lutte contre l'arbitraire du pouvoir personnel tous ceux qu'alarme l'évolution actuelle du régime, notamment le discrédit qu'il jette sur les partis politiques.

M. Waldeck Rochet, pour qui le XVIe Congrès du P.C. vient de créer le poste de secrétaire général adjoint, a précisé ce qu'il fallait entendre par là :

Déjà en 1946

« *Certains feignent de s'étonner de nous voir défendre le droit à l'existence des partis. Mais, dans la société actuelle, les partis expriment les intérêts et les aspirations des différentes classes et couches sociales... Aussi, tout en combattant la politique des partis qui sont au service de la classe capitaliste, nous défendons le droit à l'existence des partis, d'une part parce que nous voulons qu'avec la classe ouvrière toutes les couches sociales non monopolistes puissent s'exprimer, et, d'autre part, parce que nous avons assez de confiance dans le jugement des masses populaires pour accepter la compétition avec les autres partis démocratiques... Mieux, nous considérons que la collaboration avec d'autres partis est possible et nécessaire, non seulement pour rétablir une démocratie rénovée, mais aussi, après, pour réaliser le socialisme grâce à une large alliance entre la classe ouvrière, la paysannerie laborieuse, les intellectuels et les couches moyennes des villes.* »

Il est entendu que cette alliance ne devra pas procéder « *d'une certaine fébrilité dans la recherche d'alliés et de la tendance à accepter n'importe quoi de leur part* », dont a parlé M. Souquière dans son autocritique au Congrès. Mais on rejoint, dans cette conception des alliances et des étapes nécessaires, une préoccupation constante chez M. Maurice Thorez, déjà exprimée dans une interview accordée au « Times » en 1946 par le secrétaire général du P.C., alors vice-président du Conseil : celle d'utiliser la tradition jacobine du gouvernement d'assemblée comme une voie nouvelle et, si possible, non violente, pour réaliser ultérieurement la révolution socialiste.

Cette éventualité a aujourd'hui, à ses yeux, plus de chances de se réaliser qu'après la Libération, pour deux raisons : sur le plan national, « la domination des monopoles » lèse les intérêts de nombreuses couches sociales dont les résistances particulières peuvent être canalisées par la classe la plus « résistante » ; sur le plan international, l'affaiblissement de l'impérialisme l'empêche d'exporter la contre-révolution.

(Roustan)

M. Waldeck Rochet a son bureau du Comité central.
Pour des alliances sans fébrilité.

Selon lui, le coup de force de 1958 a été utilisé par le grand capital pour substituer au changement de politique auquel aspirait la majorité du pays en 1956, un changement de régime permettant de poursuivre, au seul profit des monopoles, la politique pratiquée par les classes dirigeantes depuis l'élimination des ministres communistes en 1947.

P.C. et P.S.U.

Telle est la démarche d'esprit du leader communiste qui assoit sa conviction de la nécessité d'une étape démocratique sur l'analyse kroutchtchévienne de la situation internationale : le changement du rapport des forces dans le monde en faveur du socialisme crée des conditions nouvelles pour qu'une démocratie, améliorée par la suppression de certains éléments de l'appareil d'Etat et par des réformes économiques et sociales qui restreindraient le champ d'action des monopoles, accouche sans trop de douleur de la révolution socialiste.

C'est là que le P.C. s'oppose à certaines analyses du P.S.U.

Pour le P.C., d'une part, le phénomène « monopolistique » ne peut revêtir d'aspect progressif, d'autre part renoncer à gagner à la lutte pour son élimination les forces sociales et politiques qui sont lésées dans leurs intérêts, c'est renoncer à les élever plus tard jusqu'à la compréhension de la nécessité socialiste.

« *Comment faire le plus, la transformation socialiste,* demande M. Thorez dans sa récente polémique avec M. Serge Mallet, *si l'on n'est même pas capable de faire le moins, la rénovation démocratique contre le pouvoir des monopoles ?* »

Mais si cette rénovation ne peut être confondue avec l'avènement d'une république socialiste, elle est indispensable, dit-il, pour augmenter l'autorité et le poids politique de la classe ouvrière et de ses organisations — sous-entendu : le parti communiste — dans la vie du pays, pour entraîner les autres couches dans les actions communes avec elle et gagner à la révolution les masses populaires, sans le concours desquelles ne saurait être totalement abolie la propriété privée des moyens de production, et remplacée la machine de l'Etat.

Voilà, au lendemain de son Congrès, les nouvelles perspectives — et les motifs de l'optimisme — du Parti Communiste Français.

THOMAS LENOIR.

ELVINGER
offre situation exceptionnelle à :
CHEF DE PUBLICITÉ
Il sera appelé à gérer des budgets importants de grandes firmes internationales pratiquant les méthodes modernes de marketing.
Il disposera pour cela d'une large autonomie technique et de l'aide d'un personnel qualifié pour le seconder.
Il s'intégrera à une équipe de jeunes cadres expérimentés, de haut niveau intellectuel, dans une Agence à services complets, de réputation internationale, bien organisée et en progression constante.
Le poste offert peut donner accès à une position de tout premier plan dans l'Agence.
CONDITIONS REQUISES
Il faut avoir occupé avec succès pendant plusieurs années un poste de responsabilité dans une Agence ou chez un grand Annonceur.
Il faut connaître l'anglais.
Il faut adresser votre curriculum vitae détaillé à :
U. ELVINGER, 78, avenue Marceau, Paris (8e).
ELVINGER garantit à tous les candidats une discrétion absolue.

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

Conclusion de l'étude de Roger PRIOURET

LA FRANCE

« L'Express » a publié dans son dernier numéro la première partie de l'étude de Roger Priouret : « Qui gouvernera la France en 1970 ? » (1).

Cette première partie se terminait en formulant quatre hypothèses sur le régime de la France après de Gaulle :

A) Retour au régime parlementaire ;

B) Régime présidentiel du type américain ;

C) Démocratie populaire ;

D) Dictature militaire de type franquiste.

Nous publions aujourd'hui l'examen, par Roger Priouret, de ces quatre hypothèses et sa conclusion.

(1) Cette première étude scientifique sur la succession de De Gaulle fait partie d'une série d'essais, dits « futuribles », suscités par la FONDATION FORD et dirigés par la Société d'Etudes et de Documentation Economiques, Industrielles et Sociales (S.E.D.E.I.S.), 205, boulevard Saint-Germain, Paris (7e). Ces essais « futuribles » sont publiés par le « Bulletin S.E.D.E.I.S. ». Toute reproduction interdite sauf accord de la S.E.D.E.I.S.

A l'américaine ? *...à la Castro ?*

LE Français moyen, qui n'est pas spécialiste de la politique, se demande, lorsqu'il pense à l'avenir : qui remplacera de Gaulle ?

Cela implique de sa part qu'il croit et, dans une large mesure, souhaite que le système actuel se maintienne. C'est pourquoi nous devons ajouter aux quatre hypothèses précédentes une cinquième.

Mais l'auteur ne doit pas dissimuler à lui-même, et encore moins aux autres, que son choix va être fait en fonction du postulat suivant qu'il tient pour acquis : ce ne sont pas les institutions qui déterminent l'état des sociétés, mais l'état des sociétés qui détermine les institutions.

L'analyse précédente des aspects psycho-sociologiques de la société industrielle française n'était pas à côté du sujet. Elle était le sujet même. Elle doit donner maintenant des éléments de la prévision.

Avec une réserve cependant. Karl Marx disait que l'idée, quand elle arme des bras, devient une force historique. Disons plus simplement que l'idéologie, quand elle est partagée par un grand nombre et devient une sorte de penchant collectif, de trait durable du caractère national, cesse d'appartenir à la superstructure pour entrer dans ces déterminantes qui constituent l'infrastructure.

A) C'est ce qui fait qu'après la mort ou la retraite du général de Gaulle, nous connaîtrons presque à coup sûr une nouvelle expérience de régime parlementaire. La majorité de la classe aisée et de la classe intellectuelle, tous les partis politiques et tous leurs militants (même l'U.N.R.), les organisations syndicales ouvrières, tout ce qui a pesé sur la politique d'hier appelle de ses vœux une Restauration — c'est-à-dire un retour au régime parlementaire. Tous les hommes politiques, dont le crédit actuel ne pèse pas lourd face à celui du général de Gaulle, mais qui retrouveront une clientèle après sa disparition, tous, de Thorez à Soustelle, se sont déjà donné, au fond de leur subconscient, rendez-vous au Palais-Bourbon. Ils comptent s'en emparer et s'y installer en triomphateurs complices — exactement comme ils le firent en janvier 1946 quand de Gaulle se retira. Et le public acceptera aisément parce que cette Restauration, comme toutes les autres, aura un parfum de « belle époque » et de tradition française.

Bien entendu, les députés accompagneront leur retour au pouvoir de toutes sortes de précautions. Ils clameront qu'ils ne veulent pas revenir à la IVe République. Comme ils jurèrent, en 1945, qu'ils ne souhaitaient pas refaire la IIIe telle qu'elle était dans ses dernières années.

Mais la pente du régime parlementaire est telle, dans notre pays, que les députés ne respecteront pas les bornes qu'ils placeront à leur envahissement. Bien vite, ils réclameront pour eux les ministères, et, pour avoir leur « tour de bête », ils changeront de gouvernement.

La force du choc d'Alger

Ce qui était déjà anachronique en 1931 devant la crise économique, ou en 1945 devant la nécessité de faire redémarrer la production, le sera « a fortiori » en 1965. De Gaulle n'est pas venu en 1958 par la seule force du choc d'Alger : il croyait apporter un régime conçu en fonction de ses vues historiques et il a en fait adapté la vie politique à l'état de la société.

Le gouvernement dévolu à six cents personnes, comme si la couronne des rois était morcelée, la succession des gouvernements, les délices et les subtilités des crises ministérielles, nous reverrons sans doute tout cela. Mais nous ne le supporterons pas longtemps. Parce que notre société exige tout autre chose, comme nous l'avons vu. Plus précisément encore : parce que, de par sa nature même, le régime parlementaire tend à conserver et à consolider les structures anciennes, alors que celles-ci craquent de toutes parts.

Il faut donc écarter l'hypothèse du régime parlementaire en 1970. J'entends : du régime parlementaire tel qu'il a fonctionné de 1875 à 1939 et de 1916 à 1958.

B) La seconde hypothèse paraît plus séduisante : c'est celle du régime présidentiel du type américain. Il assure la stabilité de l'Exécutif, nécessaire à notre temps et, aux Etats-Unis au moins, il préserve les libertés individuelles et collectives. Les meilleurs théoriciens politiques français s'y sont ralliés, en proposant des nuances et des correctifs.

Il faut se garder cependant de conclusions hâtives. Dans le système américain, le Congrès a la plénitude du pouvoir législatif. Le contrôle des présidents de grandes commissions est effectif.

Transposée dans notre pays, la formule conduirait très vite à un conflit entre le Pouvoir exécutif et le Parlement. Comme dans la France des années 1849-1851, et comme dans les pays d'Amérique du Sud.

En fait, le conflit n'est évité aux Etats-Unis que par une raison qui est propre à ce pays. Le patriotisme français est un patriotisme de paysan. Il est attaché à la terre, au domaine. Le patriotisme américain est celui d'un pays d'émigrants — on dirait presque de nomades. Ce qu'il sacralise, c'est, non plus une frontière, mais une règle commune à la tribu — la Constitu-

APRÈS DE GAULLE

...à la Franco ?

...à la papa ?

tion précisément. C'est un lieu commun que de dire que la France change de Constitution comme de vêtement. Les Etats-Unis n'en changent pas. Quiconque la discute, tel le parti communiste, est exclu de la nation comme « unamerican ».

Le conflit entre les deux pouvoirs est impensable aux Etats-Unis. Le dernier mot y appartient à celui des deux qui peut évoquer la Constitution à son profit. Dans les mêmes circonstances, et dans notre pays, l'un des deux pouvoirs proposerait de modifier la Constitution. Et l'on sortirait aussitôt du régime présidentiel du type américain. Donc nous écartons également cette deuxième hypothèse.

C) L'avènement d'une démocratie populaire à direction communiste doit être envisagé sous le double aspect national et international.

La prise du pouvoir par les communistes suivant les techniques employées en Russie ou celles employées dans les démocraties populaires nous parait totalement exclue en dehors de l'hypothèse d'une guerre mondiale. Pour la révolution directe à la russe, notre P.C. n'est en rien préparé comme il a été dit. Pour le « coup de Prague », la condition première — c'est-à-dire la présence ou la proximité des Russes — est irréalisable avec le partage actuel de l'Europe.

Ce qui, en revanche, posera un problème dans les dix ans à venir, c'est la force électorale communiste. Elle a été assez bien analysée autrefois : elle est faite pour une large part de la conjonction du mécontentement et de la vieille tradition de gauche. Si celle-ci s'affaiblit, il reste le mécontentement.

Notre civilisation industrielle, non seulement n'apporte pas le bonheur, mais aigrit les êtres. Cela tient à un fait essentiel : la publicité.

La publicité, tout entière subordonnée au profit, a pour objectif fondamental de créer les besoins. Mais elle les crée, bien entendu, avant que ne soient distribués les moyens de les satisfaire. On peut dire qu'elle élève très vite le niveau de vie idéal que chacun souhaite pour lui. Mais le niveau de vie réel suit avec un retard très sensible. Notre économie s'essouffle à tenir les promesses de la publicité.

Résultat : cette déception permanente qui fait que les Français n'ont jamais été aussi mécontents qu'à cette période de l'histoire où le niveau de vie s'élève plus rapidement qu'à aucune autre dans le passé.

Voter communiste est-ce voter contre ?

Cette amertume chronique ne redonne pas l'esprit révolutionnaire. Mais elle incite à voter communiste dans le sens de « voter contre ».

L'avènement de la démocratie populaire doit en outre être envisagé sous un aspect plus large. Le communisme peut remporter beaucoup de succès. Il n'est pas exclu qu'il gagne le continent africain et le continent américain. Je ne crois pas que ces succès de prestige et de force modifient beaucoup le comportement des Français. Ceux-ci seront beaucoup plus impressionnés le jour où, en Union Soviétique, le niveau de vie dépassera le nôtre de façon indiscutable et spectaculaire. L'attrait, la tentation de l'expérience seront alors irrésistibles. On votera communiste « pour » quelque chose, on adhérera au parti communiste dans le dessein de réussir une expérience.

Mais nous écartons cette éventualité parce que nous ne croyons pas que l'U.R.S.S. aura gagné la bataille de la coexistence pacifique en 1970.

D) La chance la plus sérieuse du communisme en France est l'instauration d'une dictature militaire. Nul doute que celle-ci serait fragile : des généraux qui ont été incapables de comprendre le monde moderne dans leur spécialité militaire seraient encore plus incapables de le comprendre dans des domaines où leur inaptitude est classique — et d'ailleurs normale. Nul doute non plus que la vraie force de résistance à cette dictature, le noyau dur serait le parti communiste. Et quand le pouvoir tomberait des mains débiles des généraux, notre P.C. retrouverait, améliorée, la chance qu'il a eue en 1944.

Il faut donc s'attacher à cette hypothèse du putsch du type franquiste. Nous en avons été très près en mai 1958, et le mois dernier encore. Nous en serons encore très près à une date que l'on peut fixer autour de 1962-1963. Exactement à l'heure où les Français de la métropole découvriront que leur pays a été psychologiquement battu par le F.L.N. et « roulé » par lui. Militaires couverts de décorations et de défaites, colons chassés, appauvris, haineux, classes sociales métropolitaines rejetées par la société industrielle : tout ce monde du passé peut se retrouver et exploiter l'état d'esprit provisoire des Français.

Je crois cependant que, comme en mai 1958, nous échapperons au putsch franquiste. Et pour deux raisons : d'une part, les classes déclinantes trouvent difficilement un chef qui s'impose et qui est obéi : leur destin est de se fractionner et de se diviser ; leur malédiction est l'impuissance. D'autre part, et surtout, tout ce qui, dans la civilisation industrielle anesthésie les hommes, tout ce qui brise le vieil élan révolutionnaire du prolétariat, ce « conditionnement » de l'être humain écarte la nation de la dictature militaire, des violences verbales et physiques des « ultras ».

E) Il nous reste la dernière hypothèse : celle que tous les spécialistes dédaignent et que les Français moyens admettent implicitement quand ils se demandent qui succédera au général de Gaulle : le maintien du statu quo.

Il est peu vraisemblable que l'actuel chef de l'Etat soit en place en 1970. Mais il peut avoir organisé sa succession. S'il ne l'avait pas fait, nous connaîtrions une brève restauration du régime parlementaire, que suivrait l'instauration d'un régime plus autoritaire comme celui d'aujourd'hui.

Essayons maintenant de projeter le système gaulliste sans de Gaulle, et en 1970.

La première question que poserait un spécialiste serait celle de la forme juridique : régime parlementaire ou régime présidentiel ? Cette question est secondaire : M. Debré peut affirmer contre l'évidence que nous sommes présentement en régime parlementaire. Mais la question n'en est pas sans importance dans un pays porté aux controverses juridiques.

Le passé et le nom de De Gaulle

Un régime qui, dans les textes, est parlementaire, comme celui d'aujourd'hui, semblera périlleux à un successeur qui n'aura pas le passé et le nom de De Gaulle. Qui protégerait ce successeur d'une rébellion des députés, surtout aux lendemains des élections législatives, lorsqu'ils sont forts de la confiance récente de leurs mandats ?

Il est donc vraisemblable que l'on choisira l'apparence présidentielle. Mais on se gardera bien de donner

→

aux Assemblées le pouvoir du Congrès américain. On rognera les droits du Législatif comme ils le sont actuellement.

Au-dessous du chef de l'Exécutif — qui peut être soit le président de la République, soit le Premier ministre, mais qui, de toute façon, ne sera pas responsable devant les Assemblées — nous aurons donc un Parlement-croupion. On le maintiendra pour deux raisons : pour sauver les apparences et faire semblant de se conformer aux traditions françaises ; pour garder un lien non administratif entre le Pouvoir et le public.

Usines en province

La forme actuelle du syndicalisme exclut, comme il a été dit, une Assemblée représentative des professions. Est-ce que d'ici à 1970 un syndicalisme nouveau peut naître ? J'ai consulté sur ce point M. Bacon, ministre du Travail et ancien syndicaliste. Le syndicalisme nouveau, pour lui, est celui qui prendra des responsabilités, qui utilisera d'une autre façon que négative les privilèges que la législation française, depuis 1936, a donnés aux syndicats. M. Bacon décèle quelques indices de renouveau, quelques cas où les représentants des syndicats se décident à prendre leurs responsabilités. Mais ces signes d'une adaptation sont trop peu nombreux pour que l'on puisse avoir, en 1970, une véritable représentation ouvrière.

La décentralisation est un autre rêve qui a infiniment peu de chances de se réaliser. Le très faible mouvement de décentralisation industrielle que l'on peut observer a, comme corollaire, une très forte centralisation des sièges administratifs et financiers des grandes entreprises. Si l'on peut, et si l'on doit implanter des usines en province, si l'on peut et si l'on doit y entretenir une activité de culture et de loisir, il est totalement chimérique de prétendre faire éclater la vie politique française.

En revanche, ce qui est vraisemblable, c'est que le public s'attachera davantage aux maires, non point comme personnages politiques, mais comme administrateurs et animateurs de la cité. Il n'y aura pas de « forum ». Mais il y aura un « guide » pour la ville comme pour le pays. De petites communes seront appelées à fusionner dans un ensemble plus vaste.

Il reste que les deux éléments essentiels du Pouvoir seront le « chef » et la haute administration. Ces deux éléments paraissent actuellement distincts : de Gaulle ne s'attache qu'aux questions nobles dans l'optique du XIXe siècle, et il abandonne la vie quotidienne du pays aux grands corps de l'Etat. Ceux-ci sont si près des dirigeants de la grande industrie que le patronat a une influence énorme. Mais le « chef » de demain, s'il est plus « guide » que « père de la patrie », plus Kennedy que de Gaulle ou Eisenhower, se servira de sa haute administration et ne lui donnera pas carte blanche.

Le pouvoir et les libertés

En employant les mots de « chef » et de « guide », et surtout en pensant à leur version italienne ou allemande, on pourrait croire que le régime que nous considérons comme vraisemblable sera une dictature. En fait, nous serons très près de la monarchie capétienne et relativement loin de Hitler et de Mussolini. Henri IV, et même Louis XIV n'étaient pas des dictateurs. Leur pouvoir se heurtait à des résistances qu'ils admettaient : c'étaient surtout des résistances fondées sur des traditions et des considérations locales.

Aujourd'hui, tout le monde convient que le général de Gaulle n'abuse pas de l'énorme pouvoir dont il dispose. Mais tout le monde admet également qu'il pourrait le faire s'il en avait le goût. Est-ce bien sûr ? En tout cas, ce qui lui serait toléré peut-être ne serait pas admis d'un autre.

Car si les Français ont renoncé à se battre pour les grandes libertés, ils intègrent aux droits concrets qu'ils défendent ces « petites libertés » que M. Krouchtchev a partiellement concédées aux Russes. Les procédés hitlériens les heurteraient profondément.

Or le « chef » devra gouverner, non plus avec l'appui d'une majorité parlementaire, mais à l'unisson des grands courants publics. L'opinion, même conditionnée, a ses exigences. Il y a des moments et des sujets où cela prend une force irrésistible. C'est le cas, présentement, pour l'Algérie. C'est pourquoi le « chef » sera près des anciens monarques dont le pouvoir n'était absolu qu'en théorie. Les exigences dont il devra tenir compte ne seront plus les mêmes que celles des rois, mais elles seront aussi impérieuses. En ce sens, il y aura démocratie : le « chef » sera chargé d'exécuter la volonté du peuple.

Le personnage du chef

Sa véritable tentation sera de modifier dans le sens qu'il souhaite, et avec les procédés techniques modernes, cette volonté. Le péril est de ce côté-là plutôt que du côté de la dictature franche et ouverte.

D'autre part, le « chef » devra remplir lui-même certaines conditions. De Gaulle est un personnage et son examen d'entrée était passé d'avance. Il en ira autrement pour les successeurs. Ils devront être des « vedettes », aptes à tenir leur rôle sur la scène politique moderne. Il ne suffira plus d'être maître d'une circonscription et il n'y aura plus, comme autrefois, à faire une carrière patiente dans la hiérarchie parlementaire. Il faudra que le prétendant ait ou se crée une silhouette familière aux téléspectateurs. Et qu'il sache parler d'une certaine manière : le « chef » de demain devra méditer moins sur les « fureurs » de Gambetta que sur les « causeries au coin du feu » de Roosevelt.

Le personnage de ce « chef » ne sera pas nécessairement semblable à celui du « père » auquel correspond le général de Gaulle. L'autre version est celle de guide entendu comme animateur : c'est la version dynamique qu'adoptera un homme plus jeune qui aura sa réputation à parfaire.

On soulèvera ici une objection. Quelle personnalité peut être acceptée par les Français, fils des Gaulois et des Romains, donc doublement indisciplinés ? Mais je pense qu'une civilisation donnée dans un pays dynamique — et la France l'est — trouve toujours les hommes dont elle a besoin.

Gaullisme sans de Gaulle

On peut donner des noms pour fixer les idées. Si de Gaulle réussissait, s'il préparait sa succession, il pourrait imposer un homme en apparence dynamique, se présentant comme un animateur, tel M. Chaban-Delmas. Si, de Gaulle disparu, un régime parlementaire sombrait promptement dans l'impuissance et si la monnaie était en péril, on se tournerait vers un personnage de la mythologie « père », tel M. Pinay. Enfin, si la gauche échappait aux cadres des partis morts et des syndicats usés, si, au lieu de se figer dans les règles périmées du parlementarisme, elle se tournait vers l'avenir et cessait d'invoquer toujours les traditions, elle pourrait rallier le pays autour d'un homme tel que le Mendès France de 1954.

Mais — il faut insister là-dessus — le gaullisme sans de Gaulle doit être entendu comme un système tout à fait indépendant de l'actuel chef de l'Etat. Il peut exister avec un homme choisi par lui, il peut aussi exister indépendamment de lui ou même contre lui. Il est lié à un type de civilisation et non pas à un homme.

Tels sont les éléments de réponse que l'on peut fournir à la question posée. « Ce sont les hommes qui écrivent l'histoire, mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils écrivent. » Cette phrase est de Raymond Aron. L'auteur la croit vraie. Mais il a dû faire, pour répondre, comme si elle était fausse. Et il s'en excuse. De plus, il n'a, à aucun moment, exprimé ses préférences personnelles.

ROGER PRIOURET.
(Copyright S.E.D.E.I.S.)

P.-S. — Dans la première partie de cette étude, j'ai émis l'hypothèse que la Régie Renault pût congédier 5.000 ouvriers en août prochain. Bien entendu, il s'agit d'une hypothèse et non d'une information. Je précise qu'il n'a jamais été question, à ma connaissance, que la Régie Renault envisage de licencier 5.000 personnes en août prochain. — R. P.

"SURPRENANTE PEER EXPORT QU'ON TROUVE MÊME A PARIS"...

" Avant de quitter New York ou une autre ville du monde, j'avais pour habitude de prendre quelques paquets de Peer Export: on n'en trouvait pas à Paris. C'est curieux comme on peut s'attacher à un certain arôme de tabac ! Celui des Peer Export en particulier... cette légère nuance irremplaçable... Eh bien, la première chose que j'ai vue en débarquant l'autre jour à Orly fut un paquet de Peer Export ! Ces mêmes Peer Export (avec leur bout-liège et leur filtre, et tout...) qui remplissaient ma valise...

A propos ... vous en voulez une ?"

Mélange des plus riches tabacs du monde — Cigarette King Size à bout liège et à filtre : voici PEER EXPORT pour vous

(Prensa latina.)

ERNESTO « CHE » GUEVARA, AVEC K. S. KAROL.
« Même si Fidel était muet... »

AMÉRIQUES

Comment on devient communiste

● ***Si Cuba est devenu une république socialiste, est-ce la faute des Américains ? Est-ce la faute de Castro ? « Non, a expliqué le n° 2 du régime, « Che » Guevara, à notre envoyé spécial, personne n'y pouvait rien changer. Et voici pourquoi... »***

LORSQUE j'étais à Washington, il y a six semaines, les dirigeants américains m'affirmaient : « *Cuba est devenu un pays communiste et La Havane doit être ajoutée désormais à la liste des capitales du bloc soviétique.* »

Dans le Livre blanc que le Département d'Etat a publié au début d'avril, on lisait : « *Dans tous les domaines, les actes du régime de Castro sont orientés délibérément vers un but unique : la transformation de Cuba en un satellite soviétique.* »

Je répondais alors : « *Je connais Castro et son entourage. J'ai discuté avec eux à New York lors de la session de l'O. N. U. Ils ne sont pas communistes et je ne crois pas qu'ils aient pu le devenir en l'espace de quelques mois.* »

Depuis, j'ai revu Castro et ses principaux collaborateurs. J'ai discuté, en français, avec Ernesto « Che » Guevara, grand maître de l'économie cubaine et l'homme le plus important du régime après Fidel. J'ai parlé longuement avec le président de la République, M. Oswaldo Dorticos. Ils ne sont toujours pas communistes, mais leur choix est fait. Ils l'ont proclamé publiquement : Cuba est désormais une République socialiste, au même titre que les démocraties populaires de l'Europe de l'Est. Et j'ai pu constater qu'ils passent déjà des paroles aux actes.

Il ne faut pas attribuer cette décision à la pression de l'U.R.S.S. Au contraire, même, j'ai été surpris de constater que les Russes n'ont pas envoyé un seul dirigeant de premier plan pour assister au défilé grandiose du 1er mai, au cours duquel Fidel a annoncé sa grande décision. Il ne faut pas l'attribuer non plus à l'action du parti communiste cubain.

Celui-ci dispose d'un grand quotidien, « Hoy », et il est organisé à l'échelle nationale, mais il se manifeste très peu dans la vie politique du pays. On chercherait en vain, dans une ville de province cubaine, le siège de la section locale du P.C. Les dirigeants du parti sont peu connus de la population et on rencontre rarement un militant révolutionnaire qui avoue être inscrit au P.C. L'influence communiste dans les coulisses a également été grandement exagérée. L'homme qui décide, c'est toujours Fidel, et ses principaux conseillers sont toujours ses compagnons de la Sierra Maestra.

Deux mots effrayants

Comment expliquer, alors, que ces hommes aient opté pour une direction très différente de celle qu'ils envisageaient au commencement de leur combat ? La réponse la plus claire m'a été donnée par Ernesto « Che » Guevara : « *Avec la dernière agression américaine, nous avons compris qu'il n'y avait pas d'autre choix possible pour un régime révolutionnaire. Quand on s'attaque aux structures capitalistes, quand on abolit l'influence impérialiste dans un pays, on doit aboutir nécessairement au socialisme.* »

Et « Che » Guevara ajoute : « *Dans un pays qui doit chaque jour faire face à la mort, on n'a pas le droit de permettre aux gens d'hésiter et leur laisser la liberté de choisir leur idéologie.* »

Le gouvernement cubain n'a pas encore à sa disposition un parti unique structuré et omniprésent comme dans les démocraties populaires. Il le formera sans doute très prochainement. Mais, déjà, pour diffuser ses mots d'ordre, il s'appuie efficacement sur deux organisations puissantes : les Milices Nationales Révolutionnaires (qui dépendent du ministère de la Défense et qui groupent plus de cinq cent mille jeunes volontaires) et les brigades d'enseignement de l'I.N.R.A. (Institut National de la Réforme Agraire).

Ces militants, et même leurs chefs, ne sont pas, pour la plupart, politiquement formés. Ils sont dévoués à Fidel et à ses compagnons, et ils sont conscients des bénéfices que le bouleversement révolutionnaire a apportés à Cuba. Ils admirent l'U.R.S.S. et ils lui sont reconnaissants de son attitude au cours de la dernière invasion. Presque tous croient que, sans l'avertissement de Krouchtchev, l'Amérique aurait envoyé ses « marines » envahir leur pays.

Mais ces hommes savent peu de chose du « socialisme » ou du « communisme ». Je dirai même que ces deux mots, pour avoir été si longtemps présentés par la propagande des régimes précédents comme synonymes d' « enfer », effraient encore aujourd'hui beaucoup de jeunes Cubains. A El Rosario, dans la province de Pinar del Rio, quand j'ai demandé à une jeune fille de dix-sept ans, Julia, membre d'une brigade d'instituteurs volontaires, si elle était socialiste, elle a rougi et hésité un moment avant de me répondre : « *Je suis révolutionnaire.* »

« Mais Fidel a dit le 1er mai, ai-je insisté, que votre Révolution est une révolution socialiste ? »

→

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS
PRÊT A PORTER
dans la meilleure qualité anglaise
Imperméables 225 NF Pantalons flanelle 125 NF
Vestes sport 250 NF Blazers .... 265 NF
Bonneterie | importante sélection de chemises polo en laine et en fil d'Ecosse.
Chemiserie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages
Parking gratuit. 7, rue Caumartin

Révolution en Espagne

Le gouvernement espagnol veut transformer le peuple le plus noctambule de la terre en nation couche-tôt. Une loi de Madrid a décidé que les cafés et établissements publics fermeraient vers 10 heures du soir, heure à laquelle jusqu'ici, la vie commence sur la Péninsule Ibérique. La nuit est dangereuse pour la moralité et facilite le travail des comploteurs. Comme le monde appartient aux gens qui se lèvent tôt, le gouvernement espagnol veut que ses ouvriers puissent arriver frais et roses à l'usine. Ceux-ci, condamnés par la vie difficile à pratiquer deux métiers, ont en effet, demandé que les journées ouvrables commencent plus tôt.

Cette semaine lisez dans **CONTINENT** toutes les raisons de cette décision étonnante.

CONTINENT, hebdomadaire européen d'information, est en vente chaque mercredi chez tous les marchands de journaux au prix de 1,20 NF. Réclamez-le dès aujourd'hui.

(Prensa latina.)

LE DÉFILÉ DES BRIGADES D'INSTITUTEURS, LE 1er MAI. (*)
« Un très bon livre, et pas communiste ! »

Julia a rougi de nouveau, puis elle a dit, après un moment de silence : *« Si Fidel a dit que notre Révolution est socialiste, il le sait mieux que moi. Et si lui est socialiste, je le suis aussi, et nous le sommes tous. »*

Elle m'a fait visiter ensuite la bibliothèque de sa brigade. Le livre de Fidel, « L'Histoire m'acquittera » (sa plaidoirie devant le tribunal de Batista après l'attaque manquée de la caserne Moncada, le 26 juillet 1953) et celui de « Che » Guevara, « Technique de la guérilla », occupaient évidemment les places d'honneur. Mais les seuls ouvrages traduits étaient russes. J'ai noté, entre autres : « Les rudiments de la philosophie marxiste », de Konstantinov, le « Manuel d'Agriculture », de Lyssenko, le « Poème Pédagogique », de Makarenko. Mao Tsé-toung et John Reed (« Dix jours qui ébranlèrent le monde ») étaient également en bonne place.

Une science

Le chef de la brigade, qui n'était pas communiste, paraissait un peu gêné de me voir inscrire tous ces titres sur mon calepin et il est venu m'expliquer, spontanément, que ses élèves aimaient surtout « Week end au Guatemala », de Michael Angel Asturias : « *C'est un très bon livre et pas communiste* ».

Par sa formation politique comme par les fonctions qu'il occupe aujourd'hui, « Che » Guevara est sans doute le mieux placé pour m'expliquer l'orientation nouvelle du régime. « Che » est un « révolutionnaire professionnel ». Né en Argentine en 1929, il a fait des études de médecine mais a pratiquement consacré toute sa vie au combat politique. Il a lutté contre Peron en Argentine, pour Arbenz au Guatemala, puis s'est engagé en 1955 au Mexique dans la petite troupe de Fidel Castro.

Son style est à l'opposé de celui de Fidel. Alors que celui-ci circule sans cesse d'un bout à l'autre du pays et a le goût de l'improvisation, « Che » est extrêmement organisé et ne quitte pratiquement jamais son bureau. Il travaille, mange et dort au Ministère de l'Industrie, et sa femme lui sert de secrétaire.

« Nous ne sommes plus, m'explique-t-il, *les hommes que nous étions dans la Sierra Maestra. La vie nous a appris beaucoup de choses. Personnellement, j'ai toujours été attiré par le marxisme mais nous étions quand même tous d'extraction bourgeoise. Il a fallu les événements qui ont marqué le développement de notre révolution pour me faire comprendre que le marxisme n'est pas une simple doctrine mais une science. La façon dont nos rapports avec les Etats-Unis et nos rapports avec l'U.R.S.S. ont évolué n'a pas été due au hasard. Elle s'inscrit dans une logique rigoureuse. »*

« Notre crime »

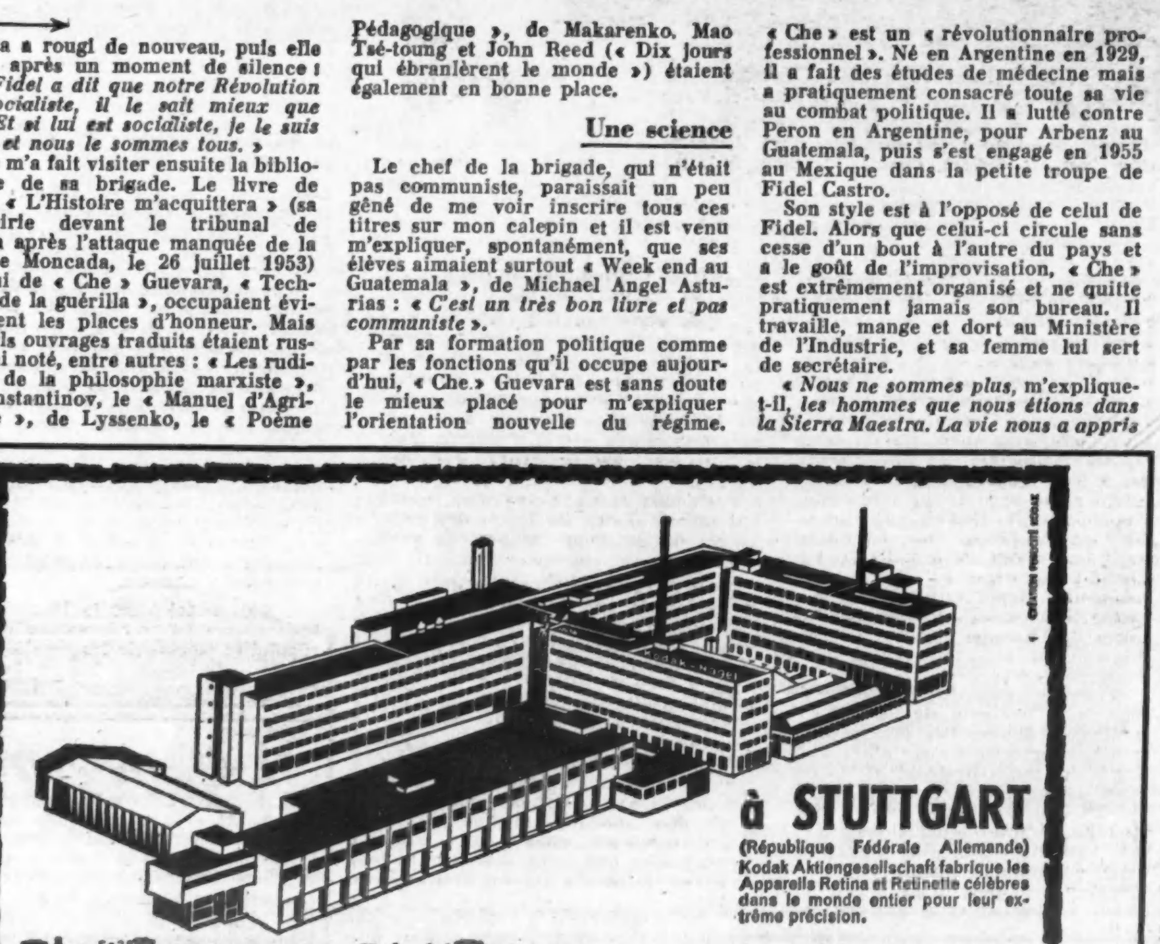
Je lui demande : « Cette évolution aurait peut-être été différente si les Américains avaient évité un certain nombre d'erreurs et s'ils avaient adopté une autre attitude à l'égard de la révolution cubaine ? »

Il me répond : *« C'était impossible. Les Américains ne se sont pas conduits autrement avec nous qu'avec le Guatemala en 1954. Ils ne peuvent pas accepter des révolutions qui mettent en question le système sur lequel ils s'appuient dans toute l'Amérique latine. C'est normal : le gouvernement américain défend les intérêts qu'il représente, c'est-à-dire ceux des grosses corporations. A chaque étape de notre révolution, il nous a donc dit : « Renoncez à vos projets ou nous vous écraserons. » Comme nous ne voulions ni renoncer à notre révolution ni nous laisser écraser, nous avons été conduits à chercher de l'aide ailleurs et à organiser notre régime de façon à pouvoir nous défendre. Ce sont les Américains qui nous ont imposé cette évolution mais il était normal qu'ils réagissent comme ils l'ont fait. »*

Je suggère alors que la réaction eût peut-être été différente si Fidel avait défié moins brutalement son puissant voisin et s'il n'avait pas cherché à se présenter en champion de la révolution dans toute l'Amérique latine. « Che » éclate de rire :

« Les Américains ne sont pas des enfants. Pensez-vous qu'on puisse faire une véritable révolution quelque part dans le monde sans qu'ils s'en aperçoivent ? Et s'ils s'en aperçoivent, ils chercheront à l'écraser par tous les moyens. Même si Fidel était muet, l'histoire se déroulerait de la même façon. Notre influence en Amérique latine ne s'explique pas par nos discours. Elle est due à la valeur d'exemple de notre expérience.

(*) La lampe symbolise l'action éclairante de l'éducation populaire.



« Notre réforme agraire a fait doubler notre production agricole. Dans un an, notre programme d'industrialisation aura supprimé le chômage dans tout le pays. Rien de comparable ne s'est jamais produit dans toute l'histoire de l'Amérique latine et c'est là, aux yeux des Américains, notre crime. Que faudrait-il que nous fassions? Que nous criions à nos frères sud-américains : « Attention ! Ne nous imitez pas ! Vous iriez à la catastrophe » ?

Dans les rues de La Havane, j'ai remarqué que les cinémas ne projetaient pratiquement que des films russes (qui ne semblent d'ailleurs pas attirer beaucoup de monde). Je demande pourquoi à « Che » Guevara et je lui parle des bibliothèques où les seuls livres étrangers traduits sont des ouvrages soviétiques.

« Pour les films, vous tombez mal, me répond-il. *Savez-vous le temps que nous avons perdu en négociations culturelles avec votre pays ? Savez-vous que la France n'a accepté de nous vendre des films que si nous les payons « cash », avant toute exploitation, et en dollars ? Nos moyens ne nous le permettent pas.* (1)

Un café parisien

« Quant aux livres, nous voulons former nos jeunes le plus rapidement possible dans l'idéologie socialiste et nous sommes bien obligés d'utiliser les manuels des pays de l'Est. En avez-vous d'autres à conseiller ?

— J'en connais de meilleurs que ceux que j'ai vus dans la brigade d'El Rosario. Et puis, il y a différents courants de la pensée socialiste.

— *En somme, vous voudriez que nous transformions Cuba en un séminaire d'intellectuels, en un café parisien où l'on discuterait les mérites respectifs des livres récents ! Peut-être vous faudrait-il aussi un colloque sur la poésie ! Mais dans quel pays croyez-vous que nous vivions ? Cuba est une nation en pleine révolution, assiégée par les « marines » et qui a besoin de cadres pour se défendre et préparer son avenir. Ce n'est pas pour le plaisir que nous avons fait passer tous les enfants des écoles primaires dans les écoles secondaires et tous ceux des écoles secondaires dans les universités. C'est parce que nous n'avions pas le choix.*

— Mais est-il efficace d'inculquer à ces jeunes un enseignement communiste de l'époque révolue que les Russes eux-mêmes sont en train de réviser ? Ne risque-t-on pas d'en faire ainsi des néostaliniens ?

— *Ecoutez-moi bien,* me dit posément « Che », *toute révolution comporte inévitablement une part de stalinisme. Cela ne tient pas à la révolution elle-même, mais aux réactions qu'elle provoque dans le monde capitaliste. La tentative d'invasion du 17 avril vient encore de nous le rappeler. La nécessité de se défendre contre l'encerclement capitaliste conduit à adopter certains éléments du stalinisme.*

(Prensa Latina)

UNE INSTITUTRICE VOLONTAIRE.
« Pour les films, vous tombez mal ! »

« Mais la situation de Cuba n'a rien à voir avec celle de l'U.R.S.S. au lendemain de la révolution. Les Russes avaient non seulement à se protéger contre la menace extérieure, mais à édifier seuls, sans aucune aide étrangère, les industries de base nécessaires à leur développement économique. Ce n'est pas le cas pour nous qui recevons des autres pays socialistes toute l'aide qui nous est nécessaire. L'industrialisation ne va pas imposer des sacrifices à notre peuple. Au contraire, elle lui apportera des bénéfices immédiats en permettant de liquider le chômage.

Aucun intérêt

« Même chose dans le secteur agricole. En U.R.S.S., les résistances à la collectivisation des campagnes ont joué un rôle déterminant dans le développement du stalinisme. Chez nous, la réforme agraire a correspondu immédiatement aux revendications des paysans et elle les a pleinement satisfaits. C'est pourquoi les conditions d'une évolution stalinienne ne sont pas réunies à Cuba.

« Cela dit, ne vous étonnez pas que nous cherchions nos exemples à l'Est. Je ne me soucie pas du tout de ce qu'un communiste français pourrait nous raconter, puisque les communistes français ne sont même pas capables d'arrêter la guerre d'Algérie. Mais je crois que, pour apprendre à diriger un pays, à planifier son économie, à y construire le socialisme, nos jeunes ont intérêt à lire les livres des pays socialistes qui nous ont précédé dans cette voie.

« Le pays le plus proche de nous, du point de vue économique, est la Tchécoslovaquie. Les Tchèques ont largement décentralisé leur économie et leur planification commence au niveau de l'entreprise. Cela me plaît beaucoup et je souhaite faire la même chose pour notre premier plan quadriennal. Mais nous n'avons pas assez de cadres pour appliquer un tel système. Alors, que faut-il faire ? Laisser nos jeunes se débattre avec leurs problèmes pendant plusieurs années ou inviter des experts tchèques pour qu'ils forment des cadres à la Faculté économique de La Havane ? Il n'y a même pas à hésiter : nous invitons les Tchèques.

— L'aide des pays de l'Est est-elle vraiment inconditionnelle ? Ne place-t-elle pas Cuba dans une trop grande dépendance à l'égard de l'U.R.S.S. ?

— *La politique soviétique est fondée sur des principes socialistes. Les Russes ne cherchent pas à tirer des bénéfices de l'aide qu'ils nous accordent. Par exemple, il vont nous construire une aciérie capable de produire* 500.000 *tonnes d'acier en* 1964 *et un million et demi de tonnes quelques années plus tard. Or, nous ne commencerons les paiements qu'un an après la mise en service de l'usine. D'autre part, les Russes nous accordent des crédits d'équipement pour dix ans au taux de 2,5 %. Quant aux Chinois, ils ne réclament pratiquement aucun intérêt. Trouvez-moi un pays capitaliste qui en fasse autant !*

Un mauvais argument

— Si Cuba devient un pays socialiste, dis-je alors, je crains qu'il n'y ait peu de chances pour que les Etats-Unis normalisent leurs rapports avec votre pays.

« Che » me répond avec assurance :

« Les Etats-Unis sont bien obligés de coexister avec l'U.R.S.S. et les autres démocraties populaires. Cela ne leur plaît pas non plus. Mais le monde a changé. Il y a beaucoup de choses que les impérialistes ne voulaient pas accepter hier et qu'ils acceptent aujourd'hui. Demain, ils seront obligés d'en accepter encore plus. Les amis libéraux de Cuba ont tort de faire appel aux sentiments des Américains. Ils leur disent : « N'envahissez pas « Cuba parce que ce serait une grave « injustice. » C'est un très mauvais argument. Avec les Américains, il faut parler business. Il faut leur dire : « Si vous attaquez Cuba, vous perdrez « toute l'Amérique latine, vous ruinerez vos positions dans le monde entier et vous déclencherez peut-être « une guerre atomique dans laquelle « votre territoire sera dévasté. » C'est le seul langage qui puisse les convaincre. Pour moi, deux choses sont claires : si les Américains nous attaquent, nous périrons tous. Mais l'impérialisme des U.S.A. ne survivra pas à cette aventure. C'est ma conviction intime. Je ne sais pas si les Américains sont conscients de ce danger. Mais il faut espérer qu'on pourra le leur expliquer à temps. »

Ainsi, selon « Che » Guevara et tous mes autres interlocuteurs, Cuba se prépare à affronter une invasion ou à faire face à un blocus économique encore plus rigoureux. Mais au-delà de ces paroles déterminées, il y a un fond d'espoir. « Che » me l'a dit en plaisantant en guise d'adieu. *« Si les Etats-Unis relâchaient leur pression, notre vie deviendrait beaucoup plus facile. Il y aurait alors, à Cuba, plus de films et de livres occidentaux, et vous n'auriez pas à vous inquiéter de ce que vous appelez notre glissement vers le totalitarisme. Mais, pour cela, c'est au président Kennedy qu'il faut parler, pas à moi. »*

K.S. KAROL.

(1) Le conseiller de l'ambassade de France à La Havane m'a confirmé, le lendemain, ces exigences et, comme j'invoquais les traditions françaises d'assistance culturelle : *« Que voulez-vous,* m'a-t-il dit, *s'il fallait faire des cadeaux à tout le monde, où irions-nous ? »*

Circuits
ÉGYPTE
lieux saints
ISRAËL
Voyage par avion
de PARIS au CAIRE
et de LYDDA à PARIS
15 jours 1.445 nf
Tous frais compris au départ de PARIS
Programmes (3 timbres à 0,25 NF) à
L'ASSOCIATION DE TOURISME
(Lic. BCT 391)
VOIR et CONNAITRE
13, rue de Laborde - PARIS (8e)
LAB. 54-87
Permanence « Quartier Latin »
174, rue Saint-Jacques - PARIS (5e)
ODE. 72-21

PARIS
NEW-YORK
BOEING Jet
INTERCONTINENTAL
AIR-INDIA
7, Rue Scribe - PARIS 9e - OPÉ. 15-64
en association avec B.O.A.C. et QANTAS

7e
12 RUE DE SÈVRES PARIS
Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Costumes frais et légers
MOHAIR - LAINE ET SOIE - AIR-WAY

Lorenzo
EXCLUSIVITÉS
MASCULINES
43, rue de Rennes - LIT. 84-20

« L'EXPRESS » ET VOUS

Si vous voulez, dans les mois qui viennent, pouvoir former librement votre jugement, connaître ce qui est caché derrière les événements quotidiens, le moyen le plus sûr, et le plus simple, est de recevoir automatiquement chez vous L'EXPRESS chaque semaine.

En témoignage de reconnaissance à ceux de nos lecteurs qui, non abonnés jusqu'à présent, prendront un abonnement à « L'Express », ou, abonnés, prendront un nouvel abonnement d'un an pour un ami, nous sommes en mesure d'offrir l'un des ouvrages ci-dessous. A chaque nouvel abonné de choisir celui qui l'intéresse le plus.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Un volume à choisir dans le catalogue (envoyé sur demande) de la célèbre « Bibliothèque de la Pléiade ». Tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle dans une présentation luxueuse et agréable à consulter.

Un volume au choix de la luxueuse collection PICTURA : « De Van Eyck à Brueghel », « La peinture hollandaise », « La peinture en Belgique », « L'école anglaise », « La peinture italienne », « La peinture allemande », « La peinture chinoise », « La peinture française au XIXe siècle », « Les peintres impressionnistes », « Les peintres du XXe siècle ».

Textes des plus grands spécialistes d'art. 60 planches en couleurs. Reliure pleine toile.

LIVRES D'ART PIERRE TISNE

bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS)

M. ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 francs (50 NF) un an (Tarif France)
— 6.000 francs (60 NF) un an (Tarif Etranger)
(Règlement par chèque bancaire, mandat, ou C.C.P. 73-78-19 Paris.)

Je désire d'autre part recevoir l'ouvrage suivant* :

☐ un volume de la Pléiade (indiquer le volume choisi) ....
....
....

☐ un volume de la Collection Pictura (indiquer le volume choisi)
....
....

Adresse de mon marchand de journaux habituel ....

(*) Marquer d'une croix la case du volume choisi.

ATTENTION : Nous vous demandons de bien vouloir nous indiquer le nom et l'adresse du marchand de journaux où, si vous n'êtes pas abonné, vous achetez habituellement « L'Express ».

MONSIEUR ~~MADAME~~ EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***consacré*** son numéro à des problèmes au masculin. Cela dans le but (avoué) de répondre aux reproches que certains lecteurs lui adressent : « Vous ne vous préoccupez que de nos femmes. Vous nous ignorez. Nous existons et, qui plus est, nous vous lisons ».

Ravie (d'être lue) et honteuse de ne pas satisfaire pleinement les lecteurs de « L'Express », c'est avec joie que, cette semaine, Mme Express tente de combler cette lacune.

● ***essayé*** le nouveau rouge à lèvres de Molyneux. Il est d'origine italienne et s'appelle « San Remo ». La surprise réside dans le fait que « San Remo », au départ rose orangé, s'adapte en fait aux lèvres de celles qui le portent. Essayé sur une dame Express rousse au teint clair, il a conservé sa nuance initiale ; porté par une autre dame Express brune au teint mat, il est devenu subtilement bleuté. Amusant et « personnalisant ». (Toutes parfumeries, 5 NF la recharge.)

● ***trouvé*** une façon agréable d'occuper le dimanche de Pentecôte pour les Parisiens qui ne partiront pas en week-end : faire une croisière sur la Seine. En une journée, à bord du « Borde-Frétigny », on peut aller jusqu'à Rouen. Le trajet Paris-Mantes, et le retour Rouen-Paris a lieu en autocar. Le bateau lui-même fait « escale » aux Andelys. Prix : 74 NF tout compris. (Tourisme Français, 96, rue de la Victoire.)

● ***goûté*** la nouvelle race de yaourt liquide, très connue en Europe centrale, mais dont on ne trouvait jusqu'ici l'équivalent que dans certaines maisons de régime. Mme Express l'a trouvé agréable, bien que légèrement aigrelet ; elle a constaté que, pris le matin, il permet de tenir jusqu'au déjeuner sans la moindre sensation de faim. Quant à dire que, comme le centenaire bulgare, il lui permettra d'atteindre une longévité record, il lui faudra attendre au moins 70 ans pour le vérifier. (Skofir, Meilhac, 0,50 NF la portion.)

● ***noté*** que grâce à l'intervention du Syndicat national des Sages-Femmes, la Sécurité sociale rembourse, désormais, les frais de garde à domicile, chaque fois que l'état de santé de la mère ou de l'enfant exige des soins spéciaux au-delà de la durée normale du séjour en clinique ; il suffira de fournir un certificat du médecin. (Prix de la « journée de sage-femme » : 60 NF. Remboursement : 53 NF.)

(Eve).

L'homme est-il un kangourou ?

(voir pp. IV, V, VI.)

24 heures de la vie d'un citadin

au salon des artistes décorateurs

rêve
hier,
réalité
aujourd'hui :

le mobilier
la décoration
le cadre
de vie
de l'homme
moderne
et de
la femme
moderne

avec
SAINT-GOBAIN
FORMICA
RHOVYL
UGINOX

42e salon des artistes décorateurs
Grand Palais,
Champs-Elysées
9 mai - 11 juin
tous les jours de 10 h. à 18 h. 30

ELLE FAIT TROP BIEN SON TRISTE MÉTIER

L'avez-vous remarqué ? Ce sont ceux qui font le plus triste métier qui le font le plus consciencieusement. Voyez par exemple la poussière. Elle entre insidieusement chez vous, malgré portes et fenêtres fermées. Elle se loge dans la laine de vos tapis sans se soucier de leur valeur. Et « là », à l'abri de l'aspirateur, elle ronge la laine, fibre vivante, elle la décolore. Les mites viennent ensuite et font le reste. Défendez-vous contre ce double danger. Faites nettoyer et dépoussiérer à *fond et régulièrement* vos tapis (un capital « or » à l'heure actuelle). Consultez donc votre maison de tapis, votre tapissier, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

Enlèvement et livraison à domicile

POUR AIDER VOTRE BEAUTÉ A RESTER ÉCLATANTE...

...songez simplement, Madame, à mettre en valeur votre personnalité naturelle.

Pour une réception d'un soir, ou pour l'équilibre harmonieux de tous les jours, l'Institut du Dr N. G. Payot réalise ce petit rien difficile à obtenir soi-même. Là, dans ce cadre si confortable, des esthéticiennes expérimentées adapteront à votre tempérament une méthode scientifique de beauté reconnue du monde entier.

Votre visage ? Massage et détente joints à quelques soins d'une technique ultra-moderne, et vous vous sentirez un visage tout neuf ! Vous serez pourtant exactement vous-même, mais vivifiée et révélée telle que vous ne vous étiez jamais vue, à l'apogée de votre beauté.

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N. G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

PUBLICIS

NOURRISSEZ VOS CHEVEUX

Les cheveux bien nourris sont souples et brillants, donc faciles à coiffer

L'aliment naturel du cheveu, le sébum, ne suffit pas à nourrir des cheveux rendus fragiles, desséchés, cassants, par la vie fatigante que nous menons.

Pour vivre, vos cheveux ont besoin d'être nourris.
Tout comme la peau, ils sont difficiles et délicats, il leur faut une nourriture bien à eux.

Steiner, le grand spécialiste de la beauté des cheveux, vous conseille :

SEBO 7, la nourriture du cheveu, qui redonne - sans graisser - vitalité et souplesse.

CRÈME BRILLANTE - littéralement absorbée par les cheveux, elle les rend brillants et souples - toujours sans les graisser.

SEBO 7,
crème nourrissante
et
CRÈME BRILLANTE
sont des créations

Steiner
LE SPÉCIALISTE DE LA BEAUTÉ DES CHEVEUX

avec
PEARL FOAM, shampooing nacré
S3, crème shampooing biologique
DC LOTION, antipelliculaire
et STARMIST
ainsi que
LACQUER 7 et STARSHEEN, pour remise en plis rapide

Vente exclusive dans les grandes parfumeries

Les enfants et l'Histoire

par Christiane COLLANGE

UNE expérience dans une école parisienne la semaine dernière. Le professeur fait un test : « *Que s'est-il passé en* 1791 ? »

Trente doigts se lèvent, le professeur en choisit un au hasard. La réponse fuse fièrement :

— *Le Comité de Salut Public a déclaré la Patrie en danger, il a fait appel aux volontaires pour défendre le sol du pays.*

— *Très bien. Maintenant, dites-moi : est-ce que cela ne vous rappelle rien ?*

Trente visages consternés traduisent l'inquiétude de ne pas avoir assez bien appris la leçon. Le professeur insiste :

— *Récemment, vous n'avez pas entendu parler dans notre pays d'événements graves ?*

Christophe lève le doigt. Il est le seul. On l'interroge :

— *Oui, justement, l'autre soir, on avait peur que les parachutistes viennent à Paris, et alors on a dit aux gens de les empêcher de venir, et alors on a dit que les sirènes préviendraient les gens, et alors...*

Servir d'écran

LES explications risquent d'être longues. La maîtresse l'interrompt et le félicite. Puis elle se tourne vers un groupe de mères qui, dans cette école, ont le droit, une fois par semaine, d'assister au cours des enfants :

— *Mesdames, nous ne vous demandons pas de tenir vos enfants au courant de tous les problèmes politiques, mais face à certaines situations importantes, il semble qu'il soit de votre devoir de les informer.*

Christophe a huit ans. Il a eu 20 ce jour-là en histoire. Il était content, et sa mère perplexe.

Y a-t-il tellement de parents qui tiennent ainsi soigneusement leurs enfants à l'écart des soubresauts de notre époque ? On imagine facilement leurs arguments pour expliquer ce comportement : « *La vie n'est déjà pas tellement drôle, notre devoir est de servir le plus longtemps possible d'écran entre le monde et eux. Il sera toujours assez tôt...* »

Assez tôt, ou trop tard ? Beaucoup d'hommes et de femmes qui ont aujourd'hui trente ans ont été profondément traumatisés par les événements de 1940 parce que rien dans le comportement de leurs parents ne les avait préparés à recevoir ce choc. Combien de jeunes parents conservent aujourd'hui un souvenir bouleversant du 6 février 1934 parce que, ce jour-là, des gens se sont battus dans la rue sans qu'ils puissent, dans leur tête d'enfant, comprendre ce qui se passait ?

Rien à perdre

L'ENFANT désorienté, face à des situations dramatiques qui le dépassent, cherche alors une explication à son niveau. On en parle entre camarades, on écoute les conversations dans la rue (ou chez le boulanger en allant acheter le pain), on saisit au hasard une phrase à la radio ou dans les conversations entre adultes. Comme les jeunes esprits aiment la logique, ils se construisent une version personnelle des faits, toujours inexacts, souvent angoissante.

Et ces angoisses mises bout à bout rendent le contact de plus en plus difficile avec ce monde hostile des adultes. Cet univers où il se passe des choses désagréables, si désagréables que les parents n'osent même pas leur en parler.

Dans la meilleure des hypothèses, l'enfant se retranche alors dans son petit cocon personnel, étranger aux bouleversements et aux évolutions. Il se réveillera adulte, prêt peut-être à s'insérer dans la société de ses parents. Mais la société aura évolué — d'une manière incompréhensible pour lui.

Il est certain que la vie de nos enfants, s'ils ont aujourd'hui entre cinq et quinze ans, ressemblera peu à la nôtre. Les brusques mutations de nos sociétés nous font souvent peur, à nous, les adultes, parce que nous sommes déjà un peu sclérosés. Nos enfants, eux, n'ont rien à perdre, puisqu'ils n'ont rien encore. Notre devoir n'est-il pas de les faire avancer très vite dans le cours des événements au lieu de les tirer perpétuellement hors du temps. Il ne s'agit pas de leur imposer nos opinions, mais d'éveiller leur jugement.

Nous nous donnons tellement de mal pour leur faire apprendre l'Histoire de France à l'imparfait, pourquoi les tenir à l'écart de l'Histoire de France au présent — celle qu'ils vivent ?

C. C.

AUTO

L'homme et la route

● ***Si vous voulez revenir sain et sauf du dangereux week-end de la Pentecôte.***

« P*ENTECOTE,* 103 *morts sur les routes.* » (1) Il est probable que, comme chaque année, les quotidiens du mardi 23 mai s'ouvriront sur cette lamentable information. Il sera trop tard.

Un livre intitulé : « L'homme et la route » (2) vient de paraître. Son auteur, Michel Roche, s'est attaché à déterminer les principales causes d'accidents, à détruire les fausses idées de prudence ; à donner aux conducteurs des éléments qui leur permettent d'estimer leurs propres limites et celles de leur voiture.

Madame Express a choisi, pour ses lecteurs, les passages les plus intéressants de cet ouvrage. Elle espère qu'ils inciteront les automobilistes à méditer *avant* de prendre le volant pour l'un des week-ends les plus meurtriers de l'année.

L'arrêt brutal

L'énergie accumulée par un véhicule en mouvement ne varie pas proportionnellement à la vitesse du véhicule, mais proportionnellement au carré de cette vitesse. C'est-à-dire que, lorsque la vitesse double, quand elle passe de 50 à 100 kilomètres à l'heure par exemple, la violence du choc en cas de collision ou le travail demandé aux freins et aux pneus pour arrêter le véhicule sont multipliés par quatre.

On calcule aisément qu'un arrêt brutal à vingt à l'heure seulement, contre un mur par exemple, équivaut déjà à

(1) Chiffre officiel en 1960.
(2) Ed. Hachette, 9 NF.

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er OPE. 65-68 - RIC. 81-80
390 Rue Saint-Honoré OPE. 27-57

LE PLUS SELECT PULL-OVER est signé : Bettina

Cahors 11-13, Bd Saint-Michel, PARIS
présente sa chemise "ESTIVALE 61"
en voile repassage superflu col transformable
créée par AMBASSADEUR

(Roustan.)

DÉPART EN WEEK-END.
L'essentiel : garder ses distances.

une chute verticale du véhicule d'une hauteur de 1,60 mètre. Pour une vitesse double, soit 40 kilomètres à l'heure, le choc sera équivalent à celui que produirait une chute de 6,40 mètres. Doublons encore la vitesse : à 80 kilomètres à l'heure, la voiture tombe d'une hauteur de 25,60 mètres. A une vitesse de 100 kilomètres à l'heure, tout se passe comme si elle tombait de 40 mètres, ce qui correspond à la hauteur d'un immeuble de dix étages.

Virage dangereux

La force centrifuge s'exerce au centre de gravité du véhicule. La position de ce centre de gravité a donc une influence sur le comportement du véhicule en virage. Ainsi, elle tendra à renverser la voiture vers l'extérieur, et cela d'autant plus que le centre de gravité sera placé plus haut. Si la voiture a son centre de gravité placé vers l'avant, elle tendra à pivoter vers l'extérieur et cette action contrariera la direction. On aura alors une voiture « sous-vireuse ». Si, au contraire, le centre de gravité est situé vers l'arrière, l'arrière sera plus que l'avant soumis à la force centrifuge et la voiture aura tendance à pivoter vers l'intérieur du virage, ce qui s'ajoutera aux efforts de la direction. La voiture sera alors une « sur-vireuse ». Le poids du moteur influence la position du centre de gravité, aussi une voiture à moteur à l'avant pourra être « sous-vireuse » et, au contraire, une voiture avec moteur à l'arrière « sur-vireuse ».

Freinage

Une voiture lancée à 80 à l'heure fait 22 mètres par seconde, c'est-à-dire qu'elle parcourt obligatoirement une vingtaine de mètres sans ralentir avant que les freins commencent à agir si un arrêt brusque devient nécessaire.

Cette inertie physiologique, ce retard de la réaction est la cause immédiate de nombreux accidents qui surviennent lorsque deux voitures se suivent et que celle qui est la première freine d'une façon soudaine et imprévisible. Si la distance entre les deux véhicules est inférieure à la distance parcourue pendant le temps de réaction, et si la manœuvre, toujours hasardeuse, qui consiste à passer à côté grâce à un coup de volant est impossible, le choc est absolument inévitable.

La distance à conserver entre les voitures, en supposant que leurs capacités de freinage soient équivalentes et que le conducteur qui suit soit en alerte, ne devrait pas descendre en dessous des valeurs suivantes :

à 30 à l'heure : 10 mètres.
à 50 à l'heure : 15 mètres.
à 60 à l'heure : 20 mètres.
à 80 à l'heure : 25 mètres.
à 100 à l'heure : 30 mètres.
à 110 à l'heure : 40 mètres.

Conduite de nuit

Lorsque l'œil atteint par un rayon lumineux regarde directement la source éblouissante, son acuité est beaucoup plus réduite que si le regard est fixé ailleurs. Il suffit donc de porter les yeux vers un point situé à quelques mètres à droite des projecteurs adverses pour diminuer nettement la gêne et le danger. Cette tactique a d'ailleurs encore un autre avantage : on fixe alors la région où se trouve éventuellement l'obstacle redouté. Malheureusement, cette légère déviation du regard vers la droite n'est pas facile. Par un réflexe inné, notre regard est attiré vers la lumière, il faut donc faire un effort pour vaincre cette tendance naturelle. Avec l'habitude, cet effort devient de moins en moins sensible. Tous les conducteurs professionnels agissent de cette manière.

Pour doubler

C'est en cas de dépassement qu'une erreur dans l'évaluation des distances peut avoir des conséquences tragiques. Lorsqu'on roule soi-même à 100 à l'heure, le dépassement d'un véhicule allant à 80 dure huit secondes et exige un espace long de 215 mètres environ ; si le véhicule doublé fait 85 à l'heure, il faut treize secondes et 350 mètres, et, s'il fait 90, c'est près de vingt secondes et un espace libre de 520 mètres qui sont nécessaires.

Dangereuse prudence

Rien n'est plus désastreux que le comportement de certains conducteurs « prudents ». Ils prennent la résolution, qu'ils croient sage, de se tenir à une vitesse « raisonnable », par exemple 70 à l'heure. Et ils s'y tiennent, avec une solide détermination. Le résultat c'est que, durant les neuf dixièmes du temps, ils gênent tous ceux qui circulent normalement plus vite et risquent de provoquer des collisions, et, le reste du temps, ils vont beaucoup trop vite parce qu'un carrefour ou un encombrement exigerait 30 ou 40 à l'heure.

Plus loin, plus vite

L'importance du parcours que l'on effectue influence la vitesse. On a remarqué, par des enquêtes faites auprès des automobilistes qui sortaient d'une ville, que plus ils allaient loin, plus ils allaient vite. C'est une attitude inconsciente dont il faut se méfier.

La radio

On s'est interrogé sur l'influence de la radio sur la vigilance. Il semble qu'elle soit généralement favorable, elle crée une « présence », une excitation auditive qui a son rythme propre et sa signification. Même si on l'entend sans écouter, elle rend la conduite moins monotone ; elle favorise donc l'attention soutenue qui permet la réaction prompte et adaptée pouvant toujours être brusquement nécessaire.

L'esprit de compétition

Une récente étude américaine sur les facteurs psychologiques des accidents démontre que ce n'est pas le goût de la vitesse en soi qui apparaît avec une fréquence anormale chez ceux qui ont beaucoup d'accidents, mais plutôt le désir d'aller plus vite que les autres.

Les ceintures de sécurité

L'aversion de l'automobiliste pour ce qui l'oblige à imaginer une catastrophe explique pourquoi les ceintures de sécurité ne sont pas plus généralement utilisées. Elles diminuent sans aucun doute les risques de lésions importantes ou mortelles en cas de collision, ne serait-ce qu'en prévenant le risque de l'éjection hors du véhicule, qui augmente généralement la gravité des blessures.

Une étude portant sur 162 cas donne les résultats suivants :

AVEC CEINTURE (81 accidents) : 30 % des occupants sont blessés, 9 % le sont grièvement, 1 % décède.

SANS CEINTURE (81 accidents) : 76 % des occupants sont blessés, 23 % le sont grièvement, 4 % décèdent.

COMMUNIQUÉ
Vous êtes responsables des dents de vos enfants

Vos enfants, comme 99 % de Français, sont menacés par la carie dentaire. Pour lutter contre ce fléau, il est indispensable d'une part de les obliger à se brosser les dents deux fois par jour, d'autre part de les faire examiner régulièrement par votre dentiste.

Mais ce n'est pas tout : sachez qu'une consommation régulière de fluor diminue des 2/3 les risques de carie.

Or ce précieux fluor existe à la dose idéale dans l'eau minérale de la Source BADOIT. Mamans, qui désirez voir vos enfants devenir des adultes aux dents bien saines, faites-leur donc boire, dès le sevrage, l'eau de BADOIT.

Si votre détaillant n'en vend pas, écrivez à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

PUBLICIS 0479
TOUTES
LES TEINTES
TOUS LES MOTIFS
A LA MODE
VOUS LES TROUVEREZ
DANS
L'IMMENSE
EXPOSITION DE
ZÉPHYR BOB
ACTUELLEMENT CHEZ
COROT
65 CHAMPS-ELYSEES

Un parfum
doux comme un secret
Celui
de Jean Dessès

LORÈNE
ELEGANCE
ET CHARME
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

PROVINCE FR.408
SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT-SOYEZ DANS LE VENT
UTILISEZ
BRUMAIRE
teeny
ATOMISEUR UNIVERSEL
A GAZ
Transforme tout liquide, eau de cologne, parfums, aftershave, brillantine, désodorisant, etc... en une brume impalpable la plus fine du monde.
PRIX : 25 NF
LA DERNIÈRE CRÉATION
Marcel Franck
Plus économique, plus pratique, plus facile d'emploi (se recharge comme un briquet à gaz).

24 heures de la vie d'un citadin

au salon des artistes décorateurs

rêve hier, réalité aujourd'hui :

le mobilier
la décoration
le cadre
de vie
de l'homme
moderne
et de
la femme
moderne

avec

SAINT-GOBAIN
FORMICA
RHOVYL
UGINOX

42e salon des artistes décorateurs
Grand Palais, Champs-Elysées
9 mai - 11 juin
tous les jours de 10 h. à 18 h. 30

ELLE FAIT TROP BIEN SON TRISTE MÉTIER

L'avez-vous remarqué ? Ce sont ceux qui font le plus triste métier qui le font le plus consciencieusement. Voyez par exemple la poussière. Elle entre insidieusement chez vous, malgré portes et fenêtres fermées. Elle se loge dans la laine de vos tapis sans se soucier de leur valeur. Et « là », à l'abri de l'aspirateur, elle ronge la laine, fibre vivante, elle la décolore. Les mites viennent ensuite et font le reste. Défendez-vous contre ce double danger. Faites nettoyer et dépoussiérer *à fond* et *régulièrement* vos tapis (un capital « or » à l'heure actuelle). Consultez donc votre maison de tapis, votre tapissier, votre décorateur ou tout magasin porteur du label :

Enlèvement et livraison à domicile

POUR AIDER VOTRE BEAUTÉ A RESTER ÉCLATANTE...

...songez simplement, Madame, à mettre en valeur votre personnalité naturelle.

Pour une réception d'un soir, ou pour l'équilibre harmonieux de tous les jours, l'Institut du Dr N. G. Payot réalise ce petit rien difficile à obtenir soi-même. Là, dans ce cadre si confortable, des esthéticiennes expérimentées adapteront à votre tempérament une méthode scientifique de beauté reconnue du monde entier.

Votre visage ? Massage et détente joints à quelques soins d'une technique ultra-moderne, et vous vous sentirez un visage tout neuf ! Vous serez pourtant exactement vous-même, mais vivifiée et révélée telle que vous ne vous étiez jamais vue, à l'apogée de votre beauté.

INSTITUT DE BEAUTÉ
Dr N. G. Payot
DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE
10, rue de Castiglione - PARIS 1er
OPE. 72-85

NOURRISSEZ VOS CHEVEUX

Les cheveux bien nourris sont souples et brillants, donc faciles à coiffer

L'aliment naturel du cheveu, le sébum, ne suffit pas à nourrir des cheveux rendus fragiles, desséchés, cassants, par la vie fatigante que nous menons.

Pour vivre, vos cheveux ont besoin d'être nourris.
Tout comme la peau, ils sont difficiles et délicats, il leur faut une nourriture bien à eux.

Steiner, le grand spécialiste de la beauté des cheveux, vous conseille :

SEBO 7, la nourriture du cheveu, qui redonne - sans graisser - vitalité et souplesse.

CRÈME BRILLANTE - littéralement absorbée par les cheveux, elle les rend brillants et souples - toujours sans les graisser.

SEBO 7,
crème nourrissante
et
CRÈME BRILLANTE
sont des créations

Steiner
LE SPÉCIALISTE DE LA BEAUTÉ DES CHEVEUX

avec
PEARL FOAM, shampooing nacré
S3, crème shampooing biologique
DC LOTION, antipelliculaire
et STARMIST
ainsi que
LACQUER 7 et STARSHEEN, pour remise en plis rapide

Vente exclusive dans les grandes parfumeries

Les enfants et l'Histoire

par Christiane COLLANGE

UNE expérience dans une école parisienne la semaine dernière. Le professeur fait un test : « *Que s'est-il passé en* 1791 ? »

Trente doigts se lèvent, le professeur en choisit un au hasard. La réponse fuse fièrement :

— Le Comité de Salut Public a déclaré la Patrie en danger, il a fait appel aux volontaires pour défendre le sol du pays.

— Très bien. Maintenant, dites-moi : est-ce que cela ne vous rappelle rien ?

Trente visages consternés traduisent l'inquiétude de ne pas avoir assez bien appris la leçon. Le professeur insiste :

— Récemment, vous n'avez pas entendu parler dans notre pays d'événements graves ?

Christophe lève le doigt. Il est le seul. On l'interroge :

— Oui, justement, l'autre soir, on avait peur que les parachutistes viennent à Paris, et alors on a dit aux gens de les empêcher de venir, et alors on a dit que les sirènes préviendraient les gens, et alors...

Servir d'écran

LES explications risquent d'être longues. La maîtresse l'interrompt et le félicite. Puis elle se tourne vers un groupe de mères qui, dans cette école, ont le droit, une fois par semaine, d'assister au cours des enfants :

— Mesdames, nous ne vous demandons pas de tenir vos enfants au courant de tous les problèmes politiques, mais face à certaines situations importantes, il semble qu'il soit de votre devoir de les informer.

Christophe a huit ans. Il a eu 20 ce jour-là en histoire. Il était content, et sa mère perplexe.

Y a-t-il tellement de parents qui tiennent ainsi soigneusement leurs enfants à l'écart des soubresauts de notre époque ? On imagine facilement leurs arguments pour expliquer ce comportement : « *La vie n'est déjà pas tellement drôle, notre devoir est de servir le plus longtemps possible d'écran entre le monde et eux. Il sera toujours assez tôt...* »

Assez tôt, ou trop tard ? Beaucoup d'hommes et de femmes qui ont aujourd'hui trente ans ont été profondément traumatisés par les événements de 1940 parce que rien dans le comportement de leurs parents ne les avait préparés à recevoir ce choc. Combien de jeunes parents conservent aujourd'hui un souvenir bouleversant du 6 février 1934 parce que, ce jour-là, des gens se sont battus dans la rue sans qu'ils puissent, dans leur tête d'enfant, comprendre ce qui se passait ?

Rien à perdre

L'ENFANT désorienté, face à des situations dramatiques qui le dépassent, cherche alors une explication à son niveau. On en parle entre camarades, on écoute les conversations dans la rue (ou chez le boulanger en allant acheter le pain), on saisit au hasard une phrase à la radio ou dans les conversations entre adultes. Comme les jeunes esprits aiment la logique, ils se construisent une version personnelle des faits, toujours inexacts, souvent angoissante.

Et ces angoisses mises bout à bout rendent le contact de plus en plus difficile avec ce monde hostile des adultes. Cet univers où il se passe des choses désagréables, si désagréables que les parents n'osent même pas leur en parler.

Dans la meilleure des hypothèses, l'enfant se retranche alors dans son petit cocon personnel, étranger aux bouleversements et aux évolutions. Il se réveillera adulte, prêt peut-être à s'insérer dans la société de ses parents. Mais la société aura évolué — d'une manière incompréhensible pour lui.

Il est certain que la vie de nos enfants, s'ils ont aujourd'hui entre cinq et quinze ans, ressemblera peu à la nôtre. Les brusques mutations de nos sociétés nous font souvent peur, à nous, les adultes, parce que nous sommes déjà un peu sclérosés. Nos enfants, eux, n'ont rien à perdre, puisqu'ils n'ont rien encore. Notre devoir n'est-il pas de les faire avancer très vite dans le cours des événements au lieu de les tirer perpétuellement hors du temps. Il ne s'agit pas de leur imposer nos opinions, mais d'éveiller leur jugement.

Nous nous donnons tellement de mal pour leur faire apprendre l'Histoire de France à l'imparfait, pourquoi les tenir à l'écart de l'Histoire de France au présent — celle qu'ils vivent ?

C. C.

AUTO

L'homme et la route

● ***Si vous voulez revenir sain et sauf du dangereux week-end de la Pentecôte.***

«P*ENTECOTE*, 103 *morts sur les routes.* » (1) Il est probable que, comme chaque année, les quotidiens du mardi 23 mai s'ouvriront sur cette lamentable information. Il sera trop tard.

Un livre intitulé : « L'homme et la route » (2) vient de paraître. Son auteur, Michel Roche, s'est attaché à déterminer les principales causes d'accidents, à détruire les fausses idées de prudence ; à donner aux conducteurs des éléments qui leur permettent d'estimer leurs propres limites et celles de leur voiture.

Madame Express a choisi, pour ses lecteurs, les passages les plus intéressants de cet ouvrage. Elle espère qu'ils inciteront les automobilistes à méditer *avant* de prendre le volant pour l'un des week-ends les plus meurtriers de l'année.

L'arrêt brutal

L'énergie accumulée par un véhicule en mouvement ne varie pas proportionnellement à la vitesse du véhicule, mais proportionnellement au carré de cette vitesse. C'est-à-dire que, lorsque la vitesse double, quand elle passe de 50 à 100 kilomètres à l'heure par exemple, la violence du choc en cas de collision ou le travail demandé aux freins et aux pneus pour arrêter le véhicule sont multipliés par quatre.

On calcule aisément qu'un arrêt brutal à vingt à l'heure seulement, contre un mur par exemple, équivaut déjà à

(1) Chiffre officiel en 1960.
(2) Ed. Hachette, 9 NF.

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er OPE. 65-68 - RIC. 81-80
390 Rue Saint-Honoré OPE. 27-57

LE PLUS SELECT PULL-OVER est signé :
Bettina

Cahors 11-13, Bd Saint-Michel, PARIS
présente sa chemise "ESTIVALE 61"
en voile repassage superflu col transformable
créée par AMBASSADEUR

(Roustan.)

DÉPART EN WEEK-END.
L'essentiel : garder ses distances.

une chute verticale du véhicule d'une hauteur de 1,60 mètre. Pour une vitesse double, soit 40 kilomètres à l'heure, le choc sera équivalent à celui que produirait une chute de 6,40 mètres. Doublons encore la vitesse : à 80 kilomètres à l'heure, la voiture tombe d'une hauteur de 25,60 mètres. A une vitesse de 100 kilomètres à l'heure, tout se passe comme si elle tombait de 40 mètres, ce qui correspond à la hauteur d'un immeuble de dix étages.

Virage dangereux

La force centrifuge s'exerce au centre de gravité du véhicule. La position de ce centre de gravité a donc une influence sur le comportement du véhicule en virage. Ainsi, elle tendra à renverser la voiture vers l'extérieur, et cela d'autant plus que le centre de gravité sera placé plus haut. Si la voiture a son centre de gravité placé vers l'avant, elle tendra à pivoter vers l'extérieur et cette action contrariera la direction. On aura alors une voiture « sous-vireuse ». Si, au contraire, le centre de gravité est situé vers l'arrière, l'arrière sera plus que l'avant soumis à la force centrifuge et la voiture aura tendance à pivoter vers l'intérieur du virage, ce qui s'ajoutera aux efforts de la direction. La voiture sera alors une « sur-vireuse ». Le poids du moteur influence la position du centre de gravité, aussi une voiture à moteur à l'avant pourra être « sous-vireuse » et, au contraire, une voiture avec moteur à l'arrière « sur-vireuse ».

Freinage

Une voiture lancée à 80 à l'heure fait 22 mètres par seconde, c'est-à-dire qu'elle parcourt obligatoirement une vingtaine de mètres sans ralentir avant que les freins commencent à agir si un arrêt brusque devient nécessaire.

Cette inertie physiologique, ce retard de la réaction est la cause immédiate de nombreux accidents qui surviennent lorsque deux voitures se suivent et que celle qui est la première freine d'une façon soudaine et imprévisible. Si la distance entre les deux véhicules est inférieure à la distance parcourue pendant le temps de réaction, et si la manœuvre, toujours hasardeuse, qui consiste à passer à côté grâce à un coup de volant est impossible, le choc est absolument inévitable.

La distance à conserver entre les voitures, en supposant que leurs capacités de freinage soient équivalentes et que le conducteur qui suit soit en alerte, ne devrait pas descendre en dessous des valeurs suivantes :

à 30 à l'heure : 10 mètres.
à 50 à l'heure : 15 mètres.
à 60 à l'heure : 20 mètres.
à 80 à l'heure : 25 mètres.
à 100 à l'heure : 30 mètres.
à 110 à l'heure : 40 mètres.

Conduite de nuit

Lorsque l'œil atteint par un rayon lumineux regarde directement la source éblouissante, son acuité est beaucoup plus réduite que si le regard est fixé ailleurs. Il suffit donc de porter les yeux vers un point situé à quelques mètres à droite des projecteurs adverses pour diminuer nettement la gêne et le danger. Cette tactique a d'ailleurs encore un autre avantage : on fixe alors la région où se trouve éventuellement l'obstacle redouté. Malheureusement, cette légère déviation du regard vers la droite n'est pas facile. Par un réflexe inné, notre regard est attiré vers la lumière, il faut donc faire un effort pour vaincre cette tendance naturelle. Avec l'habitude, cet effort devient de moins en moins sensible. Tous les conducteurs professionnels agissent de cette manière.

Pour doubler

C'est en cas de dépassement qu'une erreur dans l'évaluation des distances peut avoir des conséquences tragiques. Lorsqu'on roule soi-même à 100 à l'heure, le dépassement d'un véhicule allant à 80 dure huit secondes et exige un espace long de 215 mètres environ ; si le véhicule doublé fait 85 à l'heure, il faut treize secondes et 350 mètres, et, s'il fait 90, c'est près de vingt secondes et un espace libre de 520 mètres qui sont nécessaires.

Dangereuse prudence

Rien n'est plus désastreux que le comportement de certains conducteurs « prudents ». Ils prennent la résolution, qu'ils croient sage, de se tenir à une vitesse « raisonnable », par exemple 70 à l'heure. Et ils s'y tiennent, avec une solide détermination. Le résultat c'est que, durant les neuf dixièmes du temps, ils gênent tous ceux qui circulent normalement plus vite et risquent de provoquer des collisions, et, le reste du temps, ils vont beaucoup trop vite parce qu'un carrefour ou un encombrement exigerait 30 ou 40 à l'heure.

Plus loin, plus vite

L'importance du parcours que l'on effectue influence la vitesse. On a remarqué, par des enquêtes faites auprès des automobilistes qui sortaient d'une ville, que plus ils allaient loin, plus ils allaient vite. C'est une attitude inconsciente dont il faut se méfier.

La radio

On s'est interrogé sur l'influence de la radio sur la vigilance. Il semble qu'elle soit généralement favorable, elle crée une « présence », une excitation auditive qui a son rythme propre et sa signification. Même si on l'entend sans écouter, elle rend la conduite moins monotone ; elle favorise donc l'attention soutenue qui permet la réaction prompte et adaptée pouvant toujours être brusquement nécessaire.

L'esprit de compétition

Une récente étude américaine sur les facteurs psychologiques des accidents démontre que ce n'est pas le goût de la vitesse en soi qui apparaît avec une fréquence anormale chez ceux qui ont beaucoup d'accidents, mais plutôt le désir d'aller plus vite que les autres.

Les ceintures de sécurité

L'aversion de l'automobiliste pour ce qui l'oblige à imaginer une catastrophe explique pourquoi les ceintures de sécurité ne sont pas plus généralement utilisées. Elles diminuent sans aucun doute les risques de lésions importantes ou mortelles en cas de collision, ne serait-ce qu'en prévenant le risque de l'éjection hors du véhicule, qui augmente généralement la gravité des blessures.

Une étude portant sur 162 cas donne les résultats suivants :

AVEC CEINTURE (81 accidents) : 30 % des occupants sont blessés, 9 % le sont grièvement, 1 % décède.

SANS CEINTURE (81 accidents) : 76 % des occupants sont blessés, 23 % le sont grièvement, 4 % décèdent.

Un parfum
doux comme un secret
Celui
de Jean Dessès

LORÈNE
ELEGANCE
ET CHARME
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

COMMUNIQUÉ

Vous êtes responsables des dents de vos enfants

Vos enfants, comme 99 % de Français, sont menacés par la carie dentaire. Pour lutter contre ce fléau, il est indispensable d'une part de les obliger à se brosser les dents deux fois par jour, d'autre part de les faire examiner régulièrement par votre dentiste.

Mais ce n'est pas tout : sachez qu'une consommation régulière de fluor diminue des 2/3 les risques de carie.

Or ce précieux fluor existe à la dose idéale dans l'eau minérale de la Source BADOIT. Mamans, qui désirez voir vos enfants devenir des adultes aux dents bien saines, faites-leur donc boire, dès le sevrage, l'eau de BADOIT.

Si votre détaillant n'en vend pas, écrivez à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

TOUTES
LES TEINTES
TOUS LES MOTIFS
A LA MODE
VOUS LES TROUVEREZ
DANS
L'IMMENSE
EXPOSITION DE
ZÉPHYR BOB
ACTUELLEMENT CHEZ
COROT
65 CHAMPS-ELYSEES

UTILISEZ
BRUMAIRE
teeny
ATOMISEUR UNIVERSEL
A GAZ
Transforme tout liquide, eau de cologne, parfums, aftershave, brillantine, désodorisant, etc... en une brume impalpable la plus fine du monde.
PRIX : 25NF
LA DERNIÈRE CRÉATION
Marcel Franck
Plus économique, plus pratique, plus facile d'emploi (se recharge comme un briquet à gaz).

Créations et Publicité 836   Photo L.R. ASTRE

Jeunesse des lignes et des formes.

Raffinement des matières et des tons.

Jantzen

Marque Déposée

Jantzen a édité pour vous un magnifique catalogue en couleurs:

"PASSEPORT POUR LE SOLEIL"

Pour le recevoir, découpez ou recopiez ce bon. Adressez-le à :

JANTZEN Service29, 10 rue du IV Septembre. PARIS 2e

Joindre 1 timbre pour frais d'expédition

NOM :

ADRESSE :

Agent en Belgique : B. Declève "Royal Office" 163 rue Royale, Bruxelles.

ENQUÊTE

L'homme est-il un kangourou ?

● ***L'homme moderne a neuf poches en moyenne. Fouillons-les ensemble.***

IL y a quelques années, un fabricant essaya de lancer le sac à main pour hommes. Ce fut un échec. L'homme est un marsupial. Il porte ses trésors sur lui. Il dispose pour ce faire d'un nombre limité de poches. Il transporte également un nombre limité d'objets. Mais il est étrange de constater qu'aucun homme ne place le même objet dans la même poche.

Cette certitude acquise, Madame Express a décidé de pousser un peu plus loin son enquête pratico-psychologique. Elle a demandé à une quinzaine de messieurs plus ou moins consentants de retourner leurs poches. Age des cobayes : de 18 à 55 ans. Professions : diverses. Deux seuls points communs : la logique imperturbable de leur système personnel et l'automatisme parfait de leurs gestes.

Mais sérions les questions.

Le costume normal de l'homme moderne comporte dans nos contrées neuf poches principales (1), plus quelques poches annexes ou astuces de tailleur : poche ticket (réservée généralement au briquet), poche briquet (consacrée souvent aux tickets), etc.

La panoplie ambulante du citadin organisé se compose pour sa part de neuf objets (ou groupes d'objets) principaux : argent (monnaie , billets), papiers, cigarettes, briquet (ou allumettes), clés, peigne, mouchoir, stylo, éventuellement lunettes.

Neuf objets... neuf poches... Coïncidence ! Simple coïncidence !

Une poche pour chaque chose et chaque chose dans sa poche ? Hélas ! non, ce serait plutôt trop de choses dans beaucoup de poches.

L'argent

Distinguons d'abord les billets de la monnaie.

LES BILLETS : chez beaucoup d'hommes on note une nette désaffection pour le portefeuille. Le geste de sortir celui-ci, d'en extirper les billets soigneusement pliés semble aujourd'hui suranné et mesquin. L'argent est en vrac ; en principe dans la poche revolver droite (erreur ! nous dirons plus loin pourquoi). Les espèces se nichent aussi parfois dans la poche gauche du pantalon, elles sont alors retenues par un pince-billet et rangées par ordre décroissant (petits billets à l'extérieur).

LA MONNAIE : c'est une plaie ; surtout depuis l'avènement du nouveau franc. On a fabriqué à cette époque beaucoup de porte-monnaie pour les hommes ; les femmes leur en ont beaucoup offert ; les porte-monnaie « gonflaient » les poches, parait-il ; les hommes se sont donc empressés de les offrir en retour aux généreuses donatrices.

La monnaie est, elle aussi, en vrac (poche gauche du pantalon, poche extérieure gauche du veston, poche droite du pantalon, « *parce que la gauche est déjà trouée* », etc.). Où qu'elle soit, elle gêne. Ils la méprisent, la détestent, la rangent en pile le soir au coucher pour la remettre en vrac dans leurs poches au lever ; ils la font souvent voisiner avec leurs clés, ou leur briquet (pour qu'elle tintinnabule bien et les énerve mieux). Bref, la monnaie est le seul point faible de leur organisation.

Les papiers

Là encore, il faut distinguer et surtout subdiviser. Pour les hommes, il y a papiers, papiers et papiers.

LES PAPIERS D'IDENTITÉ : c'est-à-dire *leur* identité et celle de leur voiture. Pour eux, ils se contentent d'une carte nationale (périmée), d'un passeport (encombrant) ou d'une carte d'immatriculation à la Sécurité Sociale (qui serait mieux chez eux). Pour leur voiture, en revanche, ils ont toutes les prudences, toutes les faiblesses ; il y a évidemment la carte grise et le permis mais aussi *toutes* les vignettes passées et présentes, des attestations d'assurance, des notes de garage, etc. Ces papiers-là sont généralement blottis dans l'agenda ou rangés dans le portefeuille désaffecté. La poche la plus adéquate semble être la poche intérieure droite du veston.

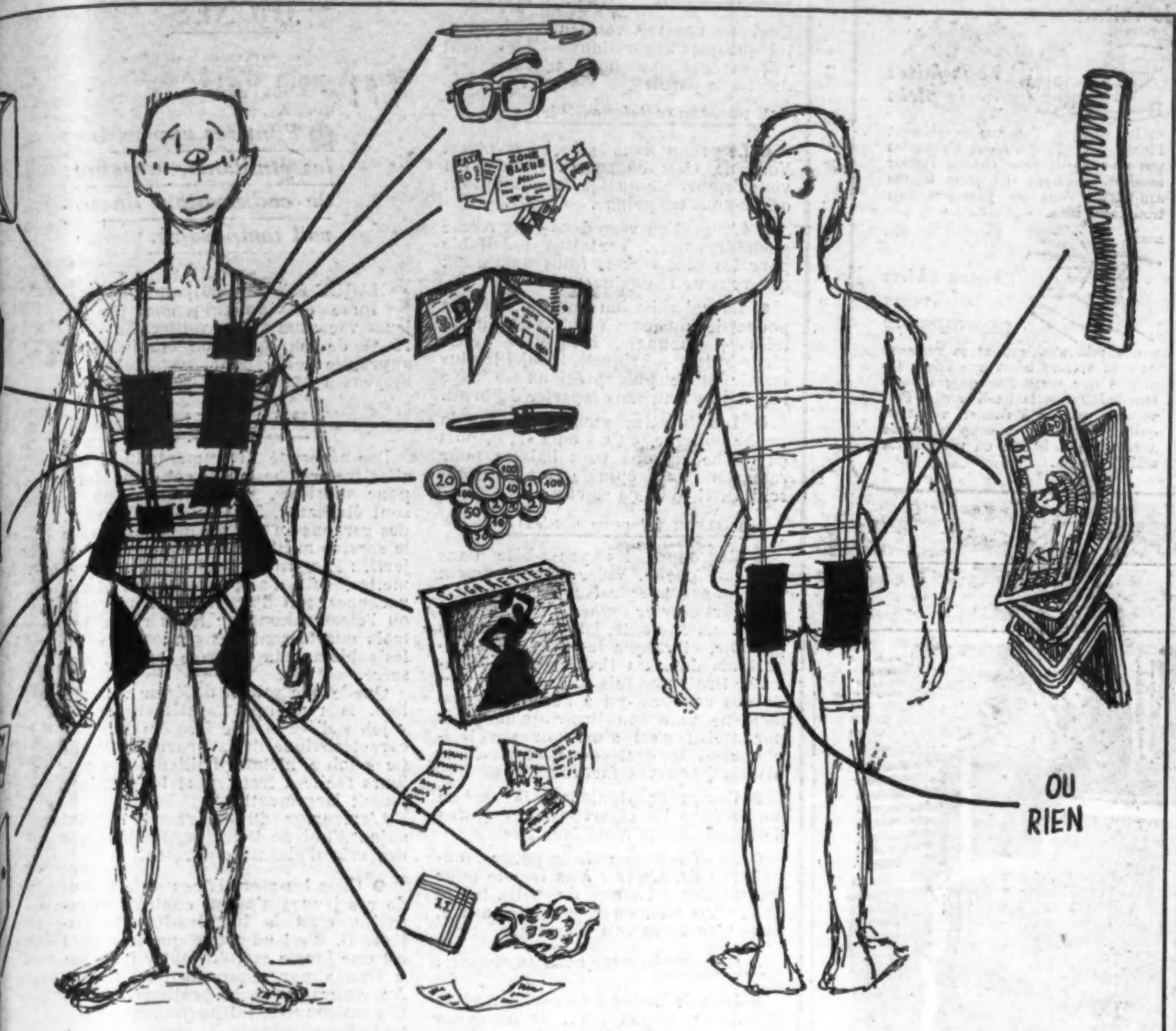
LES PAPIERS PERSONNELS : carnet d'adresses, cartes de visite, bulletin d'adhésion à un parti politique, carte de famille nombreuse, carte d'ancien combattant, photos jaunies (qu'ils ne regardent jamais), coupe-file théorique, permis de pêche, etc. Cette race de papiers se répartit harmonieusement (!) entre un porte-cartes (laid, écorné, en matière plastique, même chez les raffinés), les rabats de cuir de l'agenda... et le portefeuille.

Le porte-cartes élit volontiers domicile dans la poche intérieure gauche du veston — ou à droite (dans les deux cas, il « gonfle »), ou encore dans la poche revolver (droite). En cette occurrence, il prend rapidement un petit air cambré d'arc de plein cintre.

LES PAPIERS PENSE-BÊTE : ce sont les plus nombreux, les plus envahissants ; c'est l'ivraie. Ils prolifèrent comme les lapins d'Australie, on en trouve partout, dans toutes les poches. Chez les plus ordonnés, ils se contentent de gonfler

(1) Veston : intérieure gauche, intérieure droite, extérieure gauche, extérieure droite, poche poitrine ; pantalon : gauche, droite, revolver gauche, revolver droite.

Vos papiers...



TIM : *la panoplie du parfait marsupial.*

la poche poitrine ou la poche extérieure gauche du pantalon ; chez les autres...

Sur des morceaux de papier de tout format, sur des fragments de paquets de cigarettes on découvre : des numéros de téléphone sans nom, des adresses sans numéros de téléphone, des noms sans adresse, des factures sans en-tête, des invitations périmées ; on trouve aussi (nous n'exagérons pas) : des tickets de métro troués, des tickets d'autobus oblitérés, des tickets de cinéma contrôlés, des tickets de parking utilisés, etc. Le citadin ne *peut pas* vivre sans pense-bête. Il ne faut pas en conclure hâtivement qu'il manque d'intelligence mais plutôt de réflexe. Si on lui dit : « *Veuillez noter* », il note... sur ce qui lui tombe sous la main ; sortir son agenda ne lui vient que rarement à l'esprit... Alors, forcément ! (A noter que les papiers, eux aussi, « gonflent ».)

Choses et autres

LES CIGARETTES : il y a les fumeurs de paquets qui ferment, et les fumeurs de paquets qui ne ferment pas. Il y aussi les propriétaires d'étui à cigarettes.

Les paquets qui ferment et ceux qui ne ferment pas affectionnent les poches spéciales ; intérieure de la poche extérieure veston à droite, intérieure de la doublure veston à gauche, ou encore pantalon à droite. Dans ce cas, les cigarettes aiment à voisiner avec le mouchoir et à y semer largement les brins de tabac. Ce qui a pour heureuse conséquence d'adjoindre à la nécessité de se moucher, le plaisir de priser. Etuis : poche intérieure gauche veston. (Les étuis « gonflent » moins que les paquets.)

LE BRIQUET (OU LES ALLUMETTTES) : les hommes aiment les briquets d'hommes ; ils (les briquets) sont lourds ; aussi en reviennent-ils (les hommes) assez souvent aux allumettes. Les astucieux, les prévoyants ont sur eux deux à trois pochettes ou boîtes : poches extérieures veston (à gauche et à droite) et poche poitrine. S'ils sont fidèles au briquet, ils le glissent dans la poche de ceinture « étudiée pour », en pestant : « *Quelle idée d'avoir mis une poche à cet endroit !* »

LES CLÉS : clés de maison et clés de voiture ne sont jamais dans la même poche, et chez tous les hommes interrogés, dans des poches différentes. Une seule constante : en hiver, les clés de voiture restent dans l'imperméable ou dans le pardessus ; ce qui permet de les égarer souvent et de les perdre quelquefois.

LE PEIGNE : unanimité : poche revolver droite. Conséquence: inconfort dans la position assise. Constatation : un peigne courbe — ou cassé — est inutilisable ou inesthétique. Conclusion : aucune importance puisque les hommes ne se repeignent jamais dans la journée.

LE MOUCHOIR : élément volontiers transhumant. Il n'est pas rare cependant de trouver un second mouchoir propre plié au fond de la poche poitrine. Crainte d'un rhume de cerveau foudroyant ? Non, méfiance envers les « emprunteuses ». (Les hommes ont horreur de rempocher un mouchoir taché de rouge à lèvres même s'il vient de servir à leur femme. Etrange mais vérifié.)

LE (OU LES) STYLO : en principe, ils sont accrochés sagement à la doublure de la poche intérieure gauche du veston, mais on les retrouve de temps en temps pointant le nez hors de la poche poitrine. Hideux !

LES LUNETTES : avec étui : n'importe où. Sans étui : poche poitrine.

Soir et week-end

Avant de conclure, il faut encore aborder deux aspects annexes du problème poches masculines.

1° LE PROBLÈME VIDAGE DU SOIR : Il est ardu. Les femmes s'obstinent — à tort — à offrir à leurs maris des vide-poches. Il faut savoir, une fois pour toutes, que ces vide-poches leur servent à tout sauf à vider leurs poches (ils font office de cendrier, de réceptacle pour les baleines de col, etc.). Non. Comme le lierre aime le tronc ou le chien le réverbère, l'homme aime le dessus de la cheminée. C'est là qu'il se sent à l'aise, le soir, pour dégonfler les baudruches fatiguées que sont ses poches. Le dessus de la cheminée et lui seul. Si vous ne possédez pas de cheminée, faites-en construire une, vous verrez votre mari s'épanouir.

2° LE PROBLÈME TENUE DE WEEK-END : Il est tragique. Les polos n'ont pas de poches, les pull-overs non plus ; et les blousons, quelques-unes, bien sûr, mais pas assez.

Alors, le samedi vers midi, on peut voir les malheureux campagnards en puissance transformés en étranges bibendums. Rien en haut, tout a glissé vers le bas. Les pantalons sont lourds, mais lourds ! Et les hommes malheureux, très malheureux.

Voilà. Le panorama est complet.

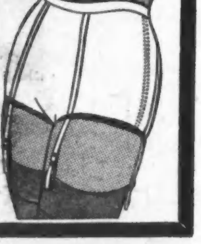
→

Pour vous Monsieur des Chaussures
Ni conventionnelles ni excentriques
Jeunes mais classiques
● des mocassins confortables, qu'on peut porter à la ville.
● des « vernis » qui donnent envie de s'habiller
chez
CARVIL
A deux pas des Champs-Elysées
67, rue Pierre-Charron
et toujours... 22, RUE ROYALE

ursula

Couture
74, RUE DE SÈVRES
PARIS 7e
Tél. : SUF. 35-97

Le « SKOFIR » est un remarquable stabilisateur de poids
Très apprécié aux U.S.A. et en Suisse le SKOFIR est un produit à base de lait, ensemencé par des ferments lactiques sélectionnés, d'une consistance crémeuse et d'une agréable saveur rafraîchissante. Ajouté à l'alimentation normale, il en améliore la valeur énergétique, tout en permettant une meilleure assimilation des aliments. Sa richesse calorique, spécialement étudiée (450 calories au litre), en fait un agent puissant dans les cures d'amaigrissement. Il constitue une source de vitamines naturelles et s'avère, en s'attaquant aux toxines intestinales, un des moyens les plus efficaces pour ralentir le vieillissement. Le SKOFIR conditionné dans des pots originaux en carton, est vendu exclusivement en crémerie.
Communiqué.

INNOVATION SENSATIONNELLE
LE SLIP PORTE-JARRETELLES
A. B. I.
avec tension des jarretelles répartie sur toute la hauteur du slip ; en Filmousse Rilsan.
Très agréable à porter, il ne glisse pas et tend parfaitement les bas.
Bonneteries lingeries, grands magasins. 14 NF 75


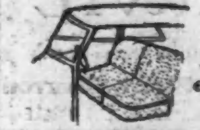
PRÉNATAL
200 MAGASINS DE VENTE
TOUT POUR LA FUTURE MAMAN
TOUT POUR LE NOUVEAU-NÉ
A PARIS
103, RUE SAINT-LAZARE TÉL. TRI. 04-75 Mº SAINT-LAZARE
39, RUE DE RIVOLI TÉL. TUR. 68-07 Mº CHATELET - HOTEL DE VILLE
67, RUE DE SÈVRES TÉL. LIT. 39-25 Mº SÈVRES-BABYLONE

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

Les odeurs de voiture

Votre voiture est restée immobile toute la nuit et le lendemain matin, elle a une odeur de tabac froid et de renfermé. Avant de monter, donnez un coup de bombe AIR-WICK à l'intérieur et rangez la bombe dans la boîte à gant ou sous le siège avant.

Vous faites le plein et les vapeurs d'essence envahissent l'intérieur de l'auto. Vous n'attendez pas de repartir pour chasser l'odeur aussitôt. Appuyez sur votre bombe AIR-WICK. Tous les passagers s'en trouveront bien.



Les housses en plastique des sièges et les garnitures en plastique dégagent une forte odeur que tout le monde n'apprécie pas, surtout quand il fait chaud. En femme prévenante, donnez un coup de bombe AIR-WICK en direction des sièges. Vous aurez débarrassé votre voiture de cette odeur gênante.

Votre chien vous accompagne pendant le week-end et sa présence dans la voiture laisse une odeur familière que votre mari jugera peut-être indésirable le lundi matin. Prévoyante, pensez à donner, avant de quitter la voiture, un coup de bombe AIR-WICK vers le coin où votre fidèle ami s'est tenu.

Ce Canapé-Lit « DECORATION » s'adapte à tous les styles grâce à son élégante sobriété; Il occupe le minimum de place et possède notre sommier JORYMATIC, le plus perfectionné (90X190 - 120X190 - 140X190). Contient toute la literie, sièges entièrement surbaissés, coussins indépendants, en mousse. Modèle exclusif chez JORY, 18, rue Faidherbe, PARIS. Métro FAIDHERBE

PERSIL EST LA SEULE POUDRE A LAVER QUI VOUS OFFRE CE MÉLANGE ÉQUILIBRÉ :

QUELS AVANTAGES POUR VOTRE MACHINE A LAVER!.. La mousse de Persil est "juste comme il faut", jamais de débordement • Le rinçage se fait en un temps record • Persil soigne les pièces fragiles de votre machine... ET QUEL RÉSULTAT POUR VOTRE LINGE! Complètement différent de toutes les autres poudres à laver...

PERSIL LAVE PLUS BLANC ...ET PLUS DOUX! Persil

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER PR-38-300/2

PERSIL EST RECOMMANDÉ PAR : ACEM - ATLANTIC - AVIATIC - BRANDT - CALOREX - DIENER - DURING - FLANDRIA FRIJATT - GRG - HOOVER - MANUFRANCE - MONACO - NOGALAV - PHILIPS - ROVER - SCHOLTES - VIVA - WASHING - ETC...

Monsieur Express

Quelques conseils vont suivre, ou plutôt quelques suggestions — bien qu'il soit évident que nous n'avons pas droit à la parole...

A PROSCRIRE (*si possible*) :

● Le peigne dans la poche revolver. Vous ne vous en servez jamais. On vous l'emprunte quelquefois. Solution : offrez-nous un peigne.

● L'argent en vrac dans cette même poche revolver. Tentation inévitable pour les pickpockets (plus nombreux que vous ne l'imaginez).

● La cohabitation dans une même poche de plusieurs objets métalliques (clés + monnaie, briquet + clés, pince-billets + briquet). L'objet le plus fragile et le plus précieux se raye inévitablement, sans reparler du bruit.

● Les lunettes sans étui dans la poche poitrine, « Ça gonfle »... et puis ça tombe si vous vous baissez pour ramasser une épingle (voir Rothschild), et puis, ça se casse.

A ESSAYER (*si vous voulez*) :

● Regrouper les pense-bête dans la même poche. Vider soigneusement cette poche le soir (sur la cheminée, bien sûr) et trier *immédiatement*. Quoi qu'il vous en coûte, jetez, jetez le plus possible, et rangez les pense-bête importants dans un tiroir spécial. Visitez ce tiroir une fois *par semaine*. (Un de nos cobayes qui a adopté ce système ne vide son tiroir qu'une fois par mois ; c'est ainsi que son téléphone est souvent coupé, et ses fournisseurs, souvent fâchés.)

● Conserver toujours la même poche pour les cigarettes. Les grains de tabac seront ainsi localisés.

● Se débarrasser de la petite monnaie le soir. L'offrir à sa femme pour les premières courses du matin (pain, lait). Vous n'en serez pas plus pauvre, vous n'en serez que plus léger.

A ADOPTER (*si vous nous en croyez*):

● Lors de l'achat d'un costume neuf: choisir un veston muni de plusieurs poches spéciales. Vous décongestionnerez ainsi les principales.

● Pour votre tenue de week-end : même s'il fait chaud, munissez-vous d'un vieux blazer ou d'un veston fatigué. Il n'est pas indispensable de le porter mais il est commode de le remplir. Si cette solution ne vous convient pas, il en existe une autre : acheter un sac de toilette (coulissant ou à fermeture à glissière), y fourrer les objets qui trouvent en général leur place dans le veston et placer ce nécessaire dans la boîte à gants de la voiture.

Cela dit, chers kangourous, nous vous laissons à vos chères habitudes. Ne nous tenez pas rigueur de cette analyse indiscrète. La riposte vous est facile. Demandez-nous simplement de vider notre sac à main (1).

(1) Voir Madame Express n° 434 du 8 octobre 1959 : « Quand les femmes vident leur sac. »

JEUNES

Gagne-pain d'été

● ***Pour les apprentis et les étudiants, un effort de codification du travail temporaire.***

CHAQUE été, 850.000 jeunes de quatorze à vingt-cinq ans passent leurs vacances à... travailler. En effet, 75 % de la population étudiante ou apprentie cherchent par tous les moyens à gagner de l'argent.

Pour un électrophone

Par nécessité ? Rarement. 10 % ont effectivement besoin de cet « appoint » pour subsister. Les autres — 40 % sont étudiants, 55 % des scolaires et des garçons en attente de départ pour le service militaire — n'ont qu'un objectif : l'argent de poche qui leur permettra, soit d'améliorer leurs demi-vacances, soit d'acheter le deux-roues ou l'électrophone de leurs rêves. Les trois quarts sont des garçons, les filles subissant un contrôle familial plus serré.

Quelle que soit la différence de milieu, la recherche systématique du « job » d'été semble être devenue une caractéristique de la prochaine vague (le « job » n'étant d'ailleurs pas toujours facile à trouver, et les relations jouant largement).

L'extension du mouvement atteint aujourd'hui de telles proportions que des cris d'alarme ont retenti :

● Chez les moralistes : si le travail de ces jeunes n'est ni contrôlé ni canalisé, c'est la justification du système D. C'est admettre que la société est une jungle et qu'il faut y faire son « trou » par n'importe quel moyen. Au contraire, si la pratique du métier saisonnier est reconnue comr une chose normale, si elle dispose de sa propre législation, elle ne s'exercera plus sous le signe du vagabondage et de la combine.

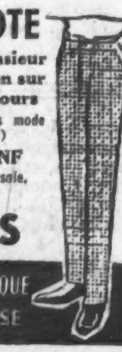
● Chez les syndicalistes : certains d'entre eux voient dans l'état de choses actuel une incitation au travail noir, une concurrence déloyale vis-à-vis des travailleurs ordinaires. Ils redoutent une main-d'œuvre concurrente, non protégée et prête à faire n'importe quoi à n'importe quel prix, ce qui risquerait de faire baisser les salaires courants.

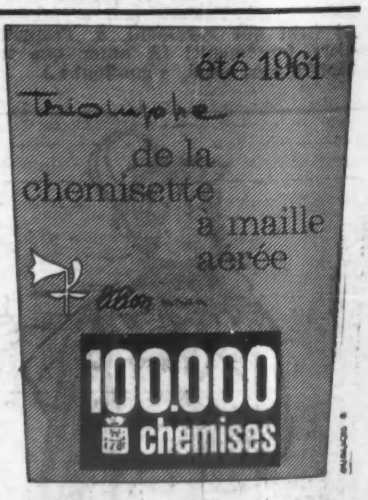
● Chez les éducateurs : ce travail d'appoint, disent-ils, pourrait être pour les jeunes une sorte de formation à leurs futures responsabilités. Mais, actuellement, la plupart d'entre eux acceptent le premier emploi venu sans aucune qualification professionnelle, et pour cause, personne ne s'occupant de leur donner même un début de qualification.

bientôt...
Maman!

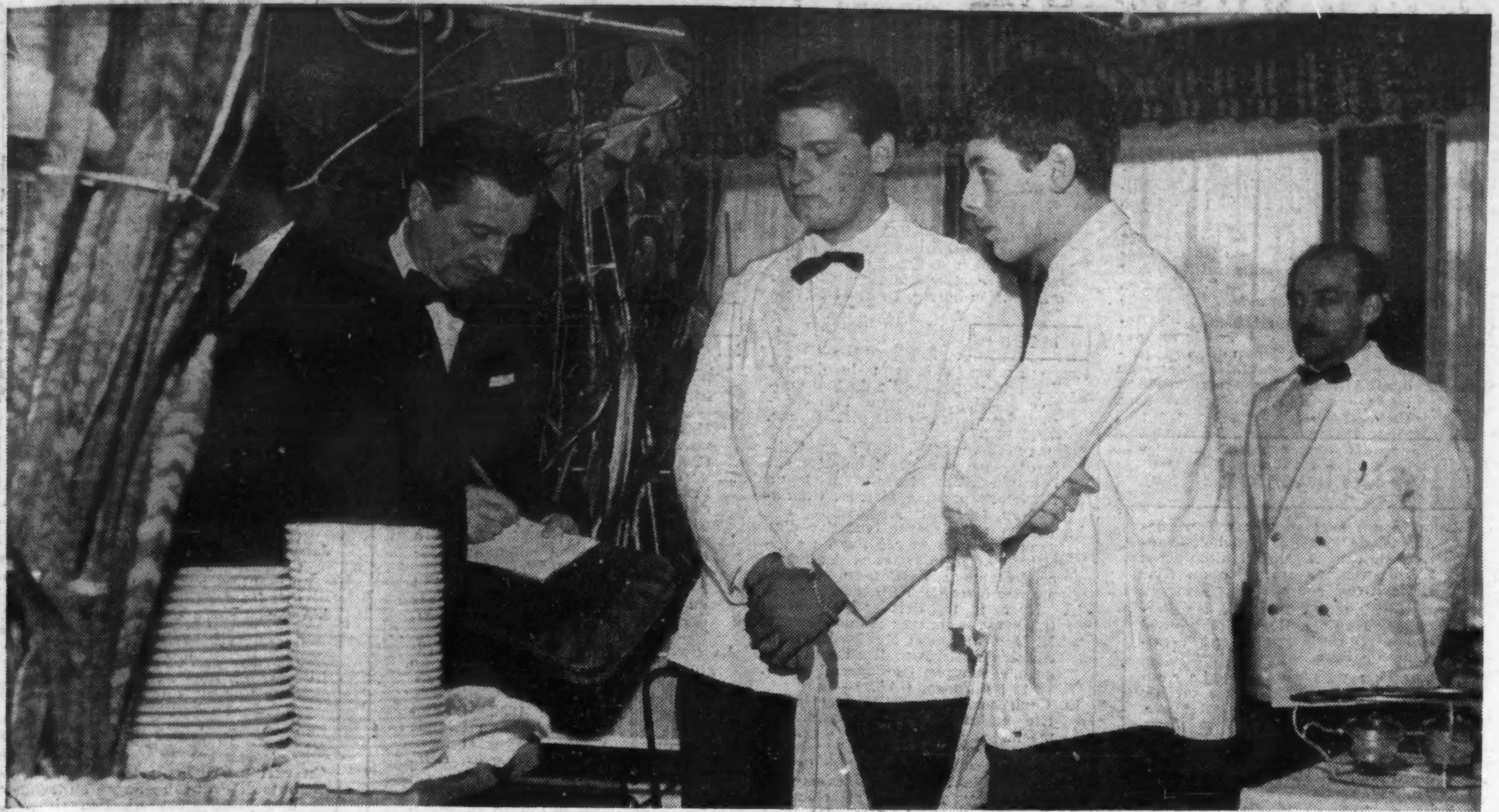
167, BD MONTPARNASSE
vient d'ouvrir une
BOUTIQUE
dans les grands Magasins du
BON MARCHÉ

PENTECOTE
Madame, Monsieur
Votre pantalon sur mesures en 3 jours
belles draperies très mode (pli permanent)
Depuis 79 NF
Elastiss, shantung, soie, velours, etc.
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO BOURSE





chemisette manches courtes
et manches longues
maille aérée LILION SNIA
10 coloris
NF **26,50**
ET **29,50**
en vente aux 100.000 CHEMISES
et chez tous les bons chemisiers



(Pietri.)

DEUX MAITRES D'HOTEL PROVISOIRES.
Les parents ne sont pas les plus faciles à convaincre.

Pourtant si, on s'en occupe. Il y a trois ans naissait un organisme : le S.P.A.S.T. (1). Abondamment pourvu de bonnes intentions, le S.P.A.S.T. voulait à l'origine donner une formation pratique aux jeunes de dix-huit à vingt-cinq ans. Il ne s'agissait pas de leur apprendre un métier, mais de les rendre capables, en quelques semaines, de tenir un poste déterminé. Partiellement, le S.P.A.S.T. réussit : en deux jours, par exemple, il transforma quarante-cinq élèves ingénieurs en dépanneurs électro-ménagers. En vingt heures de cours, la section hôtellerie-tourisme forma des hôtesses et des guides. En tout, 11.950 jeunes apprirent les rudiments des diverses branches où la France manque de bras ou de cerveaux.

Toutes portes fermées

Mais, pendant trois ans, le S.P.A.S.T. attendit vainement la subvention qui lui avait été promise. Le haut commissariat à la Jeunesse déclarait se trouver devant un problème dépassant sa compétence : il s'agit bien de jeunes, mais aussi de travail. Le ministère du Travail, faute de législation, ne savait dans quelle catégorie ranger ces travailleurs inattendus. De la part des pouvoirs publics, aucune décision ne fut prise et le S.P.A.S.T., se retrouvant seul, toutes portes fermées, décida de se consacrer à des recherches purement théoriques sur le problème.

Ce pas en arrière n'était pas du goût des jeunes adhérents du S.P.A.S.T. Le 15 avril dernier, lors de l'assemblée générale du lycée Jacques-Decour, le S.P.A.S.T. éclata. La majorité des jeunes donnèrent leur démission et reconstituèrent immédiatement une autre association : le C.O.P.A.S.T. (Ligue Coopérative pour le Droit au Travail, 64, rue de Richelieu, Paris) pour parer au plus pressé : donner le maximum de chances à ceux qui veulent travailler cet été.

(1) Service de Préparation aux Activités Saisonnières et Temporaires.

Indépendance active

Pour le C.O.P.A.S.T., installé dans un minuscule bureau aux murs tapissés des cartes postales envoyées par les jeunes depuis leur lieu de travail, il n'est plus question de discuter si les jeunes ont ou non le droit de travailler. Il s'agit de les préparer à le faire dans les meilleures conditions possible.

Il existe en effet des besoins réels à satisfaire. La France notamment enregistre en août une chute de production de 34 % par rapport à la moyenne de l'année. Pour l'Allemagne, cette chute n'est que de 7 % ; pour la Grande-Bretagne : 17 %. Certaines entreprises, qui ferment en août, resteraient ouvertes (sans aucun préjudice pour leurs employés normaux) si elles trouvaient à ce moment-là une main-d'œuvre d'appoint. L'industrie télémécanique, par exemple, a réalisé l'expérience : pendant les congés payés d'août, 560 millions d'anciens francs de chiffre d'affaires ont été « récupérés » grâce à l'embauche de 800 étudiants.

Les jeunes en quête de travail pendant leurs vacances peuvent donc concourir à l'expansion économique et satisfaire leur besoin d'indépendance active.

Le problème n'est évidemment pas simple, mais le C.O.P.A.S.T., groupe de jeunes dont la majorité n'a pas vingt ans, a entrepris de le résoudre. Déjà, un réseau de délégués (et de distributeurs de tracts) est en place dans les lycées et autres écoles, des contacts sont pris avec les proviseurs et directeurs.

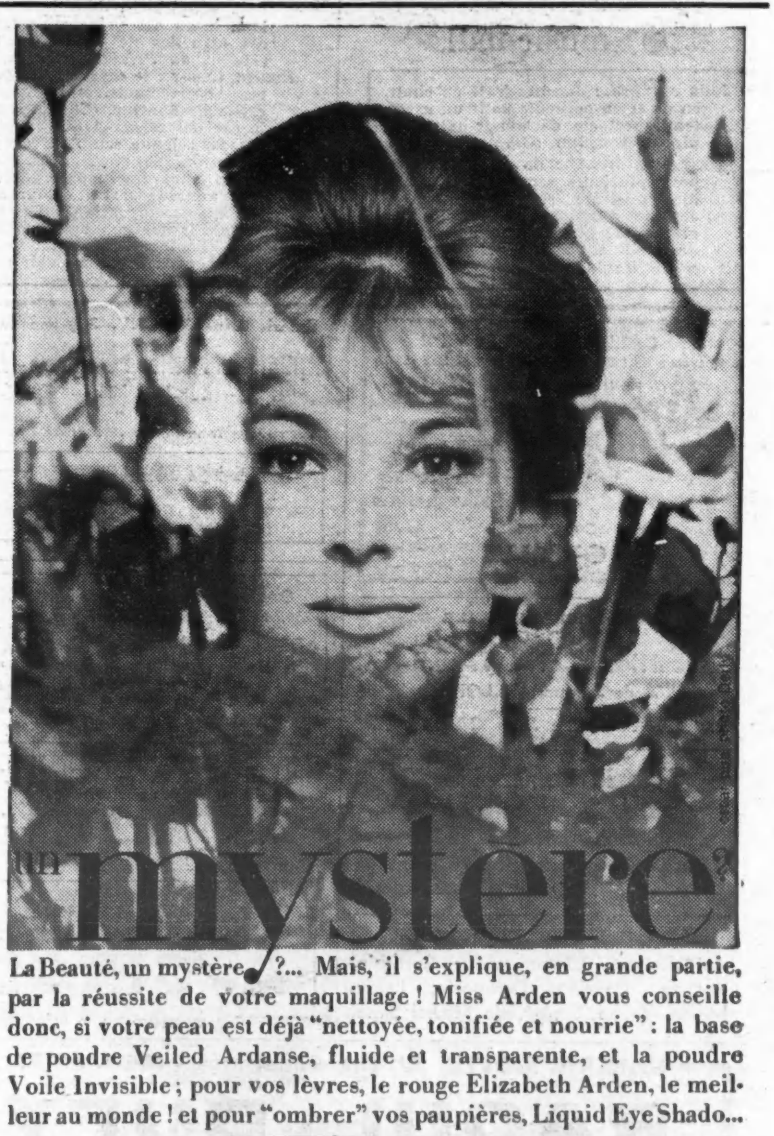
Salaires normaux

Informés des possibilités qui s'offrent à eux, les futurs « travailleurs » sauront désormais où s'adresser. Mais que leur propose-t-on ?

— d'abord une formation (et pas seulement l'adresse d'une officine de placement). Le C.O.P.A.S.T. passe des accords avec des organismes où les jeunes font les stages pratiques nécessaires. Le choix d'une branche déterminée devient donc possible. Pour cet été, le C.O.P.A.S.T. a déjà reçu un grand nombre d'offres d'emplois pour l'hôtellerie, les emplois de bureau, l'agriculture, les emplois de magasin. C'est l'hôtellerie qui est d'ailleurs la plus demandée (on espère avoir la chance d'aller sur la Côte d'Azur). Mais il y a aussi des amateurs pour conduire les tracteurs, travailler dans la blanchisserie ou devenir chauffeur dans une entreprise parisienne. Le C.O.P.A.S.T. s'occupe en effet également de ceux qui cherchent un travail temporaire en cours d'année, mais son effort immédiat porte sur la période d'été ;

— ensuite, certaines garanties : en principe, ils sont payés au tarif normal dans la profession choisie, parfois plus. A titre d'exemple, un conducteur de tracteur gagne de 300 à 400 NF par mois ; un commis de restaurant 290 NF. Hors Paris, on est nourri et logé. Enfin, tous ces jeunes sont obligatoirement déclarés à la Sécurité sociale.

Evidemment, les moins de dix-huit ans doivent obtenir l'autorisation de leurs parents. Ce n'est pas toujours la démarche la plus facile.



cinéma

NOUVEAU

Une aussi longue absence : l'histoire d'un clochard amnésique qui a valu à Henri Colpi et Marguerite Duras le Prix Louis Delluc, et la sélection pour Cannes. (Voir la critique de Morvan-Lebesque, p. 43). (*Biarritz, ELY.* 42-33 ; *Raimu, ELY* 38-91.)

Exodus : la chronique de la naissance de l'Etat d'Israël par Otto Preminger. Sans génie mais solide. (Voir la critique de Morvan Lebesque, page 44.) (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

Les mauvais coups : le roman de Roger Vailland porté à l'écran par François Leterrier pour son premier film. Une adaptation pleine de qualité mais trop respectueuse. (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Français, PRO.* 33-88.)

Le ciel et la boue : sept mois chez les primitifs de Nouvelle-Guinée qui n'avaient jamais vu de Blancs... (*Marbeuf, BAL.* 47-19 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Le Héros sacrilège : ésotérique chef-d'œuvre du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

La pyramide humaine : Jean Rouch met face à face des élèves blancs et noirs du lycée d'Abidjan et leur apprend à se connaître. Au même programme : « Description d'un combat » de Chris Marker. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

RECENT

Rocco et ses frères : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Plaza, OPE.* 74-55.)

Sueurs froides (Vertigo) : en Californie, James Stewart enquête sur l'étrange Kim Novak, dans un Hitchcock presque sérieux. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer du « Rififi chez les hommes ». Au même programme : « Hold-up à Londres ». (*Floride, PRO.* 63-40.)

La Nuit : le dernier Antonioni (L'Avventura), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

El Cochecito : le vieillard et la petite voiture. Un chef-d'œuvre de méchanceté souriante. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

Lola : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Palais des Arts, ARC.* 62-98 ; *Louxor, TRU.* 38-58 ; *Pacific, BOT.* 12-18 ; *Montparnasse, DAN.* 65-13.)

Le génie du mal : le crime gratuit de deux jeunes gens défendus par Orson Welles. (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

Les Criminels : un policier de Joseph Losey qui fait éclater le genre : un grand film haletant, une mise en scène exceptionnelle. (*Midi-Minuit, PRO.* 63-68.)

La Douceur de vivre : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

ANCIEN

M., le Maudit : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Sept ans de réflexion : 1955. Marilyn Monroe dans un brillant vaudeville américain de Billy Wilder. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

M. Smith au Sénat : 1939. Quand Frank Capra se moquait gentiment des mœurs politiques américaines. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

La ruée vers l'or : 1925. Charlot à l'état pur. Drôle et poignant. (*Studio Raspail 216, DAN.* 38-98.)

Bellissima : un Visconti 1952 inédit en France : une mère et le mirage du cinéma. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

La Fontaine d'Aréthuse : un Bergman 1949 inédit en France : un couple et la « difficulté d'être ». (*Pagode, INV.* 12-15.)

L'homme tranquille : 1952. L'hommage de John Ford à son Irlande natale. Avec John Wayne et Maureen O'Hara. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

Une nuit à l'Opéra : 1934. L'impérissable burlesque des Marx Brothers. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

théâtre

Mille francs de récompense : un mélodrame de Victor Hugo tiré de l'oubli par la Compagnie dramatique de l'Est : un des spectacles les plus drôles à Paris. (Voir la critique de Robert Kanters, page 44.) (*Ambigu.*)

Les vagues : la voix de Virginia Woolf en 1931, retrouvée grâce à Yves Gasc. (Voir la critique de Robert Kanters, page 45.) (*Studio des Champs-Elysées, le dimanche soir.*)

En attendant Godot : le premier succès de Samuel Beckett, lauréat du prix Formentor. (*Théâtre de France.*)

La Mouette : de Tchékhov. Une grande réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne*).

Oncle Vania : la célèbre pièce de Tchékhov dans la mise en scène des Pitoëff. (*Théâtre du Tertre*).

Impromptus à loisir : de René de Obaldia. Quatre saynètes très amusantes, mi-branquignol, mi-Ionesco. Et deux interprètes qui, eux aussi, ne ressemblent à personne : Grégoire et Amédée. (*Poche-Montparnasse.*)

Nuits blanches : d'après Dostoïevsky. Pas réussi, mais pas antipathique. (*Théâtre de Lutèce.*)

Jacques ou la soumission et **Les Chaises** : deux reprises de Ionesco présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

L'Annonce faite à Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

La Nuit des Rois : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*A partir du 19 au Théâtre des Ambassadeurs.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

télévision

Jeudi 18 mai à 21 h. 40 : « Terre des Arts », de Max-Pol Fouchet, Jean-Luc Dejean et Michel Chapuis : L'école réaliste française du XIVe siècle à nos jours.

Vendredi 19 mai à 22 h. 40 : « Portrait-souvenir ». Roger Stéphane et Roland Darbois évoqueront le cardinal de Retz.

Samedi 20 mai à 20 h. 30 : « La route en chantant », émission de variétés réalisée par François Chatel avec Juliette Gréco, Guy Béart, Jean-Claude Darnal.

Dimanche 21 mai à 20 h. 45 : « Passeport pour Pimlico », un des classiques anglais.

Dimanche 21 mai à 22 h. 15 : « La musique et la vie », de Daniel Lesur et Roger Benamou : le mai musical de Bordeaux, avec des fragments de « Colombe », comédie lyrique de Jean-Michel Damase.

Lundi 22 mai à 16 h. 45 : « Oliver Twist », film de David Lean.

Lundi 22 mai à 22 h. 10 : « Les secrets des chefs-d'œuvre ». Madeleine Hours présentera l'œuvre d'Eustache Le Sueur, peintre religieux et décorateur du XVIIe siècle.

Mardi 23 mai à 20 h. 30 : « Un miracle ou deux », pièce de Jacques Deval.

Mercredi 24 mai à 22 h. 45 : « Lectures pour tous ».

music-hall

Jour de fête : Jacques Tati en chair, en os et en pellicule dans un excellent spectacle de music-hall inspiré de son film. (*Olympia.*)

West side story : de retour à Paris pour plusieurs semaines, la comédie musicale révolutionnaire de Jerome Robbins sur les blousons noirs américains. Prix des places de 5 NF à 25 NF. (*Alhambra, à partir du 14 mai.*)

expositions

MODERNE

Mané-Katz : souvenirs d'Ukraine, rabbins, poésie de tous les jours. Une émouvante alchimie du sentiment qui classe Mané-Katz parmi les maîtres de la peinture néo-hébraïque. (*Durand-Ruel, 37, av. de Friedland.*)

Au Musée d'Art Moderne : trois salons simultanés, dont le Salon de Mai, bilan des principales tendances actuelles de l'Ecole de Paris. (11, *av. du Président-Wilson.*)

Eugène Leroy : le mystère des peintures de Giacometti et la fougue de celles de Soutine. (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Delahaye : jeune sculpteur en pleine évolution. Ses formes de bronze jetées à travers l'espace perdent de leur aimable gratuité pour atteindre à la « réinvention » d'un monde animal fantastique mais néanmoins réel. (*Stadler, 51, rue de Seine.*)

(Pour ces expositions, voir page 46 la chronique de Jean-François Chabrun.)

Villon : de 1900 à nos jours, cent toiles parfaitement présentées du doyen des « grands patrons » de la peinture contemporaine. (*Charpentier, 76, fbg Saint-Honoré.*)

Cavaillès : peinture exemplaire de la réalité heureuse. Exposition organisée à l'occasion de la parution du livre de Jean Cassou sur Cavaillès, dans la collection « Eloges ». (*Galerie Charpentier, 1er étage.*)

Miro : l'enchantement des formes et des couleurs. Première grande exposition à Paris depuis des années. (*Maeght, 13, rue de Téhéran.*)

Jean Lurçat : tapisseries récentes. Dans la veine à juste titre bien connue du « Maître de Saint-Céré ». (*La Demeure, 30, rue Cambacérès.*)

Philippe Bonnet : gouaches d'un jeune peintre pour qui l'art n'est pas un moyen de fuir la réalité, ni la réalité un moyen d'éviter l'art. (*Cahiers d'Art, 14, rue du Dragon.*)

Stahly : géomètre et magicien de l'espace, Stahly compte parmi les chefs de file de la sculpture abstraite contemporaine. (*Jeanne Bucher, 53, rue de Seine.*)

Gigon : un univers hallucinatoire dans la tradition de Jérôme Bosch. (*Haut-Pavé, 3, quai de Montebello*).

Agathe Vaito : retour au réel sous son aspect le plus élégant et le plus tragique. Une expérience significative. (*Pierre, 2, rue des Beaux-Arts.*)

Chapelain-Midy : paysages de l'île de Ré, de Beauce et natures mortes traitées en couleurs heureuses suivant un dessin rigoureux. Professeur aux Beaux-Arts. Sa première exposition particulière depuis sept ans. (*Romanet, 18, av. Matignon.*)

Jean Couy : des gouaches dont les couleurs sont d'une gaieté rare et qui évoquent de très séduisants « paysages imaginaires ». (*Synthèse, 66, bld Raspail.*)

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - PARIS (1er) - OPE. 52-07
PEINTURES RECENTES DE
GASTAUD
JAN MEYER
PAUL REVEL
J.-P. VIELFAURE
SCULPTURES DE
GUZMAN

Galerie CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition CENT TABLEAUX
de Jacques VILLON
AU PREMIER ETAGE : Jules CAVAILLES

Galerie Louise LEIRIS
MANOLO
Sculptures - Gouaches - Dessins
17 mai - 17 juin

ANFORA - 51, rue Saint-Louis-en-l'Ile
Art abstrait. Adams, Alleyn, Borderie, Bucholz, Davring, Delaporte, Laloy, Maille, Varga. Sculpt. de Michel Sima.

Galerie Dina VIERNY, 36, rue Jacob
Exposition FAHR - EL-NISSA - ZEID
PEINTURES
1954-1961
Vernissage le vendredi 19 mai à 18 heures

Galerie HAUTEFEUILLE
3, rue Hautefeuille
FOLMER
Du 16 mai au 17 juin

GALERIE HOCHE - SAINT-HONORE
264, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS - 8e
Du 10 au 30 mai
GIANNI FRASSATI
rétrospective et œuvres récentes

GALERIE D'ART DU FAUBOURG
47, Faubourg-Saint-Honoré
STEMPFEL
Du 18 mai au 9 juin

Galerie Tony SPINAZZOLA
34, Cours Mirabeau
AIX-EN-PROVENCE
A. GIROD
Céramiques - 6-31 mai

GALERIE MOTTE, 22, rue Bonaparte - MED. 13-77
RAOUL DUFY
DESSINS
Du 16 mai au 15 juin

LUCIEN DURAND
19, rue Mazarine
PARIS (6e) - DAN. 25-35
GALERIE LA ROUE
16, rue Grégoire-de-Tours
PARIS (6e) - ODE. 46-70
CARL FREDRIK REUTERSWÄRD
19 mai - 3 juin 1961

Galerie Marcel GUIOT
MARZELLE
7, RUE LA BOETIE (8e) - ANJ. 58-20

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
STAHLY

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-75
WEICHBERGER
Du 12 mai au 5 juin

LA BELLE GABRIELLE
3, rue Norvins - PARIS
LEMARCHAND
Du 16 au 31 mai

LA COUR D'INGRES
17 bis, quai Voltaire
LAM
Du 9 mai au 8 juin

GALERIE ADRIEN MAEGHT
42, rue du Bac - LIT. 45-15
JACQUES GERMAIN
A partir du 16 mai

Galerie CAHIERS D'ART
14, rue du Dragon (VIe)
GOUACHES DE
Philippe Bonnet
Du 16 mai au 6 juin 1961

VENTE A VERSAILLES
HOTEL RAMEAU
à VERSAILLES, 5, rue Rameau
Me BLACHE, Commissaire-Priseur
Tél. : 950-55-06 et 950-71-29
TRES IMPORTANTES VENTES
1e Jeudi 25 mai à 21 heures
Très beaux sièges et meubles du 18e S.
Paire de Bureaux d'époque L. XIV
Bronzes, Argenterie, Curiosités des 18 et 19e S. Tapisseries, Tapis d'Orient
Expo publique mercredi 24 et jeudi 25 de 10 à 18 h.
Expo privée mercredi 24 de 21 à 23 h.
2e Mercredi 31 mai à 21 heures
TRES BEAUX TABLEAUX MODERNES
Œuvres importantes de Lebourg, Matisse, Soutine, Vlaminck

KENNEDY

L'inévitable rencontre

● ***Le président Kennedy, lui aussi, a des difficultés avec ses généraux qui l'accusent de mener « une politique d'abandon ». Avant de franchir le pas, dans un sens ou dans l'autre, il veut rencontrer le seul homme qui puisse l'aider : M. Krouchtchev.***

(De notre envoyé spécial à Genève)

QUELQUES jours après son entrée à la Maison Blanche, le président Kennedy avait averti le Kremlin qu'il réagirait avec la plus grande vigueur contre toute avance communiste qui se produirait dans les six premiers mois de son mandat, *« délai nécessaire pour mettre de l'ordre dans l'héritage légué par le président Eisenhower. »*

Cette période transitoire touche maintenant à sa fin. Et ce n'est pas par hasard qu'on reparle d'une rencontre Kennedy-Krouchtchev qui semble actuellement inévitable : qu'elle

→

(A.F.P.)

LE PRÉSIDENT KENNEDY ET LES GÉNÉRAUX DU PENTAGONE. (*)
Pas de problèmes périphériques.

(*) De gauche à droite : le général Thomas P. White (aviation) ; le général Lyman Lemnitzer, président du Comité des chefs d'état-major ; le président Kennedy ; l'amiral Arleigh A. Burke (marine) ; le général G. H. Decker (armée de terre).

28 MAI
FÊTE DES MÈRES

Parfum

Parfum de Toilette

Atomizers

Eau de Cologne

Savons

MARCEL ROCHAS

→

ait lieu à Vienne ou ailleurs, au début de juin ou plus tard, cette rencontre se déroulera dans un climat tendu. Mais elle est, pour M. Kennedy — comme pour M. Krouchtchev — le seul moyen de sortir de l'impasse.

Le Président des Etats-Unis se trouve actuellement dans une situation qui ressemble curieusement à celle qu'ont connue en France les dirigeants de la IVe et même de la Ve République à propos de l'Indochine et de l'Afrique du Nord. L'Amérique fait aujourd'hui, après la « perte » de Cuba et du Laos, son complexe d'abandon : la droite et les militaires, le général Lemnitzer, chef de l'Etat-Major, en tête, répètent que « les Etats-Unis ont les moyens de détruire l'U.R.S.S. », qu'il fallait « mettre le paquet », que Cuba aurait pu être repris, le Laos gardé, sans la trahison des civils qui refusent à l'Armée les moyens de la victoire et détruisent son moral par l'expression publique de leurs scrupules.

Le soutien du peuple

Le président Kennedy se trouve donc au pied du mur. Les décisions qu'il a à prendre dans les semaines à venir engageront sa politique pour toute la durée de son mandat. Il doit arbitrer entre les partisans du retour à la politique de « représailles massives » de la période Radford-Dulles, ceux qui préconisent à la fois la constitution de forces permettant de mener des « guerres limitées » et de programmes d'aide étrangère importants, et ceux qui jugent vains les efforts pour « conserver » à tout prix les pays situés à la périphérie du monde communiste.

Une orientation est déjà esquissée. La semaine dernière, M. Dean Rusk à Oslo, et le président Kennedy, à Washington, avaient affirmé leur conviction que *« dans leur rivalité avec l'U.R.S.S. et la Chine, il n'y a pas pour les Etats-Unis de problèmes périphériques, car la sécurité du monde libre peut être menacée non seulement par une agression atomique, mais encore par des opérations de grignotage. »*

De ce diagnostic, les Etats-Unis ont conclu, dans un premier temps, qu'il faut ajouter à l'armée de Ngo Dinh Diem 20.000 soldats (elle en compte déjà 150.000), 70.000 hommes à ses milices (elles en comptent déjà 50.000) et 1.150 spécialistes de la guerre anti-subversive à la mission américaine (650 hommes) afin de venir à bout de 6.000 à 12.000 rebelles. Qu'il faut, en Thaïlande et en Iran, *« redresser l'équilibre des forces qui nous est devenu défavorable »* afin de *« contenir l'agression communiste »*. Et que, après avoir épaulé militairement les régimes discrédités, corrompus et chancelants de la périphérie soviéto-chinoise, il faut les obliger à gagner le soutien de leur peuple.

Mais, si dangereuses qu'elles soient, de telles mesures restent réversibles. Ce qui, en revanche, risquerait de relancer pour un bon moment la guerre froide, serait l'envoi non seulement de spécialistes de la guérilla mais encore de troupes américaines (il est question d'une division) au Sud-Vietnam ou bien la reprise des expériences nucléaires. La rencontre Krouchtchev-Kennedy, dont l'initiative, cette fois, semble venir plus du côté américain que du côté russe, devra permettre au Président des Etats-Unis de décider si l'U.R.S.S. reste favorable à un accord sur les questions-clefs, qui sont le désarmement et les rapports avec le tiers monde.

Où en sont, de ce point de vue, les Soviétiques ? J'ai interrogé des diplomates du camp socialiste présents à Genève. Voici ce que j'ai retenu de leurs explications :

A la conférence de Moscou, en novembre dernier, M. Krouchtchev a fait prévaloir l'essentiel de sa conception de la coexistence compétitive : les partis communistes s'abstiendraient « d'exporter la révolution » ; mais ils s'opposeraient également à l'exportation de contre-révolutions et se réserveraient le droit de soutenir les « guerres de libération » là où elles éclateraient.

L'U.R.S.S. et ses alliés ont toujours, jusqu'ici, observé cette règle. Ils n'ont commencé d'armer et d'appuyer le Pathet Lao qu'à partir du moment où les Américains, après avoir fait mettre ce mouvement hors la loi, sont intervenus directement au Laos afin d'écraser le gouvernement Souvanna Phouma qui avait été investi par le Parlement après l'insurrection du capitaine neutraliste Khong Lê. La victoire du Pathet Lao et de ses alliés neutralistes peut difficilement être considérée comme le résultat d'une « agression communiste ». Les Américains ont eu leur chance, au Laos comme ailleurs, cinq années durant. Ils ont perdu la partie malgré l'ampleur de l'aide qu'ils avaient dispensée. Une nouvelle période va donc s'ouvrir.

Les Russes ont de bonnes raisons d'avoir confiance. Au Laos, comme au Vietnam, en Thaïlande et au Cambodge, cinq années d'aide américaine, pourtant massive, n'ont en rien amélioré les structures et le potentiel économiques. Au contraire, l'aide a financé des importations inutiles et, dans les trois premiers cas, des administrations corrompues et des armées peu disposées à se battre. L'U.R.S.S., la Chine et le Nord-Vietnam, en revanche, ont déjà promis au prince Souvanna Phouma des techniciens et des fonds pour développer l'agriculture, démarrer l'exploitation du sous-sol, doter le pays d'un réseau de communications, d'hôpitaux, d'un émetteur de T.S.F., d'écoles secondaires et supérieures.

« *Car les Américains*, m'a dit l'un des diplomates communistes, *n'ont rien fait de tout cela, pas plus au Laos que dans le reste de l'Asie du Sud-Est. Et ils voudraient maintenant, confondre leur aide avec la nôtre, sous l'égide d'une agence internationale ? Qu'ils nous imitent plutôt, s'ils le peuvent ! Et d'ici à quelques années, les peuples jugeront notre système et le leur à leurs fruits. Savez-vous que les industries d'équipement soviétiques travaillent pour le tiers monde à raison de 30 % de leur capacité ?* »

Or, les Etats-Unis se refusent toujours à admettre cette conception de la coexistence compétitive. Plutôt que de s'attaquer à la racine du problème, qui consiste à aider des régimes viables, même s'ils sont neutralistes, l'Amérique, allant au plus pressé, lorsqu'un de ses protégés doit faire face à une rébellion intérieure, fait appel à ses propres forces contre celles qu'elle croit téléguidées de Moscou.

« Quoi que nous fassions »

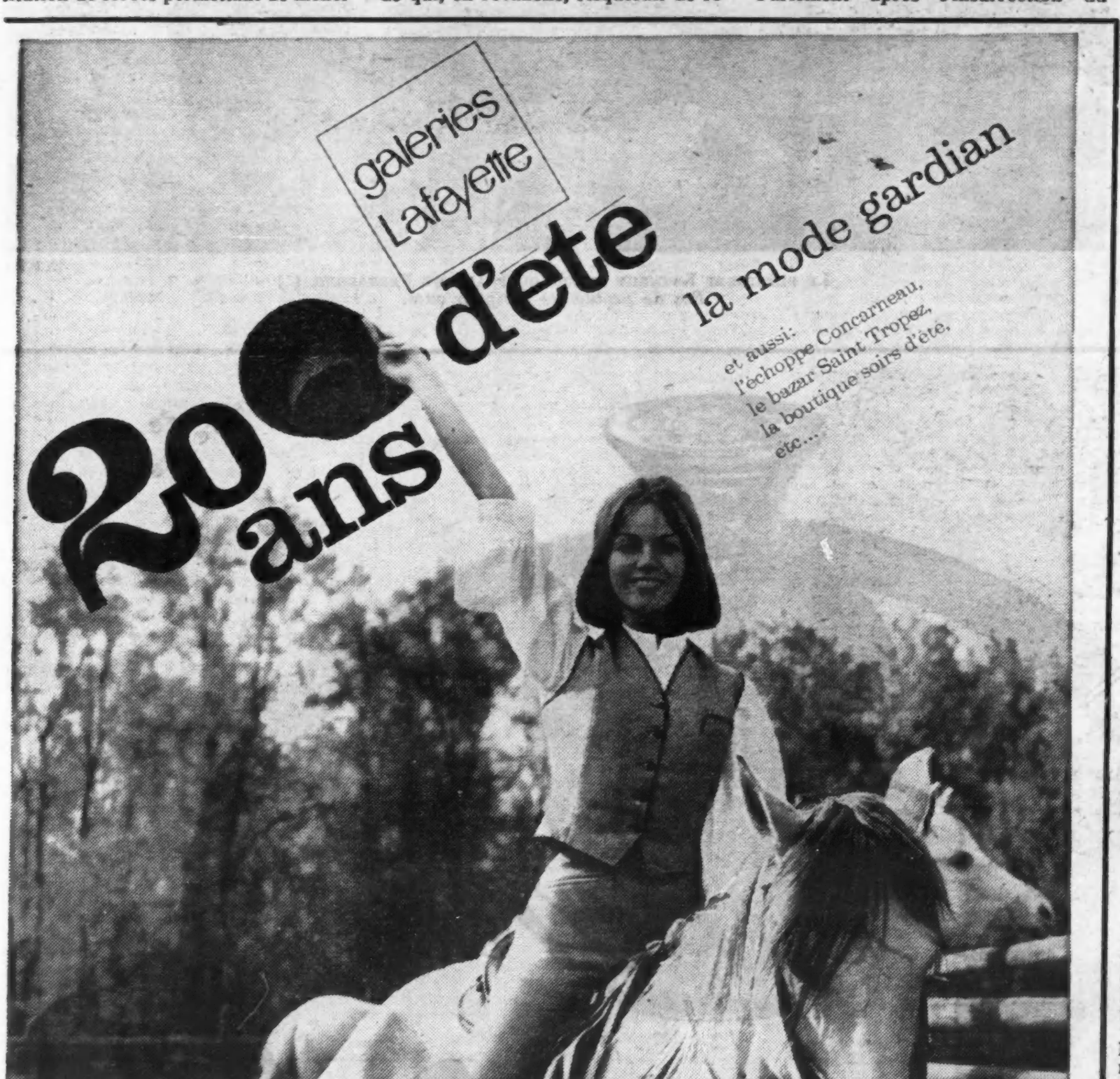
Cette attitude américaine tend à détruire la règle du jeu par laquelle M. Krouchtchev, à la différence des dirigeants chinois, s'efforce de maintenir la compétition Est-Ouest sur un terrain relativement pacifique. En violant la règle krouchtchévienne à Cuba d'abord, et demain peut-être au Vietnam, en Thaïlande, en Iran et à nouveau à Cuba, c'est la thèse chinoise sur l'inévitabilité des guerres que les Etats-Unis risquent finalement de faire prévaloir, voire — leurs interventions directes entraînant celles de pays socialistes — la guerre elle-même.

C'est ce que M. Krouchtchev expliquait à mots couverts dans son dernier message au président Kennedy. Le fait que le prince Souvanna Phouma, neutraliste authentique, a encore l'appui de la Chine et de l'U.R.S.S., le fait même que la conférence de Genève a lieu alors que les forces procommunistes eussent pu conquérir le Laos tout entier, attestent que M. Krouchtchev est encore maître de son jeu. La modération de ses messages à M. Kennedy indique qu'il n'a pas renoncé à rechercher avec le président américain un accord.

Mais le temps, désormais, presse. Il ne reste plus au président Kennedy qu'un court délai pour faire ce par quoi il aurait logiquement dû commencer s'il a réellement l'intention de changer la politique américaine : dire la vérité à son peuple, afin de désarmer les démagogues de droite. Cette vérité est non seulement, comme l'écrivait Walter Lippmann, que le nouvel équilibre des forces militaires *« interdit aux Etats-Unis d'avoir des satellites à la périphérie sino-soviétique, qu'il y faut, au contraire, encourager une politique de neutralité ; et que les guerilleros communistes l'emporteront inévitablement contre des régimes aussi impopulaires, réactionnaires et corrompus que celui des frères Diem au Viet-Nam »*.

Mais la vérité est également (comme seul parmi les politiques le sénateur Humphrey a eu le courage de le dire dimanche dernier aux Américains) que *« des régimes profondément révolutionnaires sont inévitables »* dans le monde sous-développé, *« quoi que nous fassions »* et que les Etats-Unis doivent les aider, même lorsqu'ils sont du type socialiste, s'ils veulent conserver leur place dans le monde — et cela pour que l'essor du tiers monde n'aboutisse pas à une conflagration mondiale.

MICHEL BOSQUET.



ENFANTS

« Papa, tu es fou » par William Saroyan

● *Heureux les papas américains !*

APRES « Maman, je t'adore », c'est « Papa, tu es fou » (1). William Saroyan a écrit « Papa » pour son fils Aram, qui a dix ans. C'est lui qui raconte l'histoire. Aram est curieux de toutes choses, mais préfère l'enseignement de son père à celui de son école. Papa se pose les mêmes questions qu'Aram sans se rendre ridicule, et il trouve réponse à tout : heureux, les papas américains ! Mieux encore, il fait la cuisine et la vaisselle aussi (nous sommes en Amérique et maman n'est pas là), car les méditations du père et du fils ont pour décor une installation primitive, loin de tout, où papa écrit. Aram voudrait écrire aussi. Ou bien être le premier à planter un drapeau (américain) sur la Lune. En tout cas, c'est un idéaliste.

Mer, marmite, coquille, église, train, chambre, racine sont les sujets de leurs conversations et les titres des chapitres. Exemple : le chapitre « Mauvaises herbes » a pour morale : « *Les mauvaises herbes ne sont pas si mauvaises que ça* ». Nous devinons avec Aram ce que cela signifie : le pire des hommes a tout de même quelque mérite.

L'optimisme de papa (« *J'aime la vie* »), ses valeurs spirituelles (« *l'argent n'est pas tout* ») aideront-ils Aram à réussir sa vie (américaine) ? Sans doute, pourvu qu'aucune vraie tragédie ne la traverse. Les prétentions philosophiques de William Saroyan convaincront-elles le lecteur adulte (non américain) ? C'est moins sûr. D'autant plus qu'à la véritable magie des premiers Saroyan s'est substitué un charme gentillet mais faible, qu'on subira jusqu'au bout de ce mince volume mais pas une page plus loin. Cela dit, « Papa, tu es fou » pourrait faire la joie des contemporains d'Aram, si toutefois ils supportent les « messages ».

ANNE GUERIN.

WILLIAM SAROYAN. (Usis.)
« Les mauvaises herbes ne sont pas si mauvaises que ça. »

BIBLIOTHÈQUES

● *Qui rencontre-t-on dans les bibliothèques municipales ?*

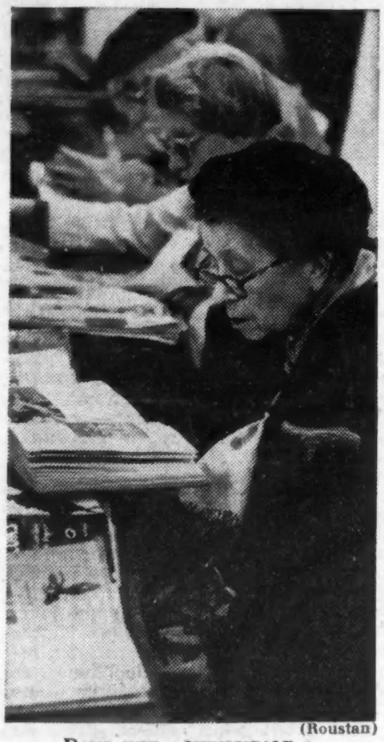
79 bibliothèques municipales, dont 5 enfantines et 2 spécialisées (féminisme, arts graphiques) sont ouvertes à Paris. Elles ont prêté, en 1960, 3.002.448 livres au total, contre 3.064.864 en 1955. Compte tenu de l'accroissement de la population parisienne dans cette période (qui est de 6,5 %) et de l'augmentation du prix du livre en librairie, ces chiffres représentent, sinon une régression, du moins un piétinement (2).

« Pourquoi ne lit-on pas ? » ai-je demandé au bibliothécaire du 20ᵉ. « *A cause de la voiture,* dit-il. *Ma bibliothèque est presque vide le dimanche, sauf quand il pleut. Autres facteurs : la télé, les distractions...* »

Ce sont les jeunes surtout qui lisent. Les lecteurs de 16 à 30 ans forment plus de 50 % de la clientèle municipale. Evidemment, direz-vous : ce sont des étudiants. C'est vrai : au point que les bibliothèques du 5ᵉ et du 6ᵉ ont pour fonction essentielle de décharger les bibliothèques universitaires de leur excédent de lecteurs. Les livres scolaires, à tous les niveaux, sont donc très nombreux dans les « municipales » de ce quartier ; ils se font rares sur la rive droite. « *Il n'y en a pas assez ici* », estime une « propé-lettres » rencontrée dans la centrale du 16ᵉ.

Mais que lit ce jeune homme brun à la centrale du 20ᵉ ? « La Pensée, revue du rationalisme moderne ». Il a dix-huit ans. Ce qui l'intéresse ? « *La conjoncture économique et internationale. Je lis deux ou trois revues par semaine. Des livres, beaucoup moins. Le dimanche, je préfère un match de football.* »

Ce jeune rationaliste est aide-comptable. Ses parents, commerçants comme ceux de Mlle « Propé-lettres »,



(Roustan)
DANS UNE « MUNICIPALE. »
« Je m'ennuie tellement chez moi. »

ne lisent pas, si l'on en croit les statistiques : cette catégorie compte moins de 3 % des inscrits dans les bibliothèques parisiennes. En fait, aucune catégorie d'adultes n'est très bien représentée. Rares sont les « cadres », les artistes inscrits. Rares aussi les « profession libérale », sauf dans le 6ᵉ, où la liste des clients est un véritable « Who's who » des Lettres.

Mais revenons à nos chiffres. Le pourcentage des employés inscrits varie — selon les quartiers — entre 9 et 23 ; celui des travailleurs manuels, entre 1,5 et 15 (dans le 20ᵉ) ; des « sans profession » entre 18 et 31. Ce dernier chiffre ne vaut que pour la centrale du 16ᵉ, calme et cossue dans son cadre verdoyant. Ici, clientèle oisive : la « femme au foyer », très exigeante de nouveautés, lit vite et superficiellement ce qu'il faut avoir lu pour en parler dans les cocktails.

Et la retraitée. En voici une, âgée de quatre-vingt-neuf ans, ex-« employée de maison » à qui son patron (un célèbre homme de lettres) a appris à lire. Elle ne regarde pourtant que les illustrations (dans « Historia »). « *C'est que je n'y vois plus beaucoup. Mais je m'ennuie tellement chez moi... Ce n'est pas gai, vous savez, de se retrouver seule. Alors je viens ici, tous les jeudis, depuis cinq ans.* »

Douze chaises

Du haut en bas de l'échelle sociale, donc, on lit. Mais que lit-on ? Des romans : 34 % en moyenne, mais jusqu'à 62 % dans le 20ᵉ, où la plupart des inscrits ne bénéficient que d'une éducation sommaire. Dans le 18ᵉ, pour un vieillard à barbe blanche qui se penche sur le Larousse médical « *afin d'apprendre quelque chose sur mes petits malheurs physiologiques* », on trouvera deux ou trois lecteurs venus « *pour s'évader de ce qui est circonstanciel* », comme dit un grand gaillard d'instituteur.

« *Un tiers des inscrits lisent pour s'instruire, pas plus* », estime un bibliothécaire dans le 20ᵉ. Mais c'est pareil dans tous les quartiers. La liste des livres les plus demandés ne varie pas beaucoup non plus. Troyat, Druon, Simenon font fureur partout. Partout (et pas seulement à Saint-Germain) on demande Beauvoir et Pasternak — mais beaucoup moins. Les auteurs classiques ne se laissent pas devancer. Dans le 18ᵉ, une femme qui « *fait des gros travaux* » cherche un Zola. Et Balzac, Stendhal « sortent » presque autant que les nouveautés (3).

En somme, ces bibliothèques sont assez bien garnies. Chaque centrale possède environ 20.000 livres, et en commande 1.000 par an. Le grand problème, c'est l'espace : « *Je n'ai plus un centimètre où mettre un nouveau livre* », m'explique la bibliothécaire de la centrale du 18ᵉ. La salle de lecture ? Il n'y en a pas. Il n'y a que douze chaises autour d'une table... pour 5.500 lecteurs réguliers ! Mais d'autres bibliothèques sont plus favorisées. Chaque année, un local est rénové de fond en comble. Et les locaux modernes, bien éclairés (comme ceux du 17ᵉ), constituent, pour les lecteurs en puissance, un singulier appât. De ce côté-là, aucun lièvre à soulever.

Mais... il y a un mais, insignifiant en apparence, qui, de cause en effet, mène les bibliothèques au bord de la catastrophe. C'est le nombre et le salaire (330 à 350 NF par mois) dérisoires des assistants bibliothécaires. Faute de personnel stable, les bibliothécaires titulaires remplissent les fiches, rangent les livres eux-mêmes. « *Nous n'avons pas le temps de conseiller les lecteurs* (*qui ne demanderaient pas mieux*), *encore moins de lire* », disent-ils.

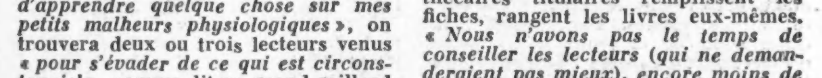
Avec un personnel plus efficace, une modernisation plus étendue ou — qui sait ? — des campagnes publicitaires, les « municipales » pourraient sans doute jouer un rôle plus important dans la vie culturelle de la capitale la plus civilisée, paraît-il, du monde. Mais si on ne lit pas assez, la raison est ailleurs. Cahin-caha, les « municipales » fonctionnent. Ce sont les Parisiens qui ne fonctionnent pas.

A.G.

(1) Stock, 183 pages, 7,50 NF.

(2) La situation n'est pas très différente en banlieue (dans le département de la Seine) où l'augmentation très nette du nombre de prêts ne rejoint pas celle de la population (qui est beaucoup plus rapide que celle de Paris).

(3) Un inconvénient majeur du système municipal : entre la parution d'un livre en librairie et sa mise en service dans la bibliothèque, quatre bons mois s'écoulent.



SUR « LES FRANÇAIS D'ALGÉRIE

GERMAINE TILLION.

Germaine Tillion, directeur de recherches au Centre national de la Recherche scientifique, dont « L'Express » a publié depuis quatre ans les importants travaux sur l'Algérie (*), parle ici du livre de Pierre Nora, « Les Français d'Algérie », qui conteste, du point de vue politique, l'importance qu'elle a toujours accordée aux problèmes économiques et sociaux en Algérie.

Pierre Nora, 31 ans, est un professeur agrégé d'histoire et de géographie dont le premier poste fut Oran, où il resta trois ans. Il vient de rentrer d'Algérie.

PIERRE NORA.

A la fin des vacances de Pâques, un courrier me rattrapa, avec un livre sur « Les Français d'Algérie » (1) et une aimable lettre de « L'Express » qui m'en demandait le compte rendu *« parce qu'il mettait en cause mes conceptions »*...

J'aurais lu cette étude avec intérêt de toute façon, mais si j'ai accepté la proposition de dire ce que j'en pense, ce n'était pas parce que « mes conceptions étaient en cause » (mes livres sont faits pour être critiqués), c'est parce que le sujet m'inquiète.

Malgré un départ légèrement orienté vers la critique, je dois dire que mes réactions dominantes furent celles de l'approbation et même de la sympathie. Disons : 90 % d'approbations sérieuses et 10 % de petites critiques. Mais puisque c'est le jeu, nous parlerons brièvement des premières (sans toutefois les omettre) et nous détaillerons les secondes...

Approbations : le sujet — trop peu exploré et qui mérite de l'être ; le ton — qui est juste, avec la violence nécessaire pour atteindre un lecteur; la documentation — assez honnête et jamais fatigante ; le style — souvent excellent ; des observations nombreuses, pittoresques, fines... Bref, un livre intéressant, écrit par un jeune et brillant universitaire.

Universitaire, certes ! Et qui a *lu* beaucoup, réfléchi sur ses lectures, comparé, systématisé — mais qui a *lu*, plus qu'il n'a *vu*. Ce pour quoi j'ai supposé, sans rien savoir de lui, qu'il était jeune, tout frais sorti de nos meilleures écoles, doué pour regarder la vie, sans, toutefois, en avoir eu suffisamment le loisir. Maladie guérissable, car lorsqu'il parle des choses qu'il connaît directement, il en parle bien...

En fait, ce que je préfère dans ce livre, ce sont les notations visiblement prises sur le vif ; elles sont toujours honnêtes. Par exemple, la description de la jeunesse française d'Algérie, après les tangages du 13 Mai, avec ses contradictions, ses incohérences, ses virtualités qui permettent l'espérance... Par exemple, l'étrange et très dangereux amalgame de la vieille colonisation algérienne et de la jeune armée française revenue d'Indochine, toute déboussolée par les revers et par l'exil, avec son fascisme marxisant, son anticolonialisme réel, son acharnement à combattre un invisible ennemi (si proche, pourtant, à tous égards, de celui qui les combat)... Tout cela, qui n'est pas imaginable pour qui n'a pas vu l'Algérie entre 1957 et 1961, l'auteur l'a observé et il en parle fort bien, mais trop brièvement à mon goût. Peut-être manque-t-il de recul pour saisir l'étrangeté de ce qu'il voit.

L'aplatissement du temps

En dehors de ce « moment » de l'histoire, tout ce qu'il sait de l'Algérie a été visiblement puisé dans ses lectures. De là, un certain aplatissement du temps que même les chiffres qu'il cite nous révèlent (ils sont le dernier bastion, pourtant, de la précision). A propos du statut de 1947, l'auteur nous dit, en effet, qu'il assurait à la minorité française *« une représentation égale aux neuf millions de musulmans du second collège »*. Or, au recensement de 1948, les musulmans d'Algérie étaient 7.611.777, et pas neuf millions. Erreur minime, involontaire, sans grande conséquence — car il importe peu, dans notre propos, qu'une injustice ait porté sur neuf millions ou sur sept et demi. Tout de même, c'est 7.611.777 en 1948, 8.800.000 en 1954, 9.300.000 en 1960... (2). Bien que je ne retienne aucun chiffre, si l'erreur m'a sauté aux yeux, c'est parce que le « devenir » algérien me semble l'arête centrale de son présent. Au point que, lorsque j'écoute une anecdote sur ce pays, je ne demande plus : où ? (comme je le faisais jadis, aux temps de l'ethnographie), mais : quand ? quelle année ? quel mois ? quel jour ?

Les incohérences meurtrières

Hors des chiffres, la déformation est plus grande encore, et ce qu'on nous dit des rapports actuels du colon français avec la terre algérienne me semble avoir été vrai vers 1910 (l'auteur se réfère d'ailleurs (3) à un roman paru à la veille de la guerre de 1914, et le colon qu'on nous y présente est un vieillard qui a dû naître aux environs de 1840). Déjà à cette époque la petite propriété française subsistait difficilement ; la grande propriété française devenait industrielle et les « colons » émigraient vers les villes. Aujourd'hui, les Français d'Algérie sont, dans la proportion de 91 %, des citadins...

Cette désertion de la campagne par les colons français n'a certainement pas obéi à un désir de se sentir entre soi, de fuir un danger, comme le dit M. Nora (en fait, elle correspond à la période où la sécurité était la plus grande), mais elle me paraît très exclusivement la conséquence d'une évolution économique.

Les conditions de l'exploitation agricole en Algérie ruinèrent la petite propriété dans son ensemble ; les paysans musulmans dépossédés réagirent en émigrant vers les usines de France; les petits colons français, incapables également de supporter la concurrence des grands propriétaires, vinrent s'installer à Alger, Oran, Bône, où leurs enfants accaparent le commerce, les postes techniques et les traitements de fonctionnaires. Du coup, les grands propriétaires devinrent des hommes d'affaires, des « industriels de la terre », qui habitent également les villes — Alger, Oran, Bône — voire Marseille, Nice ou Paris. Ils sont tourmentés par le placement des récoltes trop abondantes, par le déficit des récoltes trop faibles, par le choix de leurs gérants, par la politique, par les traites à payer — mais, sauf de très rares exceptions, ils ne cultivent plus que par personnes interposées. On en compte 6.385 qui possèdent 2.700.000 hectares, soit 87 % des terres européennes et près de 28 % de la surface cultivable totale (4). C'est dire que le problème posé par eux est exclusivement financier et qu'un dédommagement honnêtement calculé peut résoudre leurs difficultés essentielles : ils discuteront le chiffre, pas le principe. (En Tunisie, le gouvernement français rembourse actuellement à 50 % les domaines moyens, à 25 % les grands domaines — c'est insuffisant, mais pouvait-on à la fois payer la guerre et payer la paix ?) (5).

Quant aux autres — les petits colons restés sur leurs terres — encore que fort peu nombreux (16.000 familles), ils le sont cependant trois fois plus que les hommes d'affaires du groupe précédent — trois fois plus nombreux, et vingt fois moins riches — car ils possèdent 22 hectares en moyenne, au lieu de 420, et leurs terres représentent 3 % du terroir algérien. J'en connais que ni la concurrence des grands domaines ni la guerre n'ont fait fuir, mais s'ils ont affronté ce dernier péril, c'est davantage par affection pour l'Algérie en tant que patrie, que par amour possessif d'un domaine. Certains ont aidé chaque jour, depuis sept ans, leurs compatriotes musulmans à franchir vivants les incohérences meurtrières de l'heure, et s'ils parviennent à s'intégrer dans l'Algérie de demain, ce sera avec grand profit pour celle-ci. Bref, de tous les problèmes que pose une paix prochaine, le plus soluble me semble être celui des Français cultivateurs.

JEUNES FRANÇAIS...
« Dans les vieux contes de l'Aurès...

L'aide au F.L.N.

M. Nora fait précéder l'attaque assez vive qu'il dirige contre les libéraux (et plus précisément moi-même) d'un parallèle où il les oppose aux *« quelques dizaines ou centaines de Français qui furent des nationalistes révolutionnaires algériens de la première heure et ne cessèrent de militer aux côtés des musulmans. »* Il entend, par là, très certainement, les Français assez nombreux qui furent accusés ou condamnés pour aide au F.L.N., au cours des cinq dernières années, et il spécifie, d'ailleurs, qu'il n'en a connu aucun.

Je ne puis en dire autant, et si je n'ai pas connu *tous* les premiers, ni *tous* les seconds, j'ai rencontré *beaucoup* des premiers et *beaucoup* des seconds — c'est pourquoi je me permets de dire que, à quelques exceptions près, ce qui les distingue c'est un événement accidentel.

Dans les vieux contes de l'Aurès, le supplice classique et final s'intitule : « Chameau-Faim et Soif ». Il consiste à empêcher un chameau de manger et un autre chameau de boire, puis à conduire les deux bêtes à égale distance de l'abreuvoir et du pâturage après avoir attaché entre eux l'homme ou la femme qu'on veut punir. Alors les chameaux tirent, chacun de leur côté, l'un vers l'orge et l'autre vers le puits...

Cette hideuse guerre d'Algérie fit le coup du Chameau-Faim et Soif à beaucoup de jeunes hommes... C'est pourquoi je n'écoute jamais sans grand malaise des bonnes gens, dont les chameaux sont repus, discuter sévèrement à propos de celle des deux cordes qui a cassé. Autrement dit : j'ai pris consciemment et délibérément la défense des gens qui sont attachés entre les chameaux : j'ai tâché, je tâche et je tâcherai à les déficeler — plutôt qu'à resserrer les nœuds qui les étranglent — et je continuerai ainsi jusqu'à ce que plus rien ne distingue ceux qui aiment la France et ceux qui aiment l'Algérie, ceux qui servent leur pays et ceux qui obéissent à leur conscience. Mais cela ne signifie nullement que je me désintéresse des chameaux (comme le suppose M. Nora).

Un vieux croquemitaine

Certes, dans le livre publié sous le titre « Algérie en 1957 » (6), j'avais écrit que le colonialisme était « un vieux croquemitaine » — et là

(*) Voir « L'Express » n° 319 du 2-8-1957 : « Algérie 57 » ; n° 360 du 8-5-1958 : « Algérie 58 » ; n° 376 du 28-8-1958 : « Entretien avec Yaacef Saadi » ; nos n°s 497, 498 et 499 des 22-12-1960, 29-12-1960 et 4-1-1961 : « Les Ennemis complémentaires ».

(1) Pierre Nora, « Les Français d'Algérie », 252 pages, Julliard, mars 1961.

(2) Les statisticiens prévoyaient une population musulmane atteignant, au 1er janvier 1960, 9.800.000 (Jacques Breil, « La population des départements algériens », Juin 1955).

(3) Pages 169 et 173.

(4) Je prends ces chiffres dans le journal « L'Espoir-Algérie » (6 avril 1961) qui, après plusieurs semaines d'éclipse involontaire, vient de reparaître sous forme de feuilles ronéotypées.

(5) M. Jules Moch a calculé que si, au lieu de poursuivre en Algérie la guerre que l'on sait, on avait voulu dédommager tous les gens qui revendiquent la nationalité française, chaque famille de quatre personnes pouvait recevoir 14 millions d'anciens francs (Jules Moch, « Paix en Algérie ». Laffont 1961.)

Réponse de GERMAINE TILLION à PIERRE NORA

(Addad.)

...D'ALGÉRIE.
...le supplice final s'intitule : « Chameau-Faim-et-Soif ».

j'avoue mes torts, car il s'est rudement défendu — encore qu'il se soit moins défendu qu'il ne semble, car depuis le 13 mai 1958, le complexe colonialo-militaire d'Alger menace bien davantage les libertés des Français que les ambitions du F.L.N.

En fait, les hommes qui relancèrent l'intégration, comme contre-feu de l'indépendance, ne pouvaient plus rien résoudre avec cette vieille formule, car l'intégration était devenue une solution de violence, mais ils reconnaissaient explicitement la faillite de la formule coloniale. Bref, si j'anticipais un peu en 1956 lorsque j'écrivais que le colonialisme était moribond, je me figure que le livre de M. Nora retarde déjà bien davantage.

Sans doute, dans mes relations avec les événements, ai-je le travers inverse de celui que j'ai critiqué tout à l'heure : à force de voir derrière le présent les profils du passé, j'ai tendance à chercher des lignes et des directions qui me font imaginer l'avenir un peu plus vite qu'il ne chemine, je reconnais donc qu'en 1956-1957 le colonialisme pouvait sembler vivace et méchant et que, dans l'ordre des urgences, ses victimes agissaient raisonnablement en mettant en première position leur liberté et en seconde position la lutte contre la misère qui les étreint.

La misère n'en est pas moins réelle et, en 1961, les gens les moins informés constatent la libération irrésistible de tous les peuples colonisés, tandis que l'appauvrissement des hommes pauvres et l'enrichissement des hommes riches s'étalent sur toute la terre et inquiètent désormais même ceux qu'ils favorisent.

(6) Brochure parue en 1956 dans un bulletin de déportés de la résistance, reprise par les Editions de Minuit sous le titre « Algérie en 1957 » puis rééditée, avec d'autres textes, sous un titre plus adapté : « L'Afrique bascule vers l'avenir ».

En 1956, je n'en avais parlé ni pour chagriner les uns ni pour procurer aux autres « un lâche soulagement », mais parce que je les avais vus, parce que c'était vrai.

Etre libéral

« *Chrétiens ou kantiens,* nous dit l'auteur, *les libéraux ne voient que des individus, sans histoire, des corps qui s'entre-déchirent et des âmes qui se sous-estiment. La désinvolture avec laquelle ils traitent le passé* », etc.

Si tels sont en effet les libéraux, M. Nora a raison de m'y inclure car je refuse le péché originel, et les diverses séries d'excommunications de quelque pape qu'elles viennent — et cela pour toutes les catégories humaines sans exception. C'est dire que les enfants des colonisateurs me semblent innocents, tout comme les autres mioches de ce monde. Disons que j'aime mieux voir réparer les crimes que les faire expier — ou, plus exactement, que je souhaite voir s'instaurer un milieu qui ne soit pas générateur de crimes.

Que le colonialisme soit essentiellement un type de relation anormale, viciée, oppressive, et que lorsqu'on place n'importe quels humains dans une situation de ce genre, ils en pourrissent — de tout cela je suis convaincue depuis longtemps... mais c'est la relation qu'il faut redresser, et non pas le cou des gens qu'il faut tordre.

Est-ce cela que M. Nora appelle « être libéral » ? Il ajoute (et j'en suis bien d'accord) que « *le libéralisme est une position d'ajustement individuel* ». Il ne l'oppose pas explicitement au marxisme mais alors à quoi l'oppose-t-il ? Car après tout, « ajustement individuel » c'est aussi une définition de la vie... Mais va pour ajustement individuel, je sais d'ailleurs mieux ce que c'est que le libéralisme.

En ce qui me concerne, et dès mes premiers contacts avec l'Algérie (en 1934) j'ai beaucoup écouté les Algériens sans songer à les endoctriner, et j'ai contracté l'habitude de ne pas penser à leur place.

Lorsque, en 1935, j'écoutais à Biskra le docteur Saadane, et à Constantine M. Tahrat, j'étais pleine d'attention et de sympathie pour leurs thèses — qui visaient alors l'intégration ; lorsque vingt-deux ans plus tard, en 1957, j'ai visité les camps et les prisons d'Algérie, et revu partout de vieux amis dont la bonne foi m'était connue, il m'a paru au contraire évident que l'intégration était devenue une solution de violence. Donc une exécrable solution — plus exactement une impossibilité de résoudre quoi que ce soit.

Dans les deux camps

Après avoir acquis objectivement cette conviction, je me suis efforcée aussitôt de persuader nos dirigeants de la nécessité d'arrêter des massacres affreux et sans issue, par une entente avec le F.L.N., directe, sans préalable. En même temps, j'essayais (assez dangereusement) de protéger des vies, et je peux le dire : dans les deux camps (car l'histoire c'est *aussi* des corps qui s'entre-déchirent...).

Cela veut dire que je n'avais pas beaucoup de temps pour contrarier le « lâche soulagement » qu'éprouvaient, d'après M. Nora, certains de mes lecteurs. J'ai saisi cependant les deux occasions qui me furent offertes de le faire : à la radio française en 1957, j'ai parlé des atrocités de la bataille d'Alger (7) et dans un article (8) j'ai analysé le caractère irrépressible de la revendication politique des Algériens.

(7) On ne m'a d'ailleurs pas demandé, depuis, d'y reprendre la parole.

(8) Ecrit en octobre 1957. Il parut dans le numéro de « Preuves » de mai 1958 sous le titre « Les Ennemis complémentaires ». Repris aux « Editions de Minuit » en 1961.

Depuis sept ans

Depuis sept ans l'Algérie coule vers son indépendance comme un fleuve vers la mer ; depuis trois ans (pratiquement depuis les « fraternisations » et le collège unique) seule la guerre la sépare encore de sa liberté : quelle que soit la façon dont la guerre se serait arrêtée, l'Algérie ne pouvait qu'être libre aussitôt — libre, souveraine, indépendante... Les ennemis de la liberté algérienne le savent bien, et ils ne se sont appliqués qu'à faire durer la guerre, nullement à préparer une paix favorable à leurs chimères.

Depuis la reprise officieuse des négociations, on grossit dans la presse des difficultés mineures — bricoles — telles que : Sahara, pétrole, gaz naturel...

Que le pétrole ou le gaz soient maghrébins ou algériens, qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? Ni la science ni la diplomatie ne leur feront traverser la Belgique ou la Pologne, pour atteindre la mer... Donc, même du point de vue le plus sordide, tout dépend de *la nature* de nos relations avec les Algériens.

Je voudrais pouvoir en dire autant des relations franco-françaises — mais j'ai grand peur qu'elles n'aient été aigries pour longtemps par les poisons algériens... et j'ai grand peur aussi que l'excès des souffrances subies par l'Algérie ne l'amène à des règlements de comptes internes — qui compromettront l'unanime acquiescement dont pourrait bénéficier le F.L.N. s'il parvenait à les interdire.

Voilà que j'anticipe encore !

G. T.

CORRESPONDANCE

« Le Dîner de Babette » par Karen Blixen
« Les Abonnés absents » par Nicole Vedrès

« On vous préfère à un ex-candidat au Prix Nobel. Ne faites pas la modeste », écrit Maurice Nadeau à Nicole Vedrès.

J'ETAIS parti pour rendre compte du recueil de nouvelles de Karen Blixen : « Le Diner de Babette » (1), un titre d'ouvrage qui ne répond guère à l'idée qu'on se fait de cette grande dame, baronne danoise comme chacun sait et que je ne connaissais, je l'avoue, que sous l'aspect d'Isak Dinesen, auteur des « Sept contes gothiques », qui m'avaient autrefois enchanté.

Premier récit : charmant. Chiraz, amours angéliques, pêcheurs de perles, poissons pleins de sagesse et qui parlent. Nous retrouvons le délicieux climat de l'école maternelle. Le deuxième, qui s'appelle précisément « Le Diner de Babette », s'adresse déjà à des élèves plus mûrs, de la classe du certificat d'études, comme on disait autrefois. J'allais attaquer le troisième quand le facteur m'apporta « Les Abonnés absents », de Nicole Vedrès (2). J'eus tort de couper l'ouvrage frais arrivé et surtout de lire tantôt dix pages de l'un, tantôt dix pages de l'autre. C'est le bon moyen pour tout mélanger. Voyons, le yéti, cet animal fabuleux qui vit (qui vivait) dit-on sur l'Himalaya, est-ce Nicole Blixen qui nous en parle ou Karen Vedrès ? Et puis, zut ! Adieu Babette et son dîner ! Je n'ai pas d'appétit aujourd'hui pour Blixen. Je la préférais sous la forme Dinesen.

KAREN BLIXEN. (Avedon.)
Des poissons pleins de sagesse et qui parlent.

Un coup de trois

Nicole (excusez-moi de vous appeler par votre prénom ; pour nous rencontrer quelquefois dans votre quartier, nous ne sommes jamais allés jusqu'à la familiarité), mesurez votre pouvoir : on vous préfère à un ex-candidat au Nobel ! Ne faites pas la modeste. Vous savez bien que, dans le « Mercure », c'est votre chronique qu'on commence par lire, comme dans la N.R.F. celle de Blanchot. Allons bon ! Encore un rapprochement qui vous fait rougir. Bref, poursuivant dans la voie qui nous a valu déjà « Paris, le... » et « Suite parisienne », Nicole Vedrès, avec « Les Abonnés absents », réussit un coup de trois. Les années se suivent et les crus se ressemblent ; je veux dire qu'ils sont toujours de la même excellente cuvée.

Je vais d'abord vous dire, Nicole, ce que vous n'êtes pas. Premièrement, vous ne jouez pas les « grosses têtes ». Vous n'avez aucune Weltanschauung à nous proposer, qui nous donnerait l'assurance de trouver la sagesse ou le bonheur. Comme tous les écrivains, vous vous intéressez à l'écriture et il vous arrive d'en parler. Vous ne grimpez pas pour autant sur un trépied ; vous ne laissez pas croire que vous avez arrosé de larmes et de sueur votre papier. C'est le métier en soi qui vous intéresse et vous ne cachez pas que c'est parfois le dernier des métiers : un métier qui n'enrichit pas son homme (pardon !) et qui lui vaut souvent le décri de ses voisins d'immeuble (jolie votre anecdote sur votre propriétaire, qui ne vous prend pas tout à fait pour une « vraie dame »). Pourtant, vous avez plaisir à écrire, et vous le dites. Cela se verrait d'ailleurs sans cela. Vous avez plaisir à raconter ce qui se passe autour de vous, dans votre quartier, dans les milieux que vous fréquentez, d'après les journaux que vous lisez, et ce qui vous passe par la tête. Cela fait beaucoup de choses à raconter, et qui se mêlent de la façon la plus agréable et la plus judicieuse. Vous allez de l'une à l'autre d'un pas allègre, sans forcer l'allure, et nous voyons en effet comment tout se tient, dans la vie et votre tête, dans le monde et votre particulier : la guerre d'Algérie et les cinéastes américains qui viennent traquer le folklore jusque devant votre porte, votre horreur du bruit et les recettes du « nouveau roman ». On vous taxerait de désinvolture si vous n'avouiez pas votre souci de la transition (mais elle s'établit toute seule, rassurez-vous) et de prétention au bien écrire si vous ne maniiez (deux i) avec tant de grâce le subjonctif. Vous êtes le contraire d'un « bas-bleu ».

Je cesse de m'adresser à vous. Vous croiriez qu'à mon tour j'envoie une lettre à « l'abonné absent », alors que je sais où vous trouver, entre la rue Jacob et le boulevard Saint-Germain, pendant l'heure de détente journalière que le médecin vous a recommandée afin de vaincre le surmenage. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, la situation était plutôt tendue, elle, vous en souvenez-vous ? Vous me direz la prochaine fois si vous avez de bonnes nouvelles de votre fils, présentement en Algérie. Ou si vous comptez retourner à la radio que vous avez quittée, sans bruit, parce que trop de vos amis n'avaient plus le droit d'y parler. Pour tout le bien que j'ai encore à dire de vous, il vaut mieux que vous n'écoutiez pas.

Mme Nicole Vedrès donc, vexée de ce qu'on la croit en promenade ou en voyage quand ses correspondants se trouvent branchés sur le service des « abonnés absents » (c'est le moyen qu'elle a choisi pour travailler sans être dérangée), entreprend de nous livrer le produit de ses heures studieuses. Ce sont tout bonnement ses chroniques du « Mercure de France ». Des chroniques ! Il n'y a pas de quoi s'extasier. Nous en écrivons tous et nous en lisons partout. Cela tient plus du journalisme que de la littérature. A moins qu'on ne s'appelle Rémy de Gourmont ou Paul Léautaud qui, dans le même périodique, ont précédé notre auteur. « Promenades littéraires », « Epilogues », « Chroniques de Maurice Boissard », comment se fait-il que trente, quarante, cinquante ans plus tard, nous prenions encore plaisir à les lire, que nous les placions parfois au-dessous des « vrais livres » sortis des mêmes plumes ? Leurs auteurs ne se fiaient pas seulement à leur tour de main. Pour être parfois légers, ils n'étaient pas pour autant futiles. Ils avaient quelque chose à dire ; en même temps qu'amuser, ils savaient intéresser, toucher et émouvoir, rejoindre, comme on dit, l'universel à travers le particulier, bref, faire œuvre littéraire. Nicole Vedrès est de cette lignée.

Par la grâce du chatterton

Elle écrit au yéti, à l' « abominable homme des neiges ». Ce n'est pas sérieux. Même quand ce yéti lui rappelle cette grosse bête beige, appelez-la Zozo, ou Tintin, qui, pour l'édification des enfants de France, fait les quatre cents coups au pôle Nord, au Far West. Ou qu'elle se souvient du loup-yetu (loup, y es-tu ?) de sa propre enfance. Justement, à propos de son enfance... on voit le genre, et l'enchaînement. Et comment elle accroche la prétendue découverte du prétendu yéti à ce qu'on appelle « information sensationnelle » : « *Presque uniquement destinée*, dit-elle de celle-ci, *à émousser chez le lecteur quelque sentiment que ce soit.* » « *Parlons-en beaucoup pour cesser d'y penser vraiment.* » « *Ces temps derniers, ainsi, la terre a tremblé* », etc. D'où elle tire que les « fracassantes nouvelles » sont une manière de nous jeter la poudre aux yeux et que « *désormais, si quelque chose d'important se prépare, on ordonne le silence. Ou bien on parle par énigmes, ce qui revient au même.* » Quelques exemples suivent. Comment, de ces exemples, elle passe à la poésie, au « nouveau roman », à la radio, à la politique, à tout le monde et son train, elle convient que c'est par la grâce du chatterton : « *Bande adhésive si prompte à prendre une teinte neutre qui l'apparente aux deux éléments, souvent bien disparates, voire opposés dans leur nature, qu'elle relie... Ainsi, l'idée d'interdépendance, véritable chatterton, qui relie deux principes pourtant incompatibles, la liberté et la dépendance. Ainsi, le parti socialiste actuel...* », etc. Ces comparaisons portent déjà leur date. On pourrait en trouver d'autres. Mais la conclusion reste d'actualité quand cette irrévérencieuse propose au yéti, s'il s'ennuie dans son Himalaya, de se réfugier au Loch Ness « *ou, plus près de nous* », à « *l'Elysée* ».

La procession alsacienne

La satire n'est pas féroce. Elle n'est même pas méchante. L'état de nos mœurs, la marche un peu cahotante de notre monde, les ambitions dérisoires que, les uns et les autres, nous pouvons nourrir, les nombreux ridicules dont nous sommes affublés figurent tout de même un aliment de choix sous cette plume qui va son train et qui, à l'occasion, accroche, pique aux bons endroits, oh ! simplement, pour dégonfler un peu les baudruches trop voyantes, les vessies qu'on prend généralement pour des lanternes. Il est même étonnant de voir comment cet esprit de prime saut et qui ne préfère rien tant que s'ébattre dans la rêverie, aller au devant de toutes les rencontres poétiques, marier l'eau avec le feu (sans le secours d'aucun chatterton), donne en même temps l'impression de l'équilibre, et, oui, osons le mot, du bon sens. Il est vrai que dans un monde... (épargnons-nous le développement). Cela donne parfois au mets une pointe de lassitude, ne disons pas d'amertume (Nicole Vedrès aime ce monde,

(1) Traduit du danois par Marthe Metzger (Gallimard), 256 pages, 9,50 NF.

(2) Mercure de France, 216 pages, 8 NF.

PRIX INTERNATIONAL DES ÉDITEURS

SAMUEL BECKETT
Molloy
Malone meurt
L'innommable
Comment c'est

ÉDITIONS DE MINUIT

JORGE LUIS BORGES
Fictions
nrf

(Cartier-Bresson-Magnum)

SUR UNE TERRASSE DE LISBONNE.
Au-delà du fado et de la saudade.

cette vie, sa condition de « femme de lettres » et surtout l'écriture) qui en relève le goût, donne à l'ensemble de la consistance et empêche qu'on ne le tienne pour un déjeuner de soleil.

De cette roborative promenade dans les rues de Paris, les jardins du Luxembourg et ceux de la Culture, je veux retenir surtout ce qui prend nom ici de « procession alsacienne ». C'est une manière propre, paraît-il, aux dévots alsaciens, d'aller « *de calvaire en calvaire, de reposoir en reposoir à une allure particulière qui en fait moralement tout le prix : un pas en avant, deux en arrière...* » On pourrait penser qu'ainsi ils n'atteignent jamais le but. Erreur ! « *Essayez,* dit l'auteur, *ou prenez seulement la mappemonde et supposez...* » C'est en effet une manière d'atteindre le but, mais par l'autre côté. A ce compte, notre monde n'est-il pas tout entier « alsacien » ? Et Nicole Vedrès également, qui habite, si je ne m'abuse, place de Furstenberg (3).

MAURICE NADEAU.

ROMANS

« L'homme au masque », par Fernando Namora

● ***Un « étranger » au Portugal.***

« L'HOMME AU MASQUE », de Fernando Namora (1) est caractéristique de l'actuelle littérature portugaise. L'auteur n'a pas oublié ses origines paysannes ; docteur en médecine, il a d'abord exercé à la campagne et ses « Carnets d'un Médecin de campagne » (2) ont été traduits dans le monde entier. « L'homme au masque » est le dernier paru d'une œuvre qui comporte dès maintenant une dizaine de volumes, romans, nouvelles et poèmes, et dont, en France, nous connaissions déjà un roman burlesque d'une extraordinaire intensité : « Le bon grain et l'ivraie » (3).

« L'homme au masque » nous conte l'aventure d'un médecin qui, parti de la campagne, a fait une brillante carrière dans la capitale. Sa désagrégation morale va de pair avec sa montée sociale. Le docteur Joao Eduardo n'est pas le même homme selon qu'il parle à sa femme Luisa, à ses maîtresses, à ses amis, à ses collègues, à ses malades. Intelligent, apparemment sincère, calme, il inspire une confiance qu'il sait ne pas mériter. Il se voit agir en quelque sorte, à travers une cruelle radioscopie, il s'examine en transparence, opère sur lui-même un diagnostic aussi impitoyable que celui qui a fait sa réputation de médecin vis-à-vis de ses malades. Joao Eduardo est un personnage trouble, troublant, et par là-même attachant, et dont les divers aspects se révèlent, s'approfondissent, se complètent au cours du roman. Il trahira son confrère, le Dr Madeiros, qui ne connaît que sa conscience professionnelle. Il trahira son amitié pour Jaime qui se meurt de tuberculose et qui ne perd pas une occasion de le fustiger. Lorsqu'au bout d'une nuit de crise, qui est comme un voyage au bout de la nuit avec Silvina, une chanteuse de fado, il entre chez lui avec le sentiment que peut-être il va pouvoir commencer à voir clair, sa femme l'accueille en lui disant : « Jaime est mort. »

La multiple personnalité de « L'Homme au masque » (décidément c'est « aux masques » qu'il eût fallu écrire) prête indirectement à une critique très précise du monde médical, mais, impossible de s'y tromper, le vrai sujet, c'est ce héros aux prises avec lui-même, ses contradictions, nouvelle incarnation de « l'homme en dehors » selon Colin Wilson, un « étranger », d'autant plus émouvant qu'il n'a pas rompu ses racines terriennes et qu'il se meut dans un milieu d'intense humanité souffrante. C'est en vrai romancier et psychologue que Fernando Namora manipule l'amour, la mort et la conscience humaine. Il est regrettable que la traduction de « L'Homme au masque » abuse des clichés, des locutions toutes faites et qu'elle manque de mordant.

Un balcon de fer forgé

Nous avons trop tendance à considérer le Portugal comme un balcon de fer forgé derrière lequel on chante le fado et goûte la saudade. La littérature portugaise actuelle vaudrait d'être mieux connue. C'est par elle que le Portugal, asphyxié par Salazar, s'efforce de respirer, de maintenir le contact avec le reste du monde. Lisbonne possède son Saint-Germain-des-Prés, la rua Garrett, ses cafés et ses librairies où l'édition française occupe beaucoup de place. Les romanciers portugais poursuivent avec succès le mouvement d' « européanisation » de la culture ibérique entreprise naguère par « La Revista del Occidente » pour l'Espagne et « Presença » pour le Portugal. L'édition est très active, ce qui est surprenant pour un si petit pays ; on trouve même à Lisbonne, avec les éditions Arcadia, l'équivalent de nos Editions de Minuit.

Nous avons découvert récemment Fernando Pessoa qui a la chance d'avoir trouvé un introducteur de la qualité d'Armand Guibert. D'autres romanciers portugais, moins lus, moins populaires, sont cependant connus en dehors du Portugal. Citons Leao Penedo qui, avec « A Raiz o vento » (La racine et le vent (4) a écrit un très poignant roman de la faim ; Rogerio de Freitas, avec son « Tempo de Angustia » (5) ; Tomaz Ribas avec ses romans documentaires « Montanha Rassu » (6) ; le jeune Alfredo Margarido, dont « No fundo deste canal » (7) a de quoi faire pâlir Robbe-Grillet ; en la personne d'Augustina Bessa Luis (8), les lettres portugaises ont une romancière de premier ordre... On ne peut que déplorer, comme le faisait déjà Valery Larbaud, à propos d'Eça de Queiros, cet « ostracisme qui frappe injustement le portugais ».

ANDRE BAY.

(3) Furstenberg : nom de deux princes-évêques de Strasbourg qui favorisèrent la politique française en Alsace sous le règne de Louis XIV. (« Nouveau Larousse Universel ».)

(1) Roman traduit du portugais par Paulette Demerson (Plon, 256 pages, 9 NF).

(2) Nouvelles Editions Latines.

(3) Plon. (Préface de Pierre Hourcade).

(4) Artis Edition. (5) Arcadia. (6) Arcadia. (7) Arcadia. (8) Guimaraes.

« Les deux sacrements » par Heinrich Böll
« Le bonheur et le salut » par Luc Estang

● ***Deux romans chrétiens qui évoquent « Fabiola » et aussi « Fantomas ».***

TOUS les romans catholiques ressemblent à « Ben-Hur » ou à « Fabiola » : ils racontent les démêlés des chrétiens avec des païens. Seulement, au lieu d'avoir affaire à des païens en armures d'opéra, ils ont affaire à des païens comme vous et moi, en costumes modernes. La lutte de la race païenne et de la race chrétienne dans la bourgeoisie allemande pendant la première moitié de ce siècle, c'est le sujet des « Deux Sacrements » de M. Heinrich Böll (1); et ce sont les petits païens, comme on dit dans « Phi-Phi » d'une certaine Marie-Laure qui, chez M. Luc Estang, obligent Octave Coltenceau, principal d'avoué, à réfléchir de plus près sur les rapports entre le Bonheur et le Salut (2). Ainsi pour le romancier allemand, le paganisme, c'est la violence, et pour le romancier français, c'est la chair.

(1) Heinrich Böll, « Les Deux Sacrements », traduction bonne, mais pas « impeccable », de S. et G. de Lalène (Seuil, 272 pages, 9,60 NF).

(2) Luc Estang, « Le Bonheur et le Salut » (Seuil, 288 p., 9,60 NF).

→

Francis Joachim Roy
LES CHIENS
roman
« Un roman exubérant, balayé par un vent de folie et secoué par le rire. C'est à la littérature picaresque qu'on songe en le lisant ».
YVES BERGER
(L'Express)
ROBERT LAFFONT

→

la quarantaine, ponctuel, pieux, pratiquant, puceau sur bien des points quoique père de famille et mari d'une bonne femme pieuse, parfaite, légèrement pharisienne sur les bords, Octave Coltenceau est la proie traditionnelle du démon de midi dans le roman français (plus rangé que le professeur de « l'Ange Bleu », il n'ira pas non plus aussi loin dans le dérèglement). Une petite veuve se présente, se jette dans ses bras, il la repousse de plus en plus mollement et il finit par abandonner son travail, sa femme, son grand fils et sa grande fille, et aussi sa dévotion, pour aller filer le parfait amour charnel sur la Côte d'Azur.

Le pauvre Octave

Cette banalité, chez M. Luc Estang, est évidemment délibérée. Depuis vingt ou trente ans, on a tendance dans le roman catholique (chez Bernanos, chez M. Julien Green) à appeler l'ennemi qu'il faut combattre par son nom de baptême, si j'ose dire, à lui conférer des lettres de noblesse et à le personnifier : c'est le Diable. Cela contribue à donner au roman une dimension épique ou théologique, mais cela risque aussi de désincarner le mal, au sens le plus quotidien, le plus charnel. C'est contre cela que M. Luc d'Estang a visiblement voulu réagir. Au cours d'une vie, un chrétien rencontre rarement le Diable, mais il est bien rare qu'il ne rencontre pas le mal. C'est aux romans de M. François Mauriac que l'on pense alors : mais M. François Mauriac est un terrien, le Diable chez lui a l'accent de la terre de Gascogne : ce n'est pas l'accent gascon, c'est l'accent de Cybèle. Citadin, M. Luc Estang se veut plus prosaïque, plus banal. La tentatrice est découpée sur le patron d'une lectrice de la presse du cœur, et sa victime est un représentant médiocre des classes moyennes.

Car il s'agit bien du salut, et du bonheur. Ce qui fait le pathétique et la densité de ce long roman, c'est cette volonté de rester, par l'invention de l'intrigue comme par le style, en pleine pâte humaine. M. Luc Estang est un romancier-boulanger qui pétrit le pain quotidien de notre existence, et il y réussit fort bien : mais ce pain quotidien que nous demandons dans notre prière, est-ce que déjà il ne risque pas de nous induire en tentation ? Adultère et voluptueux, Octave Coltenceau connaît le bonheur, mais il sait que ce bonheur l'empêche à tout jamais de faire son salut, et cette connaissance empoisonne ce bonheur sans le sauver pour cela.

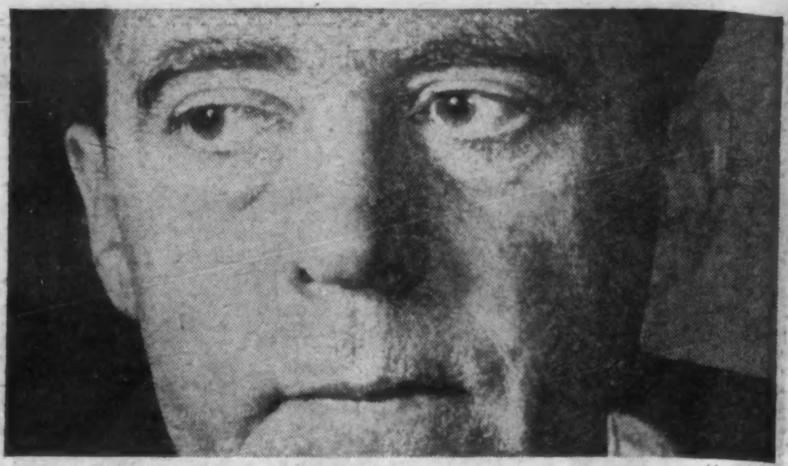
Un enjeu sacré

C'est ici que le roman risque d'être un peu faussé par la généralité et l'abstraction de son titre. Si nous nous sentons très proches du pauvre Octave Coltenceau dans sa pratique de la vertu comme dans sa pratique du péché, nous ne pouvons pas ne pas savoir que le bonheur, ce n'est pas tout à fait ce qu'il appelle le bonheur, ni sans doute le salut ce qu'il appelle le salut. Cette maison dans le Midi où Octave en rupture de confessionnal fait le faune avec Marie-Laure, on a l'impression qu'il l'a louée à l'abbé Mouret du bon Zola. Cette fugue, ce n'est pas le bonheur, c'est sa banlieue et si elle met en danger son salut, c'est que le dieu de ce clerc d'avoué est un greffier, non un juge ou un père.

Emouvante en elle-même, l'aventure de M. Coltenceau ne peut guère prendre la signification générale que lui confère le titre du livre, peut-être parce que, à force d'être moyen, notre homme ignore les deux possibilités extrêmes de l'amour. Peut-être d'ailleurs est-ce le titre français du roman de M. Böll (en allemand, il s'appelle plus laïquement « Billard um halb Zehn ») qui risque aussi de fausser un peu la perspective romanesque en voulant trop éclairer l'intention religieuse. Les deux sacrements, ce sont le sacrement de l'agneau et le sacrement du buffle. Entendez par là qu'il y a une race des tendres, des doux, des charitables, des non-violents, une race de l'amour ; et une race des brutaux, des orgueilleux, des méchants, une race de la violence et de la haine. Les agneaux se reconnaissent entre eux, les buffles aussi, et les deux races se devinent, et tout agneau ainsi flairé est promis à la persécution des buffles. Ainsi dans l'Allemagne belliqueuse du Kaiser et de Hindenburg, ainsi à plus forte raison dans l'Allemagne du IIIe Reich et de Hitler. Le roman se passe en un jour, mais par le jeu des réminiscences et des monologues intérieurs, c'est toute l'histoire de trois générations de la famille Fähmel depuis le début du siècle qui est évoquée, la technique moderne servant ici de camouflage à un roman familial du type de Galsworthy ou des « Buddenbrook ».

(Archives)

LUC ESTANG.
Un peu chèvre.



(Archives)

HEINRICH BOLL.
Entre les agneaux et les buffles.

Jeune architecte, en 1907, Heinrich Fähmel a décroché une commande importante, et il a construit l'abbaye de Saint-Antoine. Jeune officier en 1944, son fils Robert Fähmel, sur l'ordre de son général, a été obligé de faire sauter l'abbaye. Et c'est son fils Joseph, architecte à son tour, qui en 1958 devrait la relever de ses ruines. Quand il découvre que son père a été le dynamiteur, il démissionne. Et pour le quatre-vingtième anniversaire du vieux Fähmel, on lui offre un immense gâteau, une abbaye de Saint-Antoine en pâte, en crème et en sucre.

S'il y a du boulanger chez M. Luc Estang, on le voit, il y a du pâtissier chez M. Böll, et si on voulait être méchant, on ajouterait qu'il y a de la pièce montée dans ce roman-là. Le rôle de l'abbaye dans ces trois générations d'Allemands est en effet un peu trop symbolique, et l'auteur souligne un peu lourdement le sens de la lutte perpétuelle entre les disciples de l'agneau et les disciples du buffle en lui assignant cet enjeu sacré. On le regrette d'autant plus que comme chez M. Luc Estang, la matière du livre est riche et vivante ; la vie quotidienne d'une grande dynastie bourgeoise y est évoquée d'une manière savoureuse, peinte aux couleurs de l'humour ou de la terreur selon les époques. Et quand on peut oublier le symbolisme, on voit aussi que le vrai problème est posé sans complaisance.

En pâte, en crème et en sucre

Le vieux Fähmel voulait construire une abbaye, mais aussi une famille, il rêvait de sept enfants qui lui auraient donné sept fois sept petits-enfants, et il se retrouve avec un fils, un petit-fils, une petite-fille à la table du quatre-vingtième anniversaire : les buffles sont passés par là. Mais les agneaux survivent, et le jour même les Fähmel adoptent un adolescent parce qu'ils le reconnaissent de leur race. Et ce Robert Fähmel qui a détruit l'abbaye, soumis au temps des buffles, n'a point mangé de leur sacrement alors que certains moines peut-être s'y étaient laissé prendre. Il expie par une sorte de vie abstraite, comme les figures des trois billes sur le billard où il s'exerce chaque matin à neuf heures et demie. Mais il est un agneau...

Ainsi ces deux romans chrétiens ressemblent à « Fabiola », mais ils ressemblent aussi à « Fantômas ». Il y a d'un côté les buffles et de l'autre les agneaux, avec Octave Coltenceau qui est un peu chèvre et, comme entre Fantômas et Juve, la lutte ne se termine jamais tout à fait à la dernière page.

ROBERT KANTERS.

ÉCONOMIE

« L'avenir du capitalisme » par Robert Fossaert

● *La Révolution est-elle compatible avec la coexistence pacifique?*

DANS un livre (1) paru en 1942, le célèbre économiste austro-américain Joseph Schumpeter posait la question : « *Le capitalisme survivra-t-il ?* » « *Non,* » disait-il, dès l'abord. Suivaient plus de 400 pages serrées pour expliquer pourquoi le capitalisme mourrait de ses propres succès. Près de vingt ans ont passé depuis. Le socialisme a connu une extension extraordinaire : alors qu'il était le régime d'un seul pays, il est devenu celui d'un homme sur trois qui habite sur cette terre. Mais, en même temps, le capitalisme semble avoir repris un nouveau souffle : il a surmonté la crise de 1930 par la préparation de la guerre, puis par la guerre elle-même, et, à la fin de cette dernière, l'économie des vieilles nations industrielles a recommencé à croître, comme Schumpeter en avait d'ailleurs prévu la possibilité, pour une période plus ou moins longue.

Cette renaissance désoriente la gauche sans réconforter la droite, obsédée par la peur du communisme. Que doit-on en penser ? Robert Fossaert répond à cette question dans un livre qui va bientôt paraître au Seuil : « L'avenir du capitalisme » (2).

Sujet ambitieux que l'auteur traite en portant successivement son analyse sur la situation actuelle de l'Occident, puis sur l'évolution propre aux structures économiques françaises.

En matière de sciences sociales, les prévisions n'ont pas le caractère précis qu'elles ont par exemple en matière d'astronomie. Cependant, une appréciation correcte des forces en présence, une étude sans préjugé de la réalité sociale et économique d'aujourd'hui peut permettre de discerner le sens de l'évolution future. Et c'est à ce prix seulement que la gauche, fourvoyée dans des schémas exsangues, pourra retrouver le chemin d'une action efficace dans la vie politique de demain. Ainsi, du point de vue descriptif, Robert Fossaert passe constamment au point de vue normatif : « *Il appartient à la gauche d'inventer de nouvelles formes de passage au socialisme* », écrit-il par exemple.

(1) « Capitalisme, socialisme et démocratie ». Payot, éditeur. Traduit par Gaël Fain.

(2) Robert Fossaert, 34 ans, docteur en droit (sciences économiques), est un ancien haut fonctionnaire du ministère de l'Education nationale et du ministère des Finances. Il est membre du Club Jean Moulin.

Son analyse aboutit à définir les missions de la gauche et des positions qu'elle doit prendre pour les accomplir.

Les limites de l'investigation purement économique sont d'ailleurs vite trouvées. Si, en effet, on songe à ce qui se passera dans les quarante ans à venir, on a l'image d'un monde *qui ne pourra pas se réaliser*, car il sera caractérisé par une distribution encore plus inégale du revenu entre les nations industrielles et les nations « sous-développées ». Or, celles-ci, qui ont maintenant accédé à la conscience politique, ne peuvent plus accepter la continuation de leur misère sans chercher une issue politique, que l'exemple de la Chine populaire pourrait éventuellement leur fournir.

Mort violente

Même si ces nations nouvelles ne passent pas toutes au socialisme, il est certain qu'après avoir obtenu la souveraineté politique, elles vont s'évertuer à recouvrer leur indépendance économique. Nasser, Mossadegh et Fidel Castro font, avec des fortunes diverses, figure de précurseurs en ce domaine. Cela va se traduire pour l'Occident capitaliste par la perte de surprofits. Ce dernier est sans doute en mesure de supporter cette épreuve, étant donné la part relativement modeste que le secteur « colonial » occupe dans son économie. L'exploitation intensive des populations d'outre-mer était une nécessité lorsque l'Europe de l'Ouest en était encore à la première phase de son développement, celle de l'accumulation primitive du capital. Cette première étape est franchie depuis longtemps (de même l'U.R.S.S. a cessé à peu près complètement de prélever un tribut sur les pays de l'Europe de l'Est quand elle est elle-même sortie de la période d'accumulation primitive du capital qui s'est terminée vers 1950). Toutefois, cette décolonisation économique ne manquera pas de faire subir à l'économie occidentale une série de « chocs » plus ou moins violents (que l'on s'imagine par exemple les répercussions d'une nationalisation réussie des pétroles du Moyen-Orient).

D'autres traumatismes plus dangereux résulteront de la pression accrue que fera sentir le bloc communiste. Dès maintenant, l'enjeu de la compétition peut se mesurer en termes de taux de croissance comparés. Il est probable que vers 1980, l'U.R.S.S. et l'Europe orientale dépasseront nettement le niveau de puissance économique (et probablement aussi le niveau de vie moyen) de l'Europe occidentale. Le système socialiste montrera sa supériorité en étant capable d'assurer une expansion régulière.

A cette double poussée de l'extérieur, comment réagira le capitalisme ? Avant de répondre à cette question, qui fournira la thèse centrale du livre de Robert Fossaert, celui-ci commence à examiner, pour conclure qu'elles sont les moins probables, les deux hypothèses d'une mort violente du capitalisme. Celui-ci peut, en effet, comme continuent à le soutenir les marxistes de stricte obédience, s'effondrer de lui-même, dans une crise dévastatrice. Il peut également disparaître (avec ses adversaires, d'ailleurs) à la suite d'une guerre atomique. Ces deux issues catastrophiques possibles ne sont pas indépendantes l'une de l'autre : si le capitalisme était menacé par une crise brutale, il est certain que le risque d'un conflit thermo-nucléaire en serait aggravé. Mais l'évolution même du capitalisme, si elle n'est pas contrariée, a pour conséquence de rendre l'organisme social moins vulnérable aux brusques chutes de tension.

Cela tient d'abord aux nouvelles structures des classes sociales : on assiste non pas à une extension et à une paupérisation croissante du prolétariat, mais, ce qui n'est pas la même chose, à une multiplication des salariés, dont une fraction seulement (qui a même tendance à diminuer en importance relative) est constituée d'ouvriers. Les revenus des autres, fonctionnaires et employés des différents « services », ne sont plus aussi directement liés aux fluctuations de l'activité industrielle, et cette indépendance, toute relative d'ailleurs, est tout de même un facteur de stabilité économique.

Cela tient aussi et surtout à l'intervention croissante des pouvoirs publics dans la vie économique, qui s'est traduite historiquement par la création, dans tous les pays industriels, d'un secteur de capitalisme d'Etat, et par le rôle de plus en plus essentiel joué par les fonds publics dans l'investissement global. Là, la pensée de Robert Fossaert se situe résolument dans la ligne du « réformisme ». Entre capitalisme d'Etat et socialisme, la frontière est indécise, même en U.R.S.S.

L'ancien schéma

En définitive, l'action des gouvernements en vue de combattre les crises et de les réduire au mode mineur de « récession », a emprunté la forme d'une série de *concessions* au socialisme : contrôle des crédits, investissements publics non immédiatement « rentables », et dans les pays les plus avancés à cet égard, comme la France, mise en œuvre d'un « plan » au moins « indicatif ».

Cette action stabilisatrice est encore très imparfaite, ce qui se manifeste par l'inflation, qui *« est un sous-produit des crises avortées »*, et qui ne pourra être combattue que par un contrôle accru de l'Etat sur le crédit et les décisions d'investissement.

Elle est également incomplète : de *l'action contre la crise*, la responsabilité de l'Etat doit maintenant s'étendre à *l'action pour la croissance*. Ce programme, qui est en France amorcé (au moins dans les esprits), implique, il faut le souligner, une attitude *positive* de la gauche en face du problème posé par l'expansion du capitalisme.

L'ancien schéma révolutionnaire voulait que la classe ouvrière prenne la tête de toutes les classes menacées par les « monopoles », les paysans, les artisans et les boutiquiers. Cette stratégie est devenue impossible dans une économie en essor — ne serait-ce que parce que, au sein même du monde ouvrier, des tensions surgissent entre les travailleurs appartenant aux secteurs « modernes » et ceux employés dans les secteurs retardataires — et elle n'apparaît pas non plus souhaitable, dans les circonstances actuelles. Un gouvernement de gauche devrait se donner pour objectif, par exemple, de développer les formes coopératives du commerce pour contrecarrer les monopoles, et non pas de maintenir même provisoirement le statu quo de groupes sociaux particulièrement perméables à tous les fascismes.

Aider l'Etat

On aboutit toujours à la même conclusion : la gauche doit cesser de se donner pour tâche de hâter la crise générale du capitalisme. Dans notre monde, cela reviendrait à favoriser l'avènement d'une réaction de type fasciste risquant de déboucher sur la guerre. L'idéal de la coexistence pacifique exclut celui de la Révolution, tout au moins pour le moment. La voie ouverte pour faire avancer le socialisme, c'est d'aider l'Etat à prendre conscience de ses responsabilités économiques.

A cet égard, la construction européenne, qui apparaît sous beaucoup d'aspects comme une nécessité (celle en particulier de disposer d'un vaste espace économique) pourrait être l'occasion d'un recul dans la mesure où le capital privé s'efforcera d'utiliser le Marché commun pour échapper à la tutelle des Etats actuels. Le problème essentiel qui se pose, écrit Robert Fossaert, est de savoir si l'intégration *« représentera le démantèlement pur et simple des mécanismes stabilisateurs nationaux ou le remplacement de l'intervention des gouvernements par l'intervention des organismes européens »*.

La gauche devrait favoriser cette seconde possibilité. C'est un devoir d'autant plus impératif que le démantèlement des contraintes économiques nationales, dû à la politique actuelle de libre-échangisme et de convertibilité monétaire, rendra dans les cinq ou dix ans à venir les risques d'une crise profonde beaucoup plus graves.

La France, où l'Etat joue un rôle particulièrement important dans la vie économique, pourrait ainsi faire figure d'exemple... à moins que les péripéties de la guerre d'Algérie ne la plongent dans des expériences politiques « négatives ».

ANDRE CHAVANNE.

(I.B.M.)

L'ORDINATEUR ÉLECTRONIQUE D'UN GROUPE DE COMPAGNIES D'ASSURANCES.
Un monde qui ne pourra pas ne pas se réaliser.

La Retraite du Combattant
UN ABCES A CREVER
par J. BOURNISIEN
Préface de M. le Sénateur PELLENC
Rapporteur général du budget
En vente : 1 NF franco
chez M. BOURNISIEN
à VAISON (Vaucluse)

Courez
chez votre libraire...
2 romans en un fort vol. relié toile
ROBERT LAFFONT

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
NF 6
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR
catalogue
franco sur demande
LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

L'ARBALÈTE
publie le théâtre de
JEAN GENET
LES BONNES
L'ATELIER D'ALBERTO GIACOMETTI
LE FUNAMBULE - L'ENFANT CRIMINEL 15 NF
LES PARAVENTS
17 TABLEAUX - 264 PAGES 12 NF
LE BALCON
avec un avertissement 9 NF
AVEC LITHO DE GIACOMETTI 24 NF 50
LES NÈGRES
33 photographies du spectacle 12 NF
COUVERTURE DE JEAN GENET 18 NF

LA PETITE T.V. ILLUSTRÉE : DE GAZIER A ZITRONE

Georges de Caunes propose, par ordre alphabétique (1), des réponses — pertinentes et impertinentes — à toutes les questions que peut vous poser le petit écran.

GAZIER (Albert)

Ancien ministre de l'Information. Eut l'originalité, aux débuts de la T.V., de convoquer dans son bureau les auteurs d'un des premiers reportages quotidiens sur le Tour de France, pour les féliciter.

Cette initiative, qui appartient à l'histoire, relève maintenant de plus en plus de la légende.

GROS LOT

Emission de jeux, pas plus mauvaise qu'une autre. Plusieurs candidats célèbres l'ont touché, mais c'est Pierre Sabbagh qui l'a décroché.

Etait patronnée par la Loterie nationale. Spéculait trop sur le hasard : elle faisait appel à l'érudition du Français moyen.

ILLUSTRATIONS SONORES

Musique ou bruitage approprié qu'un technicien spécialisé « place » sur une image en fond sonore.

Le choix de ce fond sonore relève de l'imagination, du goût ou de la facétie du technicien dit « illustrateur sonore ».

C'est ainsi que sur le commentaire que fit le 10 mai 1958 Frédéric Pottecher sur le procès aux Assises de Robert Avril, l'illustrateur « plaça » la bande originale du film « Ascenseur pour l'échafaud ».

IMPLOSION

Se produit très rarement : elle est provoquée par l'air se précipitant par une fêlure quelconque dans le tube cathodique où règne un vide très poussé.

Cette sorte d'accident, qui peut arriver même lorsque le récepteur est éteint, est sans danger : le coffre de bois et la glace épaisse suffisent à en protéger les assistants.

Les risques de la télévision sont ailleurs...

INTERLUDE

L'une des meilleures émissions de la télévision.

JANOT (Raymond)
[WAG. 88-55]

Nommé directeur général de la R.T.F. en 1960.

Homme réputé affable et primesautier. Visitant les studios de la rue Cognacq-Jay, après son avènement, demanda à son hôte Pierre Sabbagh le nom d'une charmante blonde assise dans le studio des speakerines.

— Catherine Langeais, fit Sabbagh, fort gêné d'avoir à présenter la femme (la sienne) la plus connue de France au nouveau directeur général.

M. Janot continua la visite et, avant de partir, se pencha à l'oreille de Sabbagh et lui redemanda ingénument :

— Comment donc m'avez-vous dit que s'appelle cette ravissante personne blonde ?

JOURNAL TELEVISE

Le plus grand journal de France. Le plus mal fait.

KENNEDY

Nouveau président des Etats-Unis d'Amérique, élu grâce à la télévision.

LALOU (Etienne)
[GOB. 06-71]

L'un des hommes les plus sympathiques de la télévision. Y produit avec régularité et discrétion d'excellentes émissions, en tandem avec Igor Barrère.

LESCHI (Général)

Directeur des services techniques de la R.T.F., d'origine corse.

— Avec quels objectifs opérez-vous ? demanda-t-il un jour à François Chatel, sur le plateau de « La Clef des champs ».

— Tout au 75, mon général, répondit Chatel en saluant.

MARCILLAC (Raymond)
[TRO. 55-04]

Né le 11 avril 1917 à Levallois. Commet l'erreur de vouloir commenter tous les sports alors que sa compétence en athlétisme n'est pas discutée. Nous inflige « Télé-Dimanche ».

PANNES

N'existent pas à la télévision. Il n'y a que des incidents techniques.

PARIS-CLUB

A ne pas voir.

Anciennement appelé « Télé-Paris ». Par un scrupule qui les honore, les auteurs ont fait disparaître du titre de leur émission, le mot *télé* qui n'avait rien à y faire. Néanmoins, à l'indifférence générale, continue à être programmé d'une façon régulière. Disons à la décharge de ceux qui la réalisent que « Paris-Club » est une émission destinée à être agréable à ceux qui y participent et non pas à ceux qui pourraient la regarder.

POTTECHER (Frédéric)
[CEN. 31-06]

Grand comédien français, spécialiste des rôles d'avocat ou de président. Si son numéro de téléphone ne répond pas, appeler ODE. 17-51, qui est le numéro de la buvette du Palais de Justice.

Pottecher est l'un des personnages de télévision qui possèdent le plus de « présence ».

Appelé, dans les familles, « l'oncle Frédéric ».

ROULAND (Jean-Paul)
[KEL. 14-04]

Ne l'est pas toujours.
Ne fait rire que Pierre Bellemare.

SCARFACE

Assassiné pour la deuxième fois le 20 mai 1960 par la télévision, qui osa diffuser ce chef-d'œuvre classique, coupé, réduit et mutilé honteusement.

STANDARD

Généralement bloqué quand on veut appeler le numéro de la télévision : INV. 08-86.

Le standard, installé rue Cognacq-Jay, n'existe pas le dimanche aux studios des Buttes-Chaumont, où se réalisent, ce jour-là, les grandes émissions dramatiques.

Lors, par exemple, du 11 novembre 60, où le « pont » fut observé, les Buttes-Chaumont, qui, pendant trois jours fonctionnèrent à plein rendement, furent privés de téléphone.

Ceux qui eurent — d'ailleurs — l'idée d'appeler ces jours-là le ministère de l'Information eurent au bout du fil un monsieur qui répondit aimablement :

— Il n'y a personne aujourd'hui. C'était M. Janot, directeur général de la R.T.F....

TELE-PARTIES

Réunions fort correctes de personnes de tous les sexes devant un récepteur de télévision, à l'occasion d'une émission importante.

TELEVISION

Phénomène contemporain dont la définition est encore à trouver...

TRIBUNE DES CRITIQUES

Façon élégante qu'a la Télévision française de se venger des critiques en exposant leurs têtes et en leur permettant d'exposer leurs thèses.

X

Il n'est pas nécessaire d'en sortir pour entrer à la télé.

ZITRONE (Léon)

Fait à la télévision n'importe quoi, n'importe quand, pour n'importe qui, pourvu qu'on le voie et qu'on l'entende. Sa notoriété grandissant, a de moins en moins besoin de solliciter.

Est persuadé — et le dit — qu'il existe en France 3 millions de femmes amoureuses de lui.

Cf. « L'Express », nos 516-517.

Une grande enquête de **GEORGES DE CAUNES**

Qu'est-ce que la TV ? Voici la fin de l'enquête « Les Coulisses de la Télévision » (1) et les réflexions de Georges de Caunes et Christian Plume, deux vieux routiers de la Télévision française, sur les méthodes, les difficultés, les secrets privés de cet hôte nouveau et révolutionnaire — pas toujours assez — de près de deux millions de foyers français.

Christian Plume à Georges de Caunes : *« C'est à peine si je me suis aperçu de la grève. »*

Arles, le 21 novembre 1956

Mon cher de Caunes,

C'est un homme triste qui vous écrit.

Quand je pense à l'enthousiasme qui m'animait lorsque j'ai acheté mon poste de télévision et que je vois l'écœurement que ce meuble idiot m'inspire aujourd'hui, je ne peux m'empêcher d'être triste.

Tout me paraît fade et sans saveur.

C'est simple : c'est à peine si je me suis aperçu de la grève...

J'ai lu ce matin le résultat des sondages d'opinion sur la T.V. dans le journal : je vois qu'il y a des gens qui pensent comme moi.

Nous ne sommes que 30 sur 536 à regretter d'avoir acheté un poste, mais 90 % à trouver qu'il y a trop de bla-bla au « Journal Télévisé », à déplorer qu'on ne voie pas de football, à estimer que les ingérences politiques dans les informations sont déplaisantes et à détester les bafouillages de « Télé-Paris ».

Vous devriez vous méfier, à la télé...

CHRISTIAN PLUME

Georges de Caunes à Christian Plume : *« Pourquoi la T.V. serait-elle meilleure que le cinéma ? »*

Paris, le 15 janvier 1957

Mon cher Plume,

Soyons objectifs : on joue de 50 à 100 pièces de théâtre inédites chaque saison en France, on tourne de 100 à 200 films. Combien de ces films et de ces pièces obtiennent grâce à vos yeux ? Et pourquoi voudriez-vous que la télé qui, avec ses pauvres petits moyens, vous bâtit des spectacles quotidiens, obtienne grâce davantage ?

GEORGES DE CAUNES

Christian Plume à Georges de Caunes : *« Lectures pour tous, c'est excitant et un peu immoral. »*

Les Saintes, le 15 juin 1957

Cher Télévu,

J'imagine que certains libraires doivent attendre le jeudi avec impatience, puisque « Lectures pour tous » passe le mercredi soir.

Ce doit être terrible pour l'auteur qui n'est pas forcément aussi beau que Gary Cooper, ou aussi plaisant à écouter que l'est Pagnol.

De sa tête et de son débit dépend donc la vente de son livre...

C'est un peu effrayant, un peu immoral, et aussi un peu excitant.

CHRISTIAN PLUME

Georges de Caunes à Christian Plume : *« Où donc est l'immoralité ? »*

Paris, le 3 juillet 1957

Etrange Plume,

Où est donc l'immoralité dans le fait que le physique et le débit puissent aider à la vente d'un bouquin ?

Je crois, au contraire, que « Lectures pour tous » rend service aux écrivains en montrant leur tête. Un silence, un tic, une attitude en disent plus long qu'une dissertation.

GEORGES DE CAUNES

(1) A paraître aux Editions Plon, le 20 mai. Cf. « L'Express », nos 516 et 517.

LES COULISSES DE LA T.V.

Christian Plume à Georges de Caunes :

« Attention, Georges, cela peut choquer... »

La Roquette, le 15 janvier 1958

Attention, Georges,

Moi, cela m'a fait rire.

Mais tante Rose, elle, n'a pas été contente du tout.

Et, comme elle, des milliers de gens ont dû vous en vouloir.

Vous savez parfaitement de quoi je veux parler : vous présentiez, à « Sports et Jeunesse », un film que vous avez tourné vous-même sur les bains de glace auxquels se livrent les Finlandais.

« C'est merveilleux contre les rhumatismes, avez-vous dit. Certains médecins finlandais n'expliquent pas autrement les guérisons obtenues à Lourdes, dans l'eau glacée du Gave...»

C'est là que je vous crie : « Attention ! »

Nous aimons votre fantaisie, votre ironie, votre humour. Vous passez du rugby au cinéma avec la même aisance et la même décontraction.

Mais je crois qu'il existe des sujets que même vous, ne pouvez pas toucher. Les croyances religieuses, notamment.

J'en parle avec d'autant plus de détachement que je ne pratique pas avec un enthousiasme indescriptible.

Mais cela peut choquer beaucoup de monde qui, jusqu'à présent, vous trouvait aimable. L'impertinence n'est pas admissible partout.

CHRISTIAN PLUME

Georges de Caunes à Christian Plume :

« Qu'est-ce que l'impertinence, sinon une vérité ? »

Paris, le 20 février 1958

O Plume,

Nous ne sommes pas d'accord, je le crains, sur la définition que nous donnons à certains mots. Ce que vous appelez l'impertinence me semble être bien souvent de la pertinence. Qu'est-ce que l'impertinence, sinon une vérité qu'il serait de bon ton de ne pas dire ? Lorsqu'une petite fille de six ans rencontre un monsieur laid, si elle dit à sa maman : « Oh, qu'il est laid, le monsieur ! » est-ce impertinent, ou pertinent ? Ce serait impertinent si elle le disait au vieux monsieur. Alors, où sont l'impertinence et la pertinence, à la télévision où nous parlons à tout le monde à la fois ?

GEORGES DE CAUNES

Christian Plume à Georges de Caunes :

« Quel effet cela vous fait-il d'être reconnu partout ? »

Les Saintes-Maries-de-la-mer, le 25 septembre 1959

Cher Télami,

Pardonnez ce barbarisme : il vous dit assez combien, vous autres gens de télévision, avec vos habitudes de venir vous installer dans nos salles à manger, vous nous êtes familiers.

Quel effet cela vous fait-il d'être reconnu partout et d'être non pas une vedette lointaine et glorieuse, mais un homme simplement populaire ?

Cette nouvelle forme de succès me paraît née avec la télévision.

Y a-t-il pour vous un moyen infaillible de l'obtenir ?

En un mot, qu'est-ce qui fait une « vedette » de télévision ?

CHRISTIAN PLUME

Georges de Caunes à Christian Plume :

« Ce qui compte, c'est la présence. »

Paris, le 4 octobre 1959.

Cher Plume,

Je vais vous répondre par une lapalissade. Si vous voulez devenir vedette de télévision, faites de la télévision. Quels que soient vos qualités morales ou votre charme physique, ce qui compte c'est la présence. Venez tous les jours, on finira par vous admettre comme un habitué, puis comme un ami. C'est le secret des référendums. Je n'attribue pas à d'autres mérites le fait que j'arrive en bonne place. N'oubliez pas que je fais de la télévision depuis dix ans.

Tenez, je vais peut-être fâcher ces dames (mais je compte sur votre discrétion), j'assimile un peu ma concierge à nos speakerines. Quand je rentre chez moi (ou quand j'en sors), son visage se détache dans l'encadrement de son guichet. Elle me salue. Elle n'a pas son égal pour présenter ses vœux. Son sourire, parfaitement stéréotypé, est le même pour tous. Je m'inquiète quand je ne la vois plus. Pour qu'elle devienne une vedette, il est indispensable que le journal m'apprenne qu'on l'a retrouvée dans sa loge, étranglée par son amant.

GEORGES DE CAUNES

(Magnum)

JEUNES TÉLÉSPECTATEURS JOUANT AUX COW-BOYS.
Comme la visite du château de Versailles.

Christian Plume à Georges de Caunes :

« Je crois que je vais vendre mon poste... »

Bellegarde, le 21 novembre 1959.

Sacré Georges,

Vous voilà encore reparti ?

Si, à votre retour, vous avez l'audace de me dire que la Télévision Française est toujours la meilleure du monde, je crois que je vendrai mon poste et me consacrerai à mes œuvres complètes.

CHRISTIAN PLUME.

Georges de Caunes à Christian Plume :

« La bonne humeur ne vient qu'avec l'expérience. »

Moscou, le 20 décembre 1959.

Vieux Plume,

Je n'ai pas vu la Télé Russe et, si vous voulez le fond de ma pensée, la Télé Russe, je m'en tamponne le coquillard (j'emploie à dessein cette expression pour embarrasser les services de la censure soviétique au cas où ma lettre serait interceptée). J'en ai vu d'autres, et, puisque j'ai le temps (trois fois hélas !), je vais vous résumer mes expériences :

Montréal.

J'ai visité les studios de la Télévision Canadienne, au milieu d'une troupe de jeunes cow-boys et de petites call-girls. C'est un peu la visite du château de Versailles chez nous. Le catch, sport national (avec le hockey) a été tué par la T.V. On annonce maintenant chaque jour dans les journaux : « Le championnat du monde de catch qui oppose ce soir à Toronto Kid Carson à Rouletabille ne sera pas télévisé. »

New York.

Dans toutes les chambres d'hôtel, il y a un poste de T.V. et, quelle que soit l'heure, un programme. La publicité est envahissante. Mais quand elle est bien faite, elle se supporte sans difficulté. Elle remplace les apparitions de speakerine ou les interludes. Ce qui compte dans une speakerine, c'est davantage le visage qu'elle nous offre que l'intérêt de ce qu'elle dit. Il en est de même pour la publicité.

Mexico.

Les « dramatiques », voilà le ressort de la T.V. Mexicaine. On en joue parfois deux par jour. Dans le même studio, on aménage les décors du soir en répétant dans les décors du matin. Les portes sont ouvertes sur la rue et le public, composé surtout d'enfants morveux, vient assister aux répétitions.

Madrid.

On a l'impression que les processions fréquentes à la T.V. se continuent en paseo et que ce sont les mêmes officiants que l'on retrouve, la cape remplaçant la soutane. Quant au diable, il est présent partout : c'est le toro.

Rome.

Tous les Français qui peuvent recevoir la Télé Italienne dans la région de Nice préfèrent encore la Télé Française.

Athènes.

La Grèce est un des seuls pays au monde où il n'y ait pas encore la télé. Et pourtant le Mont Parnasse semble l'endroit idéal pour installer une antenne.

Tokyo.

J'ai visité les studios de la N.H.K. et c'est incontestablement ce que j'ai vu de mieux. Les programmes de Color Test sont parfaitement au point. On ne les reçoit que sur des postes adaptés. La publicité n'est pas gênante.

Varsovie.

J'ai suivi un programme à partir de 1940 dans un salon de l'hôtel Orbis. Très objectivement, la Télé Française n'a rien à envier aux télé étrangères. Il lui manque un peu de bonne humeur. Mais la bonne humeur ne vient qu'avec l'expérience. C'est la jeunesse qui est grave. C'est un mal dont la Télé Française se guérira vite.

GEORGES DE CAUNES.

Christian Plume à Georges de Caunes :

« C'était fatal, c'était « elle » ou moi... »

Au bord du Vaccarès, le 20 septembre 1960.

Georges, mon ami,

C'était fatal.

Cette lutte sournoise qui, depuis des années, nous opposait, devait se terminer ainsi.

Que voulez-vous : c'était « elle » ou moi.

Je reconnais que je lui dois de belles heures.

Je ne peux pas nier les joies et les satisfactions qu'elle apporta dans ma vie de célibataire.

C'est vrai qu'elle m'apprit tant de choses, qu'elle m'a souvent pris par la main pour me montrer ce que j'ignorais ou ne voulais pas voir.

Comment taire aujourd'hui sa lâcheté sur les grands sujets, ses prétentions de sagesse politique se traduisant par des grands mots vides et abrutissants.

C'était elle ou moi : ce fut moi. J'ai décidé de vider les lieux. J'abandonne la savonnette, la bière et tout le reste : je monte à Paris.

J'y serai dans huit jours, le temps de régler toutes mes affaires. Je tâcherai d'y trouver du travail.

Voilà ce que l'infernal petit écran a fait de moi : une épave.

Mais j'aime mieux être une épave qu'un robot.

A bientôt, sans doute Georges, si le cœur vous en dit : j'aimerais tant ne plus être pour vous un téléspectateur pour devenir un ami.

Ciao !

CHRISTIAN PLUME.

P.-S. — Vous pourriez peut-être me donner un renseignement pour un ami : comment entre-t-on à la Télévision Française ?...

(Archives.)

BARBARA LASS ET ALAIN DELON DANS « QUELLE JOIE DE VIVRE. »
Des bombes comme des confetti.

FESTIVAL

Michèle Manceaux vous raconte

● D'où vient qu'à ce XIVe Festival de Cannes, qui se termine jeudi, les films les plus intéressants aient été présentés hors compétition ?

AU « Suquet », le vieux château qui domine Cannes, « Uni-France » (1) a donné sa réception habituelle en transformant en champ de foire une petite place jusque-là très tranquille. Des stands de tir, des baraques de cartomanciennes, des loteries, ont amusé les 2.000 invités. Une attraction assez spéciale a également eu beaucoup de succès. Il s'agissait de viser, avec des tomates, un homme debout dans un tonneau. Des cageots et des cageots de tomates ont été projetés sur cette cible vivante : un Nord-Africain. Non, Cannes n'est pas la patrie du bon goût.

A La Napoule, à Mandelieu, à Mougins, à Valbonne, par la volonté des attachés de presse qui ne savent plus quoi inventer pour donner du piquant à leurs invitations, le Festival fait tache d'huile. Une fois pour toutes admis le principe que les films projetés hors festival sont au moins aussi intéressants que les films officiels, cela fait le double de films à voir. Et, par voie de conséquence, puisque chaque film sous-entend une réception, le double de déjeuners, de cocktails, de promenades en mer. Les nuits n'y suffisent plus. Jeudi, à minuit trente, étaient programmés des courts métrages de jeunes réalisateurs comme Jean Herman (« Actua-Tilt ») et Luc Moullet (« Un steak trop cuit »). Samedi, j'ai vu quatre films dans la journée. Le dernier, projeté à minuit, aurait pu être un nouveau « Cuirassé Potemkine » que je l'aurais pris pour un bateau-mouche. Un souper à 3 heures du matin à Eden-Roc et l'on pouvait presque enchaîner sur la projection du lendemain matin, à 9 heures.

J'ai avalé l'un après l'autre les films les plus décourageants, comme si ce Festival était celui de l'endurance. Je renonce à raconter ces épaves cypriotes, ces messes brésiliennes, ces couteaux danois et même ces démons norvégiens qui ont au moins l'avantage d'exhiber, un moment, de glorieuses nudités.

(1) Organisme officiel représentant le cinéma français.

Cayatte est passé par là

Les nations plus averties en matière de septième art ont envoyé quelques films de confection navrants de banalité : « La Marque » d'Angleterre, bien jouée par Rod Steiger et Stuart Whitman, est une série B ordinaire sur un thème qui a fait ses preuves : l'histoire d'un homme mûr attiré par les petites filles. « La chanson du pigeon gris » (Tchécoslovaquie), elle, montre des petits garçons venant en aide à des partisans dans un climat poétique. « Madeleine » (Grèce) est un remake raté de « Jamais le dimanche », et « Le Fauve » (Hongrie) une version appauvrie du « Petit carrousel de fête » du même Zoltan Fabri.

Où est-il donc cet art dont le Festival devrait donner l'éclatante preuve ? Pas dans « Le mal de vivre », film américain d'Irvin Kerschner où Don Murray, athlétique prêtre des bas-fonds, promène parmi la pègre son éblouissant sourire de star. Le film n'est pas malhabile, le thème respectable. Mais que fait-on pour reclasser les délinquants ? Morceau de bravoure dans la chambre à gaz. « Nous sommes tous des assassins. » Cayatte est passé par là.

Il est aussi passé dans « Le Juge », film suédois de l'auteur de « Mademoiselle Julie », Alf Sjöberg. Justice est mal faite en Suède, mais c'est l'histoire d'amour greffée sur l'intrigue principale qui présente le plus d'intérêt. Une spoliation d'héritage et l'effort fait pour démasquer l'escroc sont des ressorts plus classiques au cinéma que ceux d'une femme qui abandonne l'homme qu'elle aime parce qu'il a des ennuis.

Ingrid Thulin prête son beau visage à la fois pur et sensuel à cette héroïne intelligente et lâche que l'on arrive à excuser. Si les jurys ne préféraient pas les grands numéros spectaculaires à l'italienne, Ingrid Thulin ou la délicate Keiko Kishi (« Tendre et folle adolescence ») pourraient être les lauréates rêvées du prix d'interprétation féminine.

L'autre film américain, « Un raisin au soleil », de Daniel Petrie, appartient plus au théâtre qu'au cinéma. On sent le rideau tomber au bout de chaque séquence et le public fait un sort à chaque tirade exactement comme à la Comédie-Française. Les acteurs noirs de cette famille en butte au racisme, Sidney Poitier en tête, jouent avec beaucoup de conviction. Peut-être trop. Une vraie famille n'a pas tant de talent.

Français et apparentés

Parmi les films français ou apparentés, nous avons vu « Quelle joie de vivre », tourné en Italie par René Clément ; « Aimez-vous Brahms.. », tourné en France par Anatol Litvak, le plus Français des metteurs en scène américains, et « Une aussi longue absence », de Marguerite Duras, Gérard Jarlot et Henri Colpi. (Morvan Lebesque vous parle, page 43, de ce film qui pourrait valoir à Georges Wilson un prix d'interprétation.)

« Quelle joie de vivre » a été, dans l'ensemble, bien accueilli. Ce film avait pour lui d'être le seul, oui, le seul sur une vingtaine, à vouloir faire rire. Pendant la première demi-heure, le but est atteint. Un monde d'opérette où fascistes et anarchistes se lancent des bombes comme des confetti. Un couple adorable, Alain Delon - Barbara Lass. On s'envole. On se dit : « Clément est incroyablement adroit. » Seulement voilà, l'adresse a vite quelque chose de forcé, d'appliqué. On se demande comment il va en sortir, et on ne rit plus. On s'interroge aussi sur la signification des dernières images.

Avant même d'être projeté, « Aimez-vous Brahms.. » partait gagnant pour le Grand Prix. Cette distinction devait être le gage de réconciliation entre le festival et les Américains qui, après avoir boudé Cannes, s'étaient décidés à présenter cette année quatre films.

Après projection, ce plan semble plus difficile à appliquer. « Aimez-vous Brahms.. », avec ses énormes têtes d'affiche : Bergman, Montand, Perkins, est sans doute destiné à une exceptionnelle carrière commerciale. C'est l'achèvement parfait du cinéma de boulevard, mais pour le Grand Prix il faudra quand même attendre les films de Bunuel et de Bolognini, qui restent à voir.

L'intrigue, on la connait. Trois personnages et leurs méandres senti-

PLAZA
8, boulevard de la Madeleine
Pour la première fois en version originale italienne
RQCCO et ses FRÈRES
de
LUCHINO VISCONTI

LA PAGODE
LA FONTAINE D'ARÉTHUSE
(Törst) UN FILM INÉDIT DE
Ingmar Bergman
DERNIÈRE SEMAINE

M DE FRITZ LANG
le maître film du suspense
MONTE CARLO vo

La Fédération des Jeunes de la LIGUE INTERNATIONALE contre le Racisme et l'Antisémitisme a l'honneur d'organiser, le jeudi 18 mai 1961, à 21 h. 15, au Cinéma d'Essai Caumartin, rue Caumartin, une représentation cinématographique.

Au programme :
« LA PYRAMIDE HUMAINE »
de Jean ROUCH
et « DESCRIPTION D'UN COMBAT »
de Chris MARKER
La séance sera suivie d'un débat avec
Jean ROUCH
Communiqué.

mentaux. Le couple n'est pas marié. Coup de plumeau sur le trio de Bernstein. Lui est un tout jeune homme, comme dans « Chéri ». Bergman a déjà joué ce rôle de femme vieillissante dans « Thé et sympathie ». Voici la version « whisky ». Litvak l'a bien lissée, jamais elle n'a paru aussi jeune, aussi chic.

D'ailleurs, il le faut pour faire la tournée des grands ducs en voiture de luxe. L'éternel Maxim's, Berkeley, Montfort-l'Amaury, Deauville, on n'en sort pas. Pourquoi Litvak, qui connaît si bien ce petit monde, le montre-t-il en carte postale ? Deauville, pour lui, est-ce seulement une farandole ? Pour plaire, pour éblouir, non vraiment Litvak n'a pas lésiné. Paris scintille, des ballons s'envolent, des rengaines bourdonnent. L'âge, les vents contraires, l'impuissance, tout ce qui est vrai, grave, pesant, s'évanouit en fumée artistique. Charme, charme, c'est le fond qui manque le plus.

La France n'a eu droit qu'à un seul vrai film. Pourquoi ? Personne ne donne une raison valable. « Une femme est une femme », de Godard, aurait été jugé trop grossier. « L'année dernière à Marienbad », de Resnais, trop intellectuel. Certains recalés du Festival ont été cependant présentés dans des salles officieuses. A retenir : « Les Mauvais Coups », de Leterrier ; « La morte saison des amours », de Kast ; « L'Enclos », de Gatti. Pourquoi, par exemple, cet extraordinaire témoignage sur l'univers concentrationnaire, conçu par un ancien déporté, n'a-t-il pas trouvé sa place ? Trop intéressant, peut-être...

Trop intéressant aussi, « Chronique d'un été », présenté par l'Association de la Critique, et qui est, avec « The Connection » (dont Morvan Lebesque vous a parlé la semaine dernière), l'absolu antidote de tout ce qui se montre au Palais.

Une tranche de vie

D'un côté, un sentiment d'usure. Le cinéma, prêt à projeter, prêt à applaudir. Fabrication en série, matériaux de bonne ou moins bonne qualité fondus dans un même moule. Un cinéma sans personnalité, sans imagination. Un cinéma qui, déjà, radote. De l'autre côté, un cinéma que l'on nomme « expérimental » parce qu'il ne respecte pas les règles établies. Un, deux, trois, etc.

« Chronique d'un été », tourné par Jean Rouch et Edgar Morin, devait s'intituler « Moi, un Blanc » (par opposition à « Moi, un Noir », que Rouch, ethnologue au C.N.R.S., a déjà tourné en Afrique). Le propos des auteurs était de montrer comment vivent des Français habitant Paris, en été, en 1960. Une tranche de vie, un document, rien de plus. Pour cela, Rouch et Morin ont choisi quelques individus. Ils les ont fait parler de leurs soucis, de leurs sentiments, de leur façon de vivre. Ils ont obtenu les meilleurs dialogues jamais écrits par un professionnel.

Angelo l'ouvrier, Marilou la dactylo, communiquent en quelques phrases tout un univers romanesque. Un style, une épaisseur. (Vous pouvez lire ci-contre quelques extraits de « Chronique d'un été ».)

L'expérience a été baptisée « cinéma-vérité », mais l'on peut douter toutefois de cette appellation. Au moment où le micro, la caméra sont braqués sur le sujet, celui-ci, nécessairement, joue un rôle, prend un masque. Un des personnages de « Chronique d'un été », Marceline, m'a avoué n'avoir absolument pas été concernée en voyant le film : « J'ai eu l'impression que c'était quelqu'un d'autre », m'a-t-elle dit.

Ce sont des tentatives comme cette « Chronique » ou comme « The Connection », qui font sortir le cinéma de l'ornière conventionnelle où il s'enlise. Le cinéma, comme le roman, traverse sa crise de croissance, mais il y a deux mille ans que l'on écrit et seulement cinquante que l'on tourne. C'est trop tôt pour être déjà fatigué. Il devrait y avoir encore beaucoup à trouver. Je vous dirai, la semaine prochaine, comment les membres de ce jury de Cannes, après quinze jours dans le noir, envisagent l'avenir du cinéma.

MICHELE MANCEAUX.

THÉATRE DU TERTRE 81, rue Lepic MON. 11-82
Location par téléphone
ONCLE VANIA
« Tchékhov est là »
R. KANTERS (12-4-61).
Tous les jours (sauf lundi)

LE « CINÉMA-VÉRITÉ » :

« CHRONIQUE D'UN ÉTÉ »

« Chronique d'un été », de Jean Rouch et Edgar Morin, a été avec « The Connection » et « L'Enclos » le grand événement du Festival de Cannes 1961. Voici quelques extraits des dialogues enregistrés au cours de cette expérience de « cinéma-vérité » qui échappe à toutes les classifications. Marilou, interrogée par Edgar Morin, est secrétaire d'une revue. (Voir ci-contre l'article de Michèle Manceaux.)

MORIN. — C'est que, depuis trois ans, il s'est passé pour toi une expérience tout à fait nouvelle... quand tu étais à Crémone... tu vivais chez ton père qui... qui est un petit bourgeois. on peut dire ça... ici, à Paris, tu vis dans une chambre de bonne... sans eau... sans rien... sans chauffage... bon... eh... tu as fait l'expérience d'être une étrangère... j'ai été avec toi... je me souviens, à la préfecture de police... dans ces queues éternelles et humiliantes que subissent les étrangers... et puis... tu as connu des garçons... tu as connu des choses... tu as connu Paris... tu as... eu des amis nouveaux... et alors... c'est ça que je veux dire... qu'est-ce qu'il y a de nouveau pour toi... dans ta vie ?...

MARILOU. — Tu m'as parlé de la différence entre ma vie bourgeoise en Italie et ma chambre de bonne à Paris... en effet, ma chambre de bonne, ça m'a servi à quelque chose... j'ai passé un hiver... plusieurs hivers d'ailleurs... il n'y avait pas de chauffage... c'était froid... c'était la première fois que je vivais sans confort... ça... ça m'a soulagée la première année... j'étais bourrée de mauvaise conscience quand je suis venue à Paris... et... je ne sais pas, c'était con... mais ça me faisait du bien d'être... d'être mal... et puis... et puis tiens... je pense... c'était la première fois que je travaillais aussi... les premiers temps, quand je me réveillais à 7 heures... j'étais crevée... j'étais presque heureuse de prendre le métro... de me retrouver dans... dans un mouvement... je crois que vraiment je me suis sentie insérée dans quelque chose... mais ça... ça a duré très... très peu... maintenant j'en ai marre de ma chambre de bonne... j'en ai marre d'avoir froid l'hiver... et j'en ai marre d'être dans le métro aux heures d'affluence... et je ne trouve pas du tout... à la communication je trouve... que c'est désagréable... que ça ne sert à rien...

MORIN. — Mais écoute enfin... tu poursuis quelque chose... tu as un espoir... tu penses que de tout ceci... quelque chose de nouveau va sortir... sinon tu ne continuerais pas...

MARILOU. — Je ne me pose plus le problème de continuer... de continuer, pas... je suis prise dans un engrenage... je continue... je ne sais pas où je vais, c'est tout... Vraiment, si je veux être honnête, je ne le sais pas... il y a des moments où je me dis : heureusement que je suis venue à Paris... et c'est vrai, j'ai l'impression d'avoir rattrapé ma perte de temps, je me sentais en décalage par rapport à tout quand je suis venue ici, et j'étais renfermée chez moi... isolée... quand j'étais en Italie et j'ai puisé mes expériences intérieurement, je voulais me heurter à la réalité... je l'ai fait... et j'ai cru que c'était bon, et maintenant je me demande s'il fallait passer par là... je bois, par exemple... ça aussi je trouve que... je ne sais pas... je voulais me libérer des alibis quand je suis venue en France... je voulais vivre... pas par compensation... je voulais vivre parce que je voulais vivre quoi... puis maintenant j'ai détruit au fur et à mesure les faux mécanismes, les alibis et je les récupère à travers la boisson ou à travers des coucheries, à travers une attitude irrationnelle, à travers la connerie tout simplement, il est inutile d'employer les gros mots... alors voilà...

MORIN. — Je ne suis pas d'accord avec ce que tu dis... il y a quelque chose qui est en toi parce que ici tu... tu as des amis... il y a des gens qui t'aiment bien... eh... tu n'es pas seule...

MARILOU. — Je sais qu'il y a des gens qui m'aiment... ce n'est pas ça qui est important, c'est de le sentir... il y a des moments où je ne le sens pas... où je me sens coupée de tout... où je sens qu'il y a quelque chose qui ne marche pas... qui foncièrement ne marche pas... et qui précède l'anecdote, et donc je m'en fous qu'il y ait des gens qui m'aiment bien ou qui ne m'aiment pas... ça n'a pas d'importance, tu comprends...

MORIN. — Mais tu dis que tu es dans l'imaginaire... mais qu'est-ce que ça veut dire, pour toi, la réalité ?... Est-ce que c'est d'avoir un métier qui t'intéresse vraiment... que tu puisses faire ce que tu voudrais... est-ce que c'est de... de vivre avec un homme que tu aimerais plutôt que de vivre au jour le jour comme ça en couchant avec des types... je ne sais pas, moi, ce que c'est...

MARILOU. — Mais l'un découle de l'autre évidemment... c'est d'avoir un métier qui... qui ne me fait pas peur... c'est de vivre avec quelqu'un qui... peu importe le temps, ne serait-ce que pour une heure... deux heures... un mois... quinze jours... et sachant que je suis avec lui... que j'ai la possibilité de communiquer avec lui... qu'il n'y a pas des fantômes qui m'empêchent de vivre avec lui, c'est... c'est surtout... sortir de moi... c'est vivre... crever même... pourvu que ça me mette en relation avec quelque chose qui... me fasse sortir de moi, c'est tout... je réduis tout à moi en ce moment... ce mot moi, je.... je n'ai même pas le droit de... même pas le droit de me tuer, tu comprends, ça serait faux... absolument faux... et... (Long silence.)

MORIN. — Mais pourquoi est-ce que tu réduis tout à toi ?

(Archives.)

MARILOU DANS « CHRONIQUE D'UN ÉTÉ ».
« Alors, tout devient tellement simple et facile. »

MARILOU. — Pourquoi ?

MORIN. — Est-ce que tu réduis tout à toi ? (Long silence.)

MARILOU. — Si je le savais... (Long silence ensuite.)

Quinze jours après

MORIN. — Alors, Marilou, je sais que tu es en retard, qu'on t'a retenue alors que tu dois être à ton travail, qu'on a très peu de temps, que tu es énervée. Et pourtant j'avais envie qu'on puisse parler un petit peu... Ça fait un mois qu'on a... qu'on a fait cette discussion ensemble. Et puis maintenant on est au mois d'août. Et alors une chose qui m'avait... qui m'avait frappé... tu vois... Il y a deux soirs, on marchait dans la rue et je te parlais d'une question de ce film ; je t'avais dit que j'avais posé à nos amis Jacques, employé, et à sa femme la question : « Etes-vous heureux ? » et je t'ai dit qu'ils m'avaient répondu « Presque »; et tu m'as dit : « Ben, moi aussi je pourrais répondre presque. » Et alors quand je t'ai vue, il y a quand même quinze jours, tu étais pourtant très déprimée, tu n'avais l'air pas bien du tout... Tu peux répondre presque ?...

MARILOU. — Oui... je ne sais pas ce qui m'arrive, une fois de plus... Comme je... je ne le savais pas... le soir du 14 juillet... quand je me promenais... quand je me promènais comme il y a trois ans et et tout était pareil... et... je croyais que les trois ans qui s'étaient passés, je les avais inventés... jusqu'au moment où je suis rentrée dans le bistrot... et j'ai perdu tout à fait le sens du réel. J'avais tous les visages des gens que j'avais connus qui venaient vers moi... je ne savais pas où les mettre... et j'ai cru que tout était foutu... je crois que j'ai passé un cap ce soir-là... Après, il y eut un ou deux jours vides... et puis tout à coup les choses se sont ordonnées... j'ai vu à nouveau les gens... je suis sortie de l'imaginaire. Alors tout devient tellement simple et facile... C'est pour ça que je peux dire que je suis presque heureuse maintenant... Si j'avais pas tellement peur que... ça disparaisse à nouveau.

Angelo

Angelo, ouvrier chez Renault (d'où il a dû partir parce qu'il avait tourné dans le film) parle à Landry, un des Noirs de « La Pyramide humaine ».

ANGELO. — Dans un atelier chez Renault... tu vois pour te donner une idée... Dans un atelier chez Renault... le type il a son salaire tu vois... il travaille... il travaille pour lui... le type et il pense, hein !... et alors il amasse du pognon... Tu vois, il se prive sur certaines choses tu vois... il veut jouer un peu cette espèce de type, tu sais, qui a du pognon... qu'a du fric... tu vois... le type c'est un pauvre type... c'est un pauvre type absolument... il veut jouer le mec qu'a du fric alors il se prive... regarde nous autres, on va à la cantine... mais moi je m'en fous... j'ai absolument rien... j'ai absolument rien mais je bouffe... A la cantine chez Renault, tu vois les types qui se mettent à table... Tout ce qu'ils bouffent : juste un... juste un hors-d'œuvre... tu vois, c'est tout... et un morceau de pain... c'est tout... Par contre, ce qu'ils font le soir je ne sais pas... j'ignore... c'est certainement... ça doit être pareil mais ils ont ce truc... ils ont leur bagnole comme tu vois... comme tu viens de le dire à l'instant... ils ont leur bagnole... Tu te figures... tu te dis toi... tu te dis : mais quand même merde les mecs en France... le prolétaire en France il a du fric... il a du fric... il gagne beaucoup... il gagne beaucoup de pognon... il peut se payer une voiture... il peut se payer un appartement... ne crois pas ça... le type c'est un malheureux... c'est un pauvre type... crois-moi je vis avec ces gens... je vis avec eux... c'est des pauvres types... ces types qui amassent du pognon... tu vois un petit peu d'argent... alors au bout de cinq, six ans... tu vois ils arrivent à avoir un capital et il achètent une bagnole tu vois et après ils sont vachement heureux... ils se sont privés... tu vois pas ce qu'il y a derrière... Ce qu'il y a derrière, c'est des années... de privation... puis les mecs ils se sont payé une voiture... tu vois... alors ils roulent...

LA SEMAINE

Le Centre Dramatique de l'Est à Paris

● *Pourquoi Hubert Gignoux préfère sa province.*

« On *me proposerait n'importe quoi à Paris, je refuserais...* » Dans la bouche d'un comédien et directeur de troupe, ce propos est pour le moins inhabituel. Mais Hubert Gignoux, directeur du Centre Dramatique de l'Est, qui présente actuellement « Mille francs de récompense », au théâtre de l'Ambigu, à Paris, se trouve très bien où il est, c'est-à-dire un peu partout entre le Luxembourg et Mâcon, entre Epernay et Strasbourg (avec incursions en Suisse). Strasbourg, c'est le Q.G. : dans un bâtiment tout neuf, spécialement construit pour lui, équipé de deux plateaux et de trois ateliers (menuiserie, décors, costumes), le C.D.E. mène de front une école dramatique et deux troupes : la « régulière », qui joue dans les villes, et celle, plus jeune, dite « des Tréteaux », qui porte le flambeau du C.D.E. jusque dans les villages les moins accessibles.

Dans chaque troupe, de nombreuses recrues locales, formées par l'école.

Mais si le C.D.E. aime son terroir, le terroir le lui rend bien. Chaque année, plus de cent mille spectateurs remplissent les nombreuses salles où le C.D.E. présente son répertoire (quatre à six nouvelles pièces par an, dont une création mondiale). Quel est donc ce public ?

HUBERT GIGNOUX.
« *Il nous faut l'estampille.* »
(Espinosa)

« *Il y a de tout,* répond Gignoux. *Mais la plupart de nos spectateurs sont des moyens et des petits bourgeois. Et des très petits.* »

Naturellement, le C.D.E., qui dessert trois universités, fait fureur chez les jeunes (un tiers de son public a moins de trente ans). Chez les cultivateurs aussi. Mais la population ouvrière n'est pas encore acquise au C.D.E. « *Ni d'ailleurs aux autres théâtres dits populaires* », précise Gignoux.

Dans cette région de France qu'un seul fleuve sépare de l'Allemagne, Gignoux constate que le public a le sens aigu de la discipline, mais celui aussi de la liberté : « *On obéit, mais on se moque de l'adjudant quand il le faut. Au moment même où 92 % des voix rhénanes disaient oui au général, un chansonnier, qui ne l'épargnait pas, gagnait trois sièges aux élections municipales de Strasbourg ; et nous remportions un succès fou avec une pièce, que je croyais dangereuse, sur la décolonisation : il s'agit de « Romulus », de Durrenmatt, que nous avons créée.* »

Le Suisse Durrenmatt est un ami du C.D.E. Il lui a donné plusieurs pièces qui, toutes, remportent dans l'Est un succès bien plus grand qu'à Paris. C'est la spécialité régionale du C.D.E. Mais il y a aussi le répertoire classique : Molière, par exemple, ou même Ibsen...

« *Mais il nous faut l'estampille, la consécration parisienne,* explique Gignoux. « *Si vous étiez vraiment un crack, vous seriez à Paris* », *me disent souvent les provinciaux. Ils n'acceptent pas encore tout à fait la décentralisation du théâtre. Ça les étonne que nous les ayons choisis.* »

A. G.

« Vu du pont »

● « *Little Italy* »*-sur-Seine.*

On tourne depuis quinze jours à Epinay (sur Seine), « Vu du Pont », d'Arthur Miller. Sur le plateau on a reconstitué avec une fidélité minutieuse le chaos misérable du quartier italien de Brooklyn : « Little Italy ». Tournage intéressant à plus d'un titre. L'auteur est intéressant, son œuvre l'est, le metteur en scène aussi : il s'appelle Sidney Lumet, Monsieur « 12 Hommes en colère ». La vedette masculine ? Raf Vallone, le beau ténébreux, créateur du rôle du docker passionné, à la scène, à Paris. Vedette féminine : Carol Lawrence.

Ce nom ne me disait rien. Je savais que la dame était jeune, jolie, qu'elle avait été choisie par Miller. C'est tout. J'ai voulu en savoir un peu plus. En route pour Epinay.

Je grimpe sur le plateau ; c'est-à-dire à la tour de Babel. Sidney Lumet à croupetons sur le pied de la caméra, blue jeans et sandales de tennis, ressemble à un intellectuel camouflé en blouson noir. Il parle anglais ; à côté de lui, son professeur de français. Raf Vallone, écroulé dans un fauteuil boiteux, pantalon de cuir, gros pull-over noir, canadienne (il règne ici une température saharienne), cogite. Il est italien... A côté de lui, son professeur d'anglais. Carol Lawrence ? Elle n'est pas là. Je reviendrai demain.

Je reviens. Je l'imagine déjà, blonde, rondelette, capiteuse ; une Marilynette, en somme. Je me suis trompée. Elle est toute mince, toute brune, toute spontanée, aussi peu sophistiquée qu'un bouvier des Flandres.

Poulbotte yankee

On parle. Presque français : « *Je suis été à l'Ecole Berlitz de New York deux semaines. Alors, now, je parle. Je dois, because je tourne en double version. You see ?* »

Je vois.

— Quel âge avez-vous, Carol ?

— *26.*

— Vous ne les faites pas.

— *Alors, dites que j'ai 22.*

CAROLE LAWRENCE.
« *Je suis content ! Mais content !...* »
(Roustan)

— Quand avez-vous commencé votre carrière ?

— *A 3 ans.*

A Melrose Park (près de Chicago) où elle est née, on la hissait sur la table quand il y avait une noce dans le voisinage. Elle chantait, et elle dansait.

Carol est une vraie poulbotte yankee : son père est d'origine italienne, les ancêtres de sa mère sont français...

En 1953, la famille « émigre » à New York. New York, c'est Broadway. Carol repère une petite annonce : « Audition, on demande chanteuse sachant danser ». Elle va au théâtre, le régisseur lui demande ce qu'elle veut : « *Regarder, seulement regarder* », dit-elle. Un second régisseur passe, lui lance un costume : « *Mets ça* ». Pour s'amuser, elle endosse le collant de la show-girl. Un troisième régisseur hurle soudain : « *Toutes les filles en scène !* » Elle est poussée, propulsée sous les projecteurs : elle est la seule engagée.

Après ? Spectacles à la télévision ; et puis la création de « Westside Story » qu'elle jouera pendant plus de deux ans.

Une soupe à l'oignon

Après encore ? Son premier film : « Vu du Pont ». Avec la logique inhérente aux choses du spectacle, la petite danseuse n'y danse pas, la chanteuse n'y chante pas, mais elle y jouera la comédie et se révélera, paraît-il, une grande actrice. C'est Arthur Miller qui l'a dit — et décidé.

— Que pensez-vous d'Arthur Miller ?

— *I love him (1). Il vient à Paris bientôt. Je suis content ! mais content ! Il est fantastic.*

— Sidney Lumet ?

— *I love him (1). C'est un metteur en scène formidable. Il est extraordinary.*

— Raf Vallone ?

— *Il est fort. Mais moi aussi. Nous avions une scène où je devais me jeter dans ses bras. Et il disait : « Plus fort, plus fort ! » Alors, j'ai été fort, très fort. Et il est tombé.*

— Paris ?

— *I love it (1). L'autre jour, je suis marché jusqu'à trois heures du matin à côté du Seine. C'était beau.*

— Ses projets :

● Aller tous les dimanches matin au Louvre ; « Sept dimanches, c'est tout juste », dit-elle.

● Acheter une litho de Daumier pour son petit frère, futur avocat.

● Retourner aux Halles à l'aube et remanger une soupe à l'oignon.

DANIELE HEYMANN.

P.-S. — J'ai réussi à joindre Arthur Miller au téléphone :

— Etes-vous heureux de voir votre œuvre portée à l'écran ?

— *Oui, je crois que ce sera du bon travail.*

— Que pensez-vous de vos deux interprètes principaux ?

— *Merveilleux. J'ai vu les scènes qui ont été tournées. Ils travaillent beaucoup mieux si je ne suis pas tout le temps là.*

— Paris ?

— *J'aime y vivre. Mais je suis allé sur les quais l'autre jour et les photographes m'ont poursuivi. Les photographes me rendent fou. Ne pourraient-ils pas me laisser tranquille... maintenant ?*

(1) Je l'adore.

A.B.C.
RENTREE AU THEATRE DE
MICHEL SIMON
avec
GINETTE LECLERC
et
RAYMOND SOUPLEX
dans
ALCOOL
COMEDIE DE JACQUES ROBERT
MISE EN SCENE DE CHRISTIAN-GERARD
Décor de Yves FAUCHEUR
avec
ROBERT BURNIER
et
ROGER DUMAS
Location ouverte tous les jours de 11 heures à 19 heures sans interruption

Cabarets Dancings
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens
L'ÉCLUSE
Le cabaret où vont les lecteurs de L'Express ouvre ses vannes à 22 h. 30 (tous les soirs sauf lundi)
15, quai des Grands-Augustins (pl. Saint-Michel)
Restaurants
EL DJAZAIR 27 R. LA HUCHETTE ODE 96-97
DÉJEUNERS-DINERS-SPECTACLE 2 ORCHESTRES
Jean MEJEAN présente
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35
HENRI GENES
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR!"

CINÉMA

« Une aussi longue absence »

● *Un poème du temps perdu et non retrouvé.*

FAIT divers authentique et récent : une femme croit reconnaître, dans un clochard amnésique, son mari disparu en 1944. Elle le recueille, le nourrit, essaie de ranimer sa mémoire. En vain : elle aime un fantôme, il reste dans sa nuit.

Cela pouvait être un mélo, ou pire : un film commercial et roublard, avec Bourvil et Michèle Morgan. Mais l'entreprise de Colpi, de Marguerite Duras et de Gérard Jarlot se mesurera d'abord à ses refus (1). Refus de l'anecdote, du pittoresque et du comique faciles (on imagine la scène de famille, ici réduite à une stricte nécessité, qu'un auteur vulgaire eût inventée : les parents grotesques ou odieux du « revenant », les histoires d'intérêt ou d'héritage, etc.). Refus de tout conflit accessoire. Et enfin — le plus hautain de tous — refus d'une écriture vériste. Soutenu par une telle volonté de dépouillement et de grandeur, le sujet, dès lors, pouvait être traité « sans rien sur lui qui pèse ou qui pose » pour ce qu'il est essentiellement. C'est-à-dire une romance amère du désaccord, de l'impossibilité de se rejoindre et de communiquer, un poème du temps perdu et non retrouvé jusqu'au plus poignant des silences.

Jeux d'enfants

J'aime ce film parce qu'il prouve que le chemin le plus court vers la vérité est la poésie. Une trouvaille admirable est, par exemple, d'avoir situé le récit dans un espace et un temps en quelque sorte marginaux : un coin de banlieue parisienne plus dépaysant que la province, un mois d'été, en pleines vacances. Vacances, absence : tout est possible, tout devient vrai. Sur une scène vide, sous un ciel vide et bleu, le mort-vivant et son amoureuse jouent sans comparses, pour eux seuls. Ce jeu est la trame même du film. C'est un jeu étrange, un peu inquiétant comme certains

Georges Wilson et Alida Valli dans « Une aussi longue absence ».
De chaque côté du fleuve. (Archives.)

Jeux d'enfants, et auquel nous assistons avec un sentiment d'indiscrétion presque coupable. Des enfants, oui : elle, émerveillée de la rencontre, guettant passionnément le miracle, déploie charme et sourires comme une petite fille aux premières coquetteries ; lui, infantilisé par son amnésie, se tient devant elle, indifférent et balourd, pareil à un gros garçon à l'âge ingrat.

Les garçons, on le sait, jouent aux billes et se moquent des « quilles ». Ainsi « Albert », l'homme de nulle part, découpe des images, collectionne des petits journaux, fredonne des airs d'opéra. Il ne voit pas cette femme — *sa* femme, peut-être — ne voit personne. Elle le fait boire et manger et il accepte, à la manière des enfants, comme un dû. La partie est perdue d'avance : jamais elle ne l'arrachera à sa récréation solitaire. Elle ne sera jamais pour lui plus réelle que les silhouettes qu'il découpe laborieusement dans les magazines. Il se défendra contre elle, au besoin — avec cette défense silencieuse et terriblement efficace des primitifs — et le film, à coups de séquences heurtées et discontinues (car le montage répond idéalement à la thématique de l'œuvre) ne cessera de les montrer étrangers l'un à l'autre et se parlant sans écho de chaque côté du fleuve. Entre eux coule le temps sans recours : la Seine — ou le Léthé.

(1) Biarritz, Raimu.

Entre les paupières

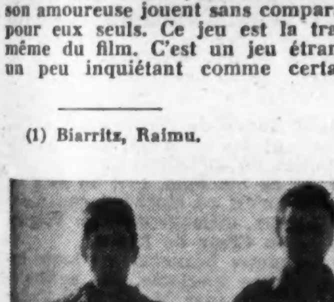
Alida Valli joue l'amoureuse : elle seule, je crois, pouvait incarner cette héroïne double de roman, à la fois bistrote et grande dame, sensuelle et enfouie dans un rêve. Quant à Georges Wilson, son rôle était difficile — ou trop facile peut-être : un corps monolithique, une tête où il ne se passe rien. Rien, vraiment ? Il y met pourtant quelque chose — et par l'unique moyen d'expression qu'on lui a laissé : son regard. Regard lourd de secrets, fenêtre mi-close, lame, reflets brusques entre les paupières, tout l'homme est là, avec ses malices, ses ruses, ses manies, ses terreurs. Un monde inconnaissable, mais que l'on devine cohérent et se suffisant à lui-même. Un children's corner plein de chansons et de petits bonheurs égoïstes et larvaires, qui se désintéresse de nous et nous écarte, et nous ignore. « *Noli me tangere* » : l'homme sans mémoire a passé, on lui a fait peur et il est parti. C'était l'été, la saison de l'absence. C'était l'été, et rien n'en demeure.

Ai-je assez dit que ce film marque les grands débuts d'un metteur en scène ? Qu'il faut le voir ? Et que le jury du Prix Delluc s'est honoré en le couronnant ?

→

(Archives.)

Les cinq héros de « Un Taxi pour Tobrouk ».
« *A la tienne, Etienne, à la tienne, mon vieux* ».



Offre unique de Superhermit:

*"Faites-les poser maintenant... vous paierez plus tard !" **

En faisant poser tout de suite sur vos fenêtres et portes les véritables joints métalliques Superhermit, vous êtes "paré" dès le début du froid et votre home est définitivement à l'abri des courants d'air et des infiltrations de poussières.
Pose par nos soins dans toute la France.
Installation garantie effectivement 20 ans.

Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS

Demandez notre documentation S. 63
S. a. r. l. 200.000 NF fondée en 1933
79-81, Fg. Poissonnière-Paris 9e-PRO.80-89
**Offre valable du 1er Avril au 30 Août seulement.*

Du 15 au 19 Mai inclus
SOLDES ANNUELS
Christofle
Orfèvrerie - Cristaux - Porcelaines
PAVILLON DE HANOVRE
31, Bd des Italiens - Paris

« Exodus »

● *« Naissance d'une nation » revu et corrigé par un metteur en scène antiraciste à la soixantaine prospère.*

TOUTES proportions gardées (et ici, elles sont à l'inverse des moyens mis en œuvre : d'une part, une pure histoire à deux personnages contée en noir et blanc, et, de l'autre, une énorme machine en couleurs brassant des foules et des millions), « Exodus » (2) est un film qui vaut aussi par tout ce que Preminger a évité. On redoutait une épopée larmoyante, on se trouve devant une chronique de l'Etat d'Israël. Le film pourrait s'appeler « Naissance d'une nation », si le titre n'était déjà pris. Et, comble d'ironie, par une œuvre tout à son opposé, le vieux film muet du raciste Griffith, tourné à la gloire du Ku-Klux-Klan.

Cependant, l'art a ses raisons que la justice ne connaît point, et il est trop évident, hélas ! que Griffith l'emporte sur Preminger. Est-ce d'ailleurs ce qu'il faut dire ? Non ; c'est le cinéma muet qui l'emporte ; c'est l'âge d'or et l'innocence ; c'est la sublime naïveté des débuts. Preminger, lui, fait ce qu'il peut. Il en est à l'âge mûr d'un art enrichi, la soixantaine prospère, la maîtrise des techniques, la solution automatique des problèmes. Et, je le crains, à moins d'un miracle de jouvence, bientôt la sclérose et la mort.

Bombe et poignard

« Exodus » est donc un film honorable, intelligent et, somme toute, « réussi ». Il comporte deux parties assez distinctes : d'abord, l'exode tragique des Juifs vers Israël, puis les convulsions du nouvel Etat, menacé à ses frontières, déchiré à l'intérieur par l'antagonisme de la Hagannah et de l'Irgoun, ceux qui croient aux méthodes pacifiques, ceux qui croient à la bombe et au poignard. D'où cette suite de morceaux de bravoure, attentats, explosions, assaut d'une prison, vision d'un kibboutz en guerre. Le film dure plus de trois heures sans fatiguer notre attention. C'est que Preminger, je l'ai dit, cherche moins à émouvoir qu'à expliquer. Et y parvient : sa chronique nous en apprend plus long sur Israël que tous les journaux depuis quinze ans. Moins convaincants m'ont paru les moments où les personnages, échappant furtivement à l'Histoire, s'occupent enfin d'eux-mêmes. Mais qui, en Israël ou ailleurs, échappe aujourd'hui à l'Histoire ?

Sal Mineo incarne un jeune Israélien crédible, né au temps du mépris, hanté par la violence. Jill Haworth est l'agnelle promise au sacrifice, Eva-Marie Saint une sioniste par amour, et Paul Newman un jeune premier correct de Hollywood, aujourd'hui à Tel-Aviv et demain n'importe où.

« Un Taxi pour Tobrouk »

● *Une jeep et cinq petits gars perdus dans le désert.*

« *TOUTE œuvre réussie dans le genre qu'elle s'est donné a raison* », disait Dullin. Dans le genre ultracommercial, « Un Taxi pour Tobrouk » (3) a donc mille fois raison. Histoire d'une jeep et de cinq braves petits gars — dont un Allemand — perdus dans le désert. Thème : à la tienne, Etienne, à la tienne, mon vieux. Sans ces garces de guerres, on serait tous des frères. Mais Denis de La Patellière ne manque pas un clin d'œil et Michel Audiard pas une réplique. On marche, c'est un fait. Le grand public courra. Et puis, il y a Aznavour. Et surtout Lino Ventura, troupier d'élite, prêt pour la relève, et quelle relève ! Celle de Gabin.

Sont aussi à l'affiche : « La guerre inconnue » (4), montage d'archives (les bombardements alliés, le débarquement), intéressantes en soi mais souvent déjà vues et n'ajoutant rien au dossier de l'Histoire ; « Celui par qui le scandale arrive » (5), ou Hollywood à l'heure Alexandre Dumas fils. Le scandale est arrivé : il est que ce mélo médiocrement filmé soit signé Vincente Minnelli.

MORVAN LEBESQUE.

(2) Ambassade.

(3) Balzac, Helder, Scala, Vivienne.

(4) Capri, Lord-Byron, Ciné-monde-Opéra.

(5) Triomphe.

(Lipnitzki)

ANDRÉ POMARAT DANS « MILLE FRANCS DE RÉCOMPENSE ».
Avec un clin d'œil.

THÉATRE

« Mille francs de récompense »

● *Quand Victor Hugo se moque de Victor Hugo.*

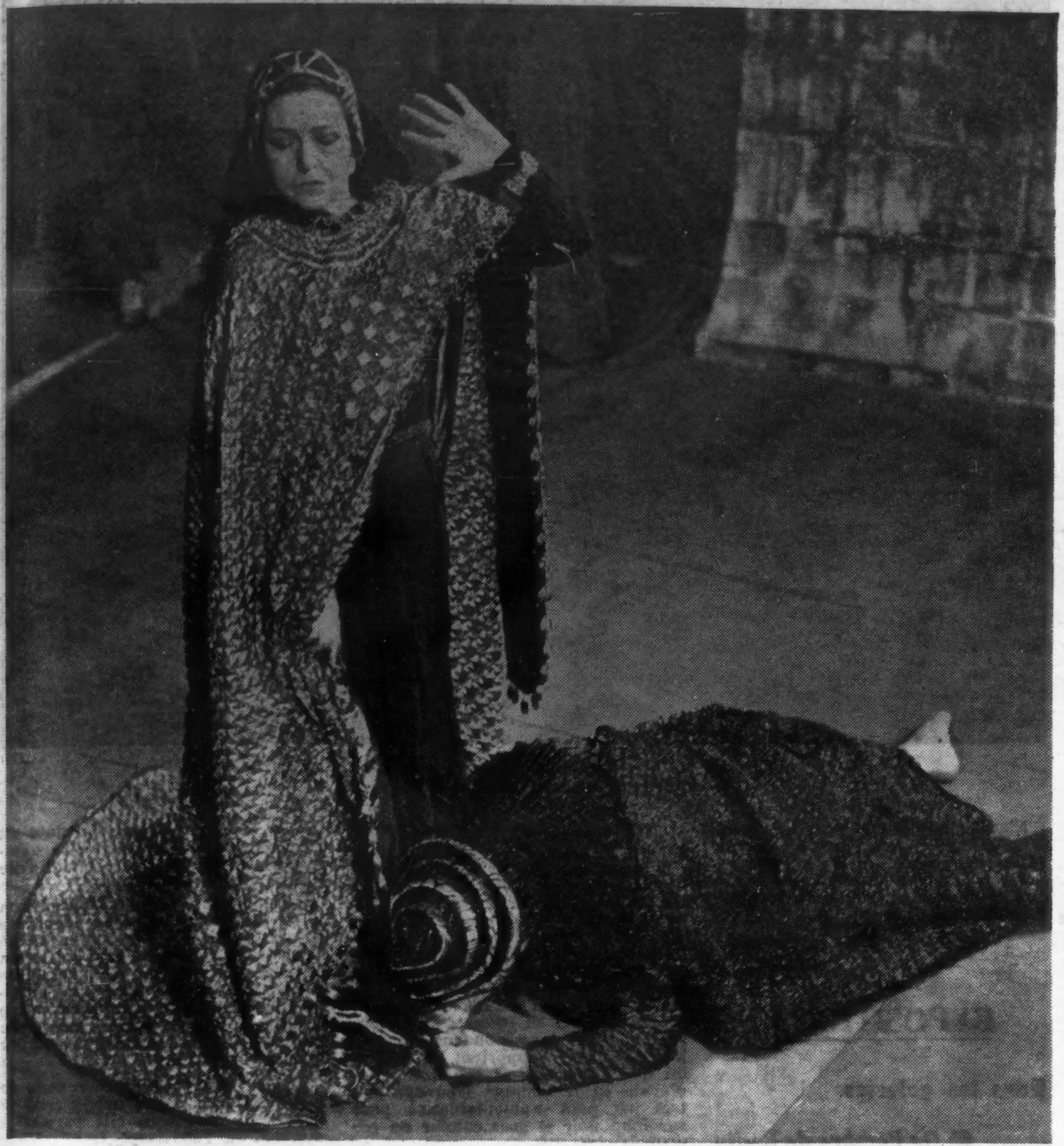
UN clochard poursuivi par la police se faufile dans un appartement et surprend des secrets : le grand-père, malade, ruiné, est un proscrit politique qui vit sous un faux nom (un soldat de la République, et nous sommes en 1824). La mère n'est pas veuve, elle a été abandonnée avec une fillette qui a grandi depuis et aime un jeune employé de banque. Mais voici l'huissier qui vient saisir et vendre les pauvres meubles. Et l'homme d'affaires, bourgeois paternaliste et moralisateur, franche canaille qui propose de faire surseoir à la vente si on lui donne le tendron. C'est le bon jeune homme qui paiera, mais en détournant des fonds de son banquier. Comment le grand-père retrouvera l'honneur, la mère un mari, la fille un père et un fiancé ? C'est ce que Victor Hugo nous raconte dans « Mille francs de récompense » (1), en suivant les voies naïves et providentielles du mélodrame : et la Providence *ex machina*, tout au long de la pièce, c'est ce clochard gouailleur et généreux, mélange de Jean Valjean et de Don César de Bazan.

On s'amuse beaucoup en toute ingénuité à ce spectacle, fort agréablement décoré (par M. Abd El Kader Farrah), mis en scène (par M. Hubert Gignoux) et joué (par M. André Pomarat et ses camarades de la Comédie de l'Est). Rit-on avec Victor Hugo ou contre lui ? C'est le seul problème, après tout secondaire, puisque l'on rit. On a eu parfaitement raison de jouer la pièce comme elle est écrite, sans parodie et sans clin d'œil. Mais il est évident que l'énormité des situations, l'utilisation sans vergogne de grosses ficelles, la simplification rudimentaire de la psychologie, l'emphase du dialogue, tout cela nous fait rire, alors que c'était sans doute calculé pour nous arracher des larmes. Mais on a aussi l'impression que souvent Victor Hugo fait le clin d'œil lui-même : les calembours géants crépitent, les jeux de scène burlesques sont prévus par le texte. Ce vieillard un peu gâteux, qui se lève en robe de chambre, prend le soupirant de sa petite fille pour un élève, se met au piano pour lui donner une leçon de musique farcie de commentaires anticléricaux et qui se termine en jouant « La Marseillaise », tandis qu'en coulisse l'huissier vend les meubles du malheureux et crie les enchères — est-ce que Victor Hugo, qui était plein de malice et d'humour, ne s'amusait pas lui-même en inventant cette situation dramatique ?

Le patriarche national

Ecrite en exil en 1866, la pièce ne pouvait être jouée sous le Second Empire et, quand la liberté fut revenue, personne ne songea à la monter : peut-être parce que la vogue du mélodrame

(1) Théâtre de l'Ambigu (jusqu'au 23 mai).



(Bernand)

Marie Bell et Raymond Gérome dans « Esther »
Dans le style « Reine de Saba ».

était un peu tombée, peut-être parce que ses parties de bouffonnerie convenaient mal au personnage de patriarche national incarné alors par Hugo, peut-être parce que ses parties de libre et vigoureuse satire de la bourgeoisie et de la justice étaient aussi gênantes pour M. Thiers que pour Napoléon III. C'est à une création, après quatre-vingt-quinze ans d'oubli, que nous venons d'assister. Cela prouve, certes, que Victor Hugo est toujours aussi jeune et que la V[e] République, Dieu merci, ne ressemble pas autant au Second Empire qu'on le dit parfois...

« Les Vagues »

● ***A la redécouverte de Virginia Woolf, la jeune grand-mère de Nathalie Sarraute et de Marguerite Duras.***

CE roman de Virginia Woolf, dit Mme Marguerite Yourcenar, est *« un livre à six personnages, à six instruments plutôt, car il consiste uniquement en longs monologues intérieurs dont les courbes se succèdent, s'entrecroisent, avec une sûreté de dessin qui n'est pas sans rappeler « L'Art de la Fugue »*. Nous devons à M. Yves Gasc la première exécution publique de cette partition de musique intérieure (2). En principe, un texte aussi dense se laisse mal saisir à la simple audition, et surtout, dans la mesure même où il cherche à atteindre un langage plus vrai que le langage parlé, le comédien le trahit en le parlant. Mais l'expérience, grâce à M. Gasc et à ses comédiens (Catherine de Seynes, Nadine Berger, Jean-François Remi, Marcel Bonnaud, etc.), est aussi réussie qu'il est possible et nous redécouvrons la voix de Virginia Woolf en 1931 comme celle d'une jeune grand-mère à laquelle Nathalie Sarraute ou Marguerite Duras doivent beaucoup.

(2) Studio des Champs-Elysées, le dimanche soir.

« Esther »

● ***Racine en théâtroscope avec les Blue Marie Bell Girls.***

« ESTHER » à Versailles, c'est Racine en petit théâtroscope (3). « Est-ce toi, chère Elise ? » A peine, dans un beau décor de M. Jacques Dupont, la voix sublime s'est-elle élevée pour conter son histoire et se- craintes, que cela commence. « Ciel ! quels nombreux essaims d'innocentes beautés », c'est sur une musique de film et de Georges Auric, l'entrée gambillante des Blue Marie Bell Girls, tandis que la voix du chœur s'élève de la fosse d'orchestre. Sous un turban-bibi où l'art de la modiste et celui du pâtissier se conjuguent, Aman, l'impie Aman, race d'Amalécite, c'est pour M. Raymond Gérome une sorte d'intendant bourgeois, bonasse, mais prévaricateur, qui sera démasqué à la fin du mélo. Aimablement déshabillé, son confident Hydaspe est, grâce à M. Hubert Noël, un véritable Tarzan de poche. L'Assuérus de M. Jacques François réserve toute sa cruauté aux vers de Racine, et il en est immédiatement puni, car il s'y brise la voix. A peu près seul, M. Robert Legran met un sentiment juste et noble dans le rôle d'Asaph — qui comporte une douzaine de vers. Mais qu'importe, la fête recommence, on a supprimé le prologue, mais on nous sert pour finir un copieux petit ballet avec Yvette Chauviré, Georges Skibine et toutes les filles de Sion. Un spectacle complet, vous dit-on, poésie, musique, chant, danse, une superproduction dans le style « Reine de Saba ».

Et, au milieu de tout cela, Marie Bell, supérieure à la bonne comme à la mauvaise fortune, avec toute sa sensibilité, sa science de la musique et des attitudes, sa touchante grandeur de tragédienne dans le goût romantique, Marie Bell chante le rôle d'Esther comme un grand violoncelliste égaré chez les Branquignols. Marie Bell est une sainte, disait Paul Claudel. Oui, et ce spectacle, c'est son martyre.

ROBERT KANTERS.

(3) Théâtre Montansier (Mai de Versailles.).

FOLKLORE

Niger et Mexique

● ***A vous de choisir : un échantillon de traditions ou un spectacle parfait.***

C'EST Alain Gheerbrandt qui a dit : *« L'homme blanc devient aveugle. Il perd ses yeux à ne pas vouloir délacer sa solitude. »*

Grâce au Théâtre des Nations — il faut désormais le trompetter — cette triste évidence n'en sera plus tout à fait une. Bousculé, promené de force à travers une forêt de civilisations, soumis à un régime d'électro-chocs ethniques, confronté avec des êtres comme tombés du ciel, cet homme blanc — pour peu qu'il se trouve à Paris en ce moment et qu'il émigre deux fois par semaine place du Châtelet — gardera ses yeux. Et s'il n'a pas délacé sa solitude, du moins aura-t-il arraché cette première entrave : les préjugés, et franchi cett- -remière étape : le dépaysement.

Donc, avant toutes choses, merci aux organisateurs du Théâtre des Nations. Cette semaine, ils nous ont offert deux spectacles aussi différents que passionnants : le Niger et le Mexique. Aux deux extrémités de l'échelle du folklore : un échantillon de traditions et un spectacle parfait ; une démonstration de pureté et une autre de technique. Bref, une parade et du théâtre. Suivant les nostalgies que chacun porte en soi, on avouera des préférences. En toute justice, il me paraît impossible de déclarer l'une de ces manifestations supérieure à l'autre. Et c'est un petit compte que je désire régler avec les organisateurs mentionnés plus haut et déjà remerciés. Mais avant de les provoquer, racontons ce que nous avons vu. Qu'est-ce que le Niger ? Qu'est-ce que le Mexique ?

Le sex-appeal de Marilyn

Le Niger, c'est le bout du monde, ce sont les Touareg, ce sont les Foulbé. Devant des rideaux noirs que nous finissons par ne plus voir, des hommes grands et forts, vêtus de tuniques ou de peaux de bêtes, tournoient en poussant d'étranges cris d'oiseaux ; leur danse s'accélère, rejoint la transe. Les guerriers invulnérables de Massalata appuient des sabres effilés sur leur poitrine et sur leurs joues. Une drogue souveraine les met à l'abri de toutes blessures. Timides et délicates, coiffées de madras, des jeunes filles leur succèdent au son des mêmes tambours. Leurs ébats sont fort chastes et leurs balancements de hanches, sous le « boubou » blanc et brodé, bien jolis. Puis viennent les mangeurs de feu, sorciers allègres, les guerriers touareg et leurs boucliers de cuir bariolé, les forgerons de l'Ader, aux torses nus. Enfin, clou du spectacle, arrivent les Bororo, les nomades les plus joyeux qui soient sur terre. Leur grande spécialité, c'est

→

Vient de paraître :

LOLA

de Jacques DEMY

« *Un créateur de la famille de Balzac et de Faulkner* » (L'Express).
« *Un film admirable* » (Arts).
« *Un enchantement* » (Le Figaro Littéraire).
« *Un incontestable talent est né* » (Lettres Françaises).
« *Un film à part* » (Cinéma 61).
« Lola *porte un coup définitif à des œuvres comme* Le cri *ou* le Septième Sceau » (Les Cahiers du cinéma)

En exclusivité dans

l'Avant-Scène du CINEMA

Textes intégraux - Photos

2,50 NF

la Danse de la beauté, sorte de marathon dont la préparation exige des soins infinis. Maquillés, emplumés, recouverts de sonnailles et de bijoux, habillés de jupes entravées, de très jeunes hommes, plus minces que Ramsès II, aussi sûrs de leur sex-appeal que Marilyn Monroe, se dandinent avec art, découvrent l'émail éclatant de leurs dents, font briller leurs regards étrangement clairs. Ils sont là pour être choisis. Leurs chevilles serrées dans d'énormes anneaux, leurs nuques ployées sous de bizarres coiffures en forme de coussins, un sourire errant sur leurs visages, les femmes choisissent. J'ai rarement vu une expression plus satisfaisante que la leur, mélange de triomphe et de placidité.

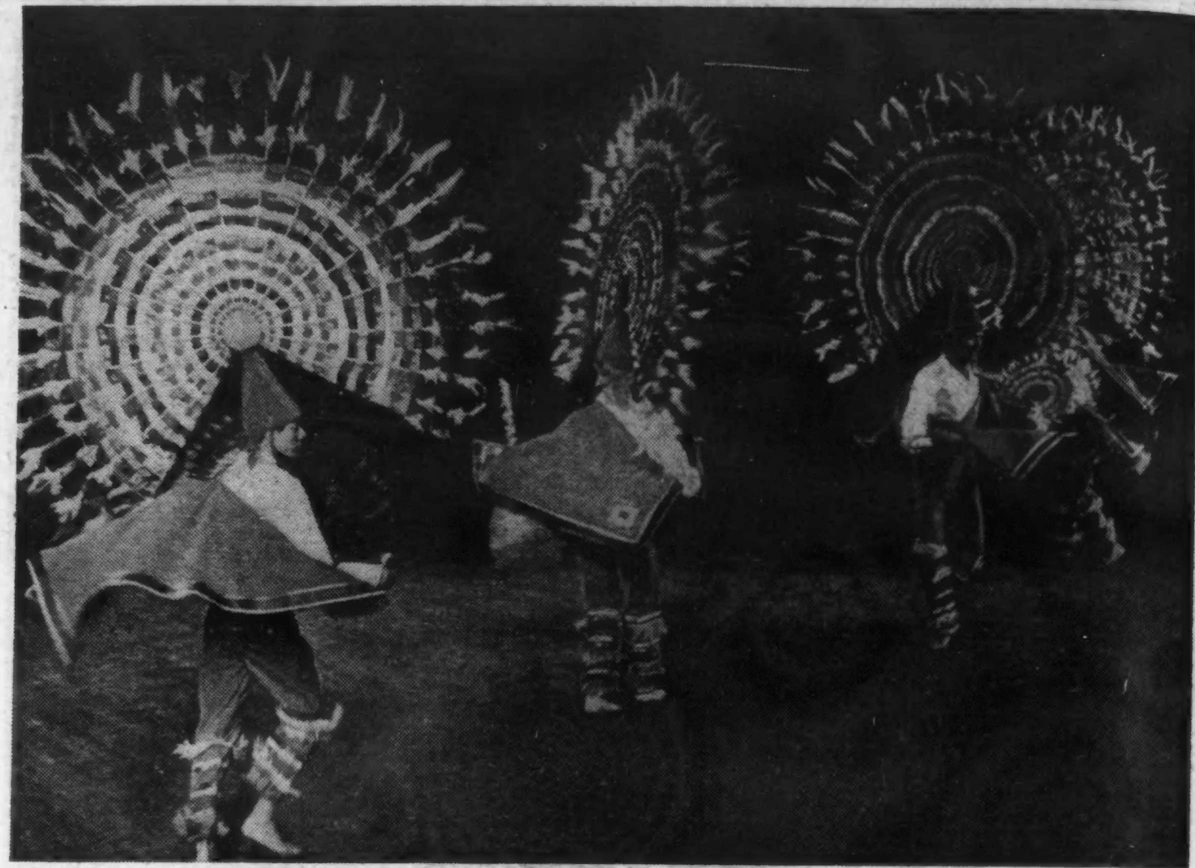
A la dérive

Voilà pour le Niger. Parlons maintenant du Mexique. La troupe qui nous a été présentée vient du Théâtre des Beaux-Arts de Mexico. Elle a été fondée il y a sept ans par une étonnante petite métisse du nom de Amalia Hernandez. Elle comprend quatre-vingt-deux danseurs et musiciens et elle pourrait donner des leçons à toutes les troupes du monde. Des filles ravissantes, des garçons vifs comme la foudre, des costumes éblouissants, des dentelles comme s'il en pleuvait et des océans de plumes, un folklore bien poncé et nettoyé, remoulé dans une optique chorégraphique moderne, des enchaînements dignes des Ziegfield Follies ou du Casino de Paris au temps de Mistinguett : peut-on demander mieux, plus distrayant, plus professionnel ?

« Oui », ont répondu avec quelque dédain, et au cours d'une conférence de presse, les archontes de Sarah-Bernhardt. *« Le vrai théâtre, c'est le Niger. Ce n'est pas Marcel Achard. Et le spectacle d'Amalia Hernandez, si parfait soit-il, n'est qu'une revue. »*

Alors — et c'est là que nous désirons rompre quelques lances amicales — à ces ascètes, nous sommes obligée de dire qu'ils n'ont pas tout à fait raison. Car le théâtre, avant tout, c'est l'illusion. Quand un rideau rouge se lève et tombe devant un spectacle, la seule chose qui compte c'est l'allure à laquelle voyage l'esprit du spectateur. Peu importe que le Yucatan présenté par Amalia Hernandez n'ait pas été traduit par les Indiens du cru — bien moins beaux d'ailleurs que ceux qu'elle a choisis — peu importe que la danse rituelle aztèque soit devenue, au-delà des répétitions et des tâtonnements d'une chorégraphie originale, une magie bien composée, ce que nous voulions, nous l'avons eu : nous sommes partis à la dérive d'une certaine forme d'enchantement sans concession à la naïveté, à la fadeur, au mauvais goût, sans faire de sacrifice à la monotonie et à l'amateurisme. L'authentique est une belle vertu, certes, mais, comme toutes les vertus, si la beauté, cette grâce, lui fait défaut, cela devient redoutable.

(1) Le Ballet Mexicain revient à Paris du 12 juin au 12 juillet au Palais de Chaillot.



(Pic)

DANSEURS MEXICAINS.
Pour que l'homme blanc garde ses yeux.

N'en déplaise à mes amis de Sarah-Bernhardt, une revue parfaite est un spectacle parfait. Il n'y a pas de crime de lèse-folklore. Sur une scène de théâtre, il n'y a qu'un crime digne de châtiment : l'ennui.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

EXPOSITIONS

Dans les galeries

● *De l'ombre de Rodin à celle de Soutine.*

COMME chaque année depuis longtemps, beaucoup d'absents remarqués et pratiquement pas de révélations au Salon de Mai qui vient d'ouvrir, pour la dix-septième fois, ses portes, au musée d'Art moderne. Dans les mêmes bâtiments, deux ou trois autres salons dont celui des Populistes, sous le signe de Steinlen, et les 232 toiles sélectionnées pour le prix Marzotto, industriel de profession et impresario de vocation qui annonce, d'autre part, dans un magasin parisien, la présentation de sa *« prestigieuse collection du vêtement italien qui va, qui plaît, qui dure... »*

Ici des hectares de tissus, là des hectares de toiles coloriées à la main. En ce qui concerne le Salon de Mai, on remarque le nombre toujours croissant de tableaux toujours plus gigantesques. Objectif de l'opération : attirer l'œil du client. Résultat (pour les véritables amateurs) : mise en évidence des toiles moins hâtivement peintes et dont les formats de dimension normale correspondent aux ambitions qu'elles supportent. A ce titre, on doit remercier et féliciter Agam d'avoir eu le courage d'envoyer un très joli petit « objet-tableau » posé sur fond noir et gros comme un paquet de cigarettes.

Dans les galeries de la rive gauche, on a pu noter, au cours de ces deux dernières semaines, une singulière renaissance du paysagisme impressionniste. Une Israélienne, un Turc et un Indien en donnent d'excellents exemples.

Un ciel inconnu

La première, Dagan, à la galerie de l'Ancienne-Comédie, et le second, Mubin, chez Durand, rue Mazarine, se situent chacun à leur manière dans le sillage de Claude Monet. Le troisième, Raza, chez Lara Vinci, rue de Seine, doit autant à Caran qu'à Nicolas de Staël. La bonne peinture est rarement révolutionnaire. Elle apparaît plutôt comme le produit d'une lente évolution.

Presque trop réaliste encore, Raza a fait d'immenses progrès depuis que le prix de la Critique lui avait été accordé de confiance, il y a cinq ans environ, alors qu'il nous arrivait de l'Inde. Ses couleurs franches et heurtées s'harmonisent maintenant en une architecture rationnelle sans rien perdre — bien au contraire — de leur « force de frappe ».

Dagan, elle, réussit une sorte de tour de force. Dans une gamme de bistres et de bruns, elle parvient à donner de l'épaisseur terrestre une traduction aussi mouvante et lumineuse que celle du monde fluide évoqué par le bonhomme Monet sur la fin de sa vie.

Mais le plus proche du vieux maître des Nymphéas est sans doute Mubin. Ici, le paysage devient lumière et seulement lumière. De cette lumière moite et vibrante, acide et trouble, qui — dit-on — caractérise les rives du Bosphore. Une fenêtre s'ouvre sur un ciel inconnu. Et c'est une bouffée de couleurs qui vous éblouit d'abord. Chaque toile de Mubin fixe un de ces instants privilégiés.

Les paysagistes impressionnistes d'autrefois n'auraient sans doute pas peint autrement que Dagan ou Mubin

GALERIE GERARD MOURGUE
MONIQUE
LE BEGUEC
57, quai des Grands-Augustins - ODE. 5?-03

Galerie DENISE RENE - 124, rue La Boétie
Arp - Baertling - Herbin - Lipsi
Mortensen - Seuphor - Vasarely
Schoffer - Tomasello - Le Parc - Agam

JACQUES MASSOL
12, rue La Boétie
MANNONI
SCULPTURES

Galerie DI MEO
12, rue des Beaux-Arts - ODE. 10-98
DUDANT
Jusqu'au 10 juin

MUSÉE COGNACQ-JAY
25 Bd des Capucines - Paris
H. DAUMIER
DESSINS - LITHOGRAPHIES - SCULPTURES
14 AVRIL - 11 JUIN
Catalogues numérotés - Tirage au sort d'une lithographie originale

STIEBEL - 30, rue de Seine - PARIS (6e)
Au rez-de-chaussée
CHARON
Au premier étage
VOYET
Du 18 mai au 17 juin inclus

GALERIE DINA VIERNY
Fahr-El-Nissa-Zeid
PEINTURES
1954-1961
36, RUE JACOB - PARIS VIe

GALERIE CHARPENTIER
Cent Tableaux de
JACQUES VILLON
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

s'ils avaient dû s'exprimer de nos jours. Est-ce être « passéistes » que de pousser toujours plus avant des expériences qui — tout compte fait — en valent bien d'autres ?

Si oui, Nallard chez Jeanne Bucher, rue de Seine, peintre plus épique que paysagiste, serait aussi un « passéiste ». Tout en renonçant à la servitude du sujet, il sait en effet donner à ses compositions la vie mouvementée d'un tableau de Delacroix et à ses couleurs une vie secrète dont la richesse n'a rien à envier aux sourdes splendeurs qui nous séduisent encore et toujours sur les toiles des vieux maîtres espagnols ou flamands.

Un professeur de latin

C'est l'ombre de Rodin qui hante d'autre part Delahaye, chez Stadler, également rue de Seine : étonnantes formes jetées à travers l'espace comme des hordes d'animaux fabuleux.

Et c'est peut-être l'ombre de Soutine qui hante les toiles d'Eugène Leroy, chez Claude Bernard, rue des Beaux-Arts. Les nus et les paysages que ce peintre de 55 ans, professeur de latin dans un collège du Nord, expose pour la première fois à Paris, constituent, en tout cas, l'événement le plus important de cette saison. Parce qu'ils témoignent d'un amour très rare de la matière picturale et d'une « reconnaissance » passionnée de la réalité qui se traduit par des empâtements inspirés dont nous avions, depuis Soutine, perdu l'habitude.

Mané-Katz

● *Avant leur départ pour New York, les dernières toiles d'un alchimiste.*

Il existe, entre Montparnasse et le Luxembourg, au fond d'une cour de la rue Notre-Dame-des-Champs, un temple étrange qui tient du baptistère roman (en beaucoup plus vaste), de la caverne d'Ali-Baba, du magasin d'antiquités de haute époque et de l'atelier de peintre. Le regard pétillant de malice et la tête auréolée de longs cheveux blancs, un tout petit homme est le grand-prêtre de ce lieu : Mané-Katz.

Il y a quelques siècles, sans doute eût-il été cabaliste ou alchimiste. Mais nous vivons en un temps où la peinture fait figure d'art majeur. Mané-Katz est donc peintre.

Souvenirs des plaines d'Ukraine, où il est né, rabbins éternisés dans leurs postures prophétiques, petites gens endimanchés pour quelque noce ou rêvant d'un destin meilleur au coin des rues composent, à travers les toiles de Mané-Katz, une véritable alchimie du sentiment auquel il semble que le public parisien ait décidé d'être sensible, si l'on en juge par le succès actuel de l'exposition organisée à la galerie Durand-Ruel, avenue de Friedland.

Haïffa possède un Musée Mané-Katz. A New York, la Galerie Wildenstein présentera, cet été, un vaste ensemble de ses œuvres. Mais le plus parisien des peintres de Montparnasse n'a pas voulu que ses dernières toiles traversent l'Atlantique sans avoir respiré l'air d'une galerie parisienne. Les visiteurs de son exposition ne seront pas les derniers à l'en remercier.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

Cie SACHA PITOEFF
La Mouette

TH. MODERNE
15 rue Blanche

FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim. matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

JAZZ

Les Jazz Messengers

● *Ce diable de Blakey a plus d'un tour dans sa poche.*

LES Jazz Messengers sont revenus à Paris. Lors d'un précédent passage il y a quatre mois, un froid glacial les avait accueillis. L'immense Bobby Timmons sortait de temps à autre ses mains des poches et promenait furtivement ses doigts sur le clavier. Lee Morgan laissait échapper quelques « couacs » d'une trompette récalcitrante. Les Messengers furent

(J.-P. Leloir)
BOBBY TIMMONS.
Une seconde jeunesse.

discutés. Certains crièrent un peu hâtivement à leur déclin, s'en prirent à Art Blakey, à son sens du commerce, à son répertoire. Avec le printemps, les Messengers, reposés, décontractés, ont trouvé une seconde jeunesse. Samedi dernier, ils furent irréprochables. J'attends cette fois les critiques : je doute qu'elles viennent.

A pas de géant

Blakey et ses hommes ont dû sentir le danger que représentait pour eux la popularité montante du quintette des frères Adderley. Ils ont donné plus de rigueur à leur « show », plus de mordant à leurs interprétations. On entendit certes des succès assurés : « That There » et, surtout, « Night in Tunisia », mais aussi des compositions nouvelles, telles que : « The Summit » et ce « Yama » superbement mélodique qui sera demain un nouveau cheval de bataille des formations « soul ». Lee Morgan, le trompettiste techniquement le plus doué de sa génération, continue à faire des prouesses qui captivent l'oreille, même s'il manque un peu de sensibilité. Il cherche à éblouir et il y réussit le plus souvent. Même constatation pour Wayne Shorter. Voilà un jeune saxophoniste qui progresse à pas de géant. Il ne se contente plus d'imiter servilement John Coltrane, mais avance très loin dans la voie qu'a tracée « Trane ». Son autorité, sa hardiesse harmonique, ses sonorités déconcertantes font de Wayne Shorter une étoile de demain. Art Blakey, très en forme le soir du concert, se livra à la démonstration rythmique à laquelle on s'attendait, sans pour cela forcer la dose. Cette sobriété fut particulièrement remarquée. Enfin Bobby Timmons, tant en solo, dans « My Funny Valentine » qu'à l'intérieur du quintette, enthousiasma les spécialistes par une virtuosité technique mise constamment au service d'une très riche inspiration. Les Jazz Messengers sont repartis vers le sommet. Les anti-Messengers avaient eu tort de l'oublier : ce diable de Blakey a plus d'un tour dans sa poche.

DANIEL FILIPACCHI.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) Tél. : BAL. 19-68
42 lettres, signes ou espaces par ligne (payable d'avance)

OFFRES D'EMPLOI

URGENT
IMPORT. AGENCE DE PUBLICITE INTERN. RECH.
SECRETAIRES BILINGUES
franç.-angl. exc. st.-dact.
Niveau second, 20-28 ans. Salaire intér. Cantine Samedi libre. Env. C.V. à J.W.T. Service du personnel, 21, rue de la Paix, PARIS (2e)

Le Président d'une AGENCE DE PUBLICITE recherche
ASSISTANTE
40 ans max. ayant expérience de Secrétaire de direction et sténo anglaise. Débuts à 1.200 NF. Ecrire en anglais avec photo et lettre manuscrite à PSYCHOTEC, service OOE, 13, rue Beudant-17e

MEDECIN et **PHARMACIEN**
POUR DIRECTION
médicale et pharmaceutique d'un labor. Situation d'avenir si cap. Ecr. nº 90.691 CONTESSE Publ. 20, avenue de l'Opéra, Paris-1er qui transmettra.

Importante AGENCE DE PUBLICITE demande
DESSINATEUR
D'EXECUTION
confirmé. Si possible libre rapidement. Se prés. avec dossier : PASCAL, A.F.P. 61, av. Hoche (8e)

CHERCHE **VENDEUSE** qualifiée ayant conn. anglais pour magasin décorat. mod. centre Paris. Ecr. av. références nº 8217 L'Express, 29, r. de Marignan-8e

DEMANDES D'EMPLOI

Ami de L'Express 51 ANS
cherche un emploi secrétariat ou comptabilité. Ecrire nº 8177 L'Express, 29, rue de Marignan-8e

J. H. ATTACHE DE PRESSE, sér. références. Prof. : Information. Rel. : Information Rel. Ext. Publ. (angl. cour.) rech. sit. Presse, Synd., Tour. Ecr. nº 8210 L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8e

VACANCES

ENFANTS VACANCES EN **ITALIE**
Séjour encadré en HOMES grand confort
MONTAGNE - BORD DE LAC - PLAGE
PISCINE - TELE-SIEGES
Participation voyage compris :
1 session : 450 NF
LOISIRS ET PLEIN AIR
OBS. 47-03

Désintoxiquez-vous
PENDANT 15 JOURS
A 1.200 M. D'ALTITUDE
en profitant du forfait pension toutes taxes et service compris 495 NF dans un hôtel 3 étoiles en écrivant à G. BOISSON
HOTEL MONT-BLANC
MEGEVE Tél. 02. 03. 04

ITALIE
ROME - TAORMINA
Séjours culturels
Jeunesse et Culture
ALCA SERVICE
25, rue de Choiseul
PARIS - Tél. : RIC. 55-59

CAPITAUX

PLACEMENTS privés sans aléas à court terme
Gros rapp. ass. 16 % + Bénéf. + 12 %. Int. l'an. Gar. 1er rang. SEPIF, 1, r. du Louvre. CEN. 00-03

DIVERS

GRAPHOLOGUE dipl. D.E.S. Psych. Dr ès-lett. Anal. approfondie du caractère et orientat. vers meill. profession. Ecrire pour docum. à C. RIEU, 43, rue République, Argenteuil (S.-et-O.) av. env. affr.

LOCATIONS (Demandes)

CHERCHE LOCAT. WEEK-END **1 ou 2 PIECES**
Rég. Sud 100 km max de Paris, desserv. par ch. de fer. Ecr. nº 8178 L'Express, 29, r. Marignan-8e

APPARTEMENTS (Demandes)

Collaborateur de « L'Express » cherche URGENT
STUDIO avec téléphone. Ecrire nº 8182 L'Express, 29, r. de Marignan-8e

APPARTEMENTS (Ventes)

SAINT-GERMAIN-des-PRES
Propriétaire vend beau studio + cuis. + bain, état neuf, sur place, jeudi, vendr., 13-18 heures. 16, rue Guisarde, PARIS (6e)

MONGE Coquet 2 pièces, cuisine, bains sur rue, soleil. 16.000 + crédit. Mercredi, jeudi, de 14 à 18 heures. 10, rue Pestalozzi - ANJ. 98-27

PROPRIETES (Ventes)

GARCHES Face Bois de St-Cloud, dans parc 3.000 m2, propr. 9 p., dépendances. Prix élevé
« LA RUCHE DE PARIS » - LOU. 12-42

IMMOBILIER

CONSTRUISEZ VOTRE PAVILLON sous le bénéfice du Prêt de l'Etat remboursable en 20 ans. Doc. E 12 gratuite. G.E.P., 16, rue Auber, Paris. OPE. 54-40

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - TAI. 57-85

PROPOSITIONS COMMERCIALES

GROS BENEFICES
ASSURES
AVEC OU SANS ACTIVITE
Si vous voulez investir
SANS ALEA VOS
DISPONIBILITES
venez avec nous participer à un superbe programme de réalisation : Implantation et Construction de Villages et Hameaux touristiques, Cités du Bonheur, véritables Oasis de détente dans les plus beaux site de France, la mise en valeur, l'Équipement et l'Aménagement de Relais hôteliers de grand luxe installés dans des Châteaux, Monuments historiques, dont nous sommes propriétaires, Lotissements avec solide plus-value, Exploitation de sources minérales locales. Garanties absolument notariées PREMIER RANG pour vos Capitaux, Bénéfices et Intérêts.

S.E.P.I.F. (Société d'Etudes de Participations et d'Investissements Financiers - 1, rue du Louvre - LOU. 43-18.

LA MAISON DE LA
PROPRIETE
Organisation privée, fondée en 1934, Maison dynamique et efficiente de Transactions et Investissements en pleine extension. Gros Patrimoine. Résultats prouvés, cherche quelques COLLABORATEURS de valeur, honnêtes, courageux, prêts à assumer des responsabilités pour la Direction et l'Exploitation de trois nouvelles Filiales :

85, RUE TURBIGO (République), 200 m2 de bureaux en toute propriété

9, RUE TURBIGO (Halles), Balcons excellente exposition sur deux rues, 250 m2 de bureaux.

BANQUE G. P., 5, boulevard du Palais. Magnifique installation 400 m2 bureaux.

Important fixe + Bénéfices + Commissions Forgez-vous une situation de premier ordre dans le cadre de la S.E.P.I.F.

Nous sommes propriétaires de quelques pavillons et appartements que nous réservons pour cette opération en vue de loger les personnes qui n'habitent pas Paris.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE se déplace dans ttes régions pour l'achat de tous meubles anc. et objets d'art. LES BELLES EPOQUES, 88, bd de Courcelles. WAG. 04-89

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE POUR L'EXPORTATION
73, rue des Vignes JAS 25-65

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE—

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état · Entretien
Vitres · Tapis · Parquets
RABOTAGE · ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
MAR. 47-60 et 61
"L'IMPECCABLE"

EVIAN ET VIENNE

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'ENJEU est considérable. Pour la première fois, un représentant — et quel représentant ! — de la plus puissante armée du continent africain, en révolte contre l'Occident, met le pied cette semaine sur le territoire français, en homme libre et plénipotentiaire. Lorsqu'il repartira, selon l'issue des conversations, le destin du monde aura pris une orientation nouvelle.

Il ne s'agit plus seulement de l'Algérie et de la France. Le nom d'Evian désormais restera gravé dans l'histoire de la révolution universelle. Au moment où les nations capitalistes blanches achèvent de perdre la partie militaire dans toute l'Asie, au moment où les Etats-Unis voient se lever un vent puissant d'émancipation en Amérique latine, c'est l'Afrique qui devient, au premier chef, le continent en question. Et le poids de l'Algérie, l'exemple de l'Algérie, est si considérable que la tournure et la conclusion des pourparlers d'Evian seront sans aucun doute des facteurs décisifs dans l'évolution de la grande confrontation mondiale entre l'Est et l'Ouest.

SI la France, c'est-à-dire l'Europe, parvient à un accord loyal avec les nationalistes algériens, si avec l'Algérie indépendante la délégation française, sans chipotage et sans illusion, définit un réel accord de coopération, c'est toute l'Afrique, de proche en proche, l'Afrique musulmane et l'Afrique noire, qui s'appuiera progressivement sur notre continent industriel pour son élévation. Et du même coup ce sont les chances d'un compromis à l'échelle du monde, de la paix atomique, qui seront accrues et consolidées.

Si la France n'y réussit pas, si la guerre d'Algérie rebondit, si des dizaines de milliers de maquisards algériens sont encore condamnés à mourir avant d'arracher la dignité et l'indépendance de leur patrie, n'ayons aucun doute : l'U.R.S.S. et la Chine auront, bien plus rapidement qu'on ne l'imagine, acquis des droits déterminants sur l'émancipation africaine, elles seront apparues comme les seuls appuis réels contre le vieil impérialisme ; et l'Occident tout entier aura subi une défaite irréversible.

IL n'y a plus de problèmes locaux. Il y a une grande affaire, qui embrase le monde : la volonté des peuples pauvres, et dominés depuis des siècles, d'acquérir leur personnalité, leur indépendance et si possible un peu de bonheur. Au Laos, au Vietnam, à Cuba, au Brésil, en Guinée, en Angola, en Algérie, selon des circonstances et des moyens très variables, c'est notre siècle, celui de la fin des Empires et de l'avènement des autres races que la race blanche, qui accomplit sa destinée. Elle peut s'accomplir contre nous, contre les peuples engraissés par l'histoire et dont l'heure est peut-être venue de payer dans les larmes de sang des millénaires de règne ; mais elle peut aussi s'accomplir avec nous, car rien n'est écrit, rien n'est fatal encore.

Ce n'est ni un hasard ni une surprise si, au moment où s'ouvre la conférence d'Evian, on parle d'une très prochaine rencontre à Vienne entre le leader de l'Amérique et celui de l'U.R.S.S.

Il a fallu moins de quatre mois au nouveau Président des Etats-Unis pour constater que, sous les formes apparemment les plus diverses, il se heurtait partout au même phénomène, aux mêmes convulsions. Il semble avoir compris — sa jeunesse ici le sert — que si cette mutation universelle se produisait dans le désordre, dans l'affrontement hostile des grandes puissances militaires, le moment redoutable viendrait où personne ne serait plus maître d'empêcher le carnage atomique. Résolu, il y a un mois encore, à ne rencontrer M. Krouchtchev que beaucoup plus tard, lorsque les « positions de l'Occident » seraient consolidées, M. Kennedy, après les cuisantes leçons de Cuba et du Laos, paraît avoir eu le grand mérite de ne pas se contracter dans une position d'amour-propre mais de s'adapter aux dures réalités qu'il découvrait.

CE que fera le Président des Etats-Unis, la manière dont il saura ou non mobiliser son opinion publique pour résister aux pressions des féodalités militaires et financières qui ont dominé la politique américaine — cela nous ne le savons pas, et nous n'y pouvons rien. Mais ce que nous pouvons, ce que la France peut, c'est sur un point précis, et décisif, donner l'exemple et ouvrir la voie. Vienne dépend d'Evian autant qu'Evian dépendra de Vienne.

Si la France traite l'Algérie comme elle a traité la Guinée, l'Occident perdra une bataille majeure, bien plus grave encore qu'à Cuba, et les risques de réaction militaire seront accrus. Si la France s'entend avec l'Algérie, si le pari symbolisé par M. Bourguiba d'une coopération possible entre l'Afrique et l'Europe, se réalise grâce à un rapide — il sera rapide ou il ne sera pas — succès d'Evian, c'est l'Occident tout entier qui en profitera et l'Amérique en verra sa liberté d'action grandement élargie.

Réciproquement, bien sûr, si la tension croît entre l'Amérique et la Russie, si la rencontre Kennedy-Krouchtchev se solde par un échec, alors l'Afrique, c'est-à-dire d'abord l'Algérie, sera sans doute entraînée dans les affrontements, les surenchères, les conflits qui immédiatement en découleront, et la négociation d'Evian deviendra beaucoup plus difficile.

Tout est lié : c'est la loi de notre génération. C'est à partir d'elle que chaque situation doit être évaluée et peut être réglée.

OR le problème le plus grave, et en même temps le plus aisé à résoudre, du contentieux russo-américain est celui qui est débattu en ce moment-ci à la commission atomique internationale de Genève : l'accord, possible ou non, sur un contrôle universel des explosions atomiques (suivi plus tard d'un contrôle des armes).

Ce n'est actuellement ni sur le Laos ni sur Cuba qu'une solution peut être trouvée qui fasse à l'Occident — et plus précisément à l'Amérique — une part honorable. C'est seulement dans le succès éventuel des conversations atomiques de Genève que M. Kennedy peut offrir à son pays un soulagement réel. Il en a bien besoin, après les échecs qu'il vient de subir.

Le Président des Etats-Unis le sait. Il a pris personnellement en main le dossier atomique de Genève et il a misé sa politique étrangère sur cette affaire.

C'est là également que les Soviétiques sont le plus disposés à conclure car ils craignent tout autant que l'Amérique une dissémination incontrôlable des armes nucléaires. Il y a donc une possibilité sérieuse, concrète d'entente.

A condition, comme une note du Kremlin vient de le rappeler publiquement, que l'Amérique obtienne de la France qu'elle renonce à poursuivre ses essais atomiques. Car si l'Amérique n'y parvient pas, comment l'U.R.S.S. pourrait-elle empêcher la Chine, l'Allemagne de l'Est et d'autres pays d'avoir aussi leurs propres panoplies atomiques ? Et qui alors pourrait empêcher la guerre de devenir inévitable ?

AINSI, entre Evian et Vienne il y a Genève. Et à Genève la France a un rôle à jouer.

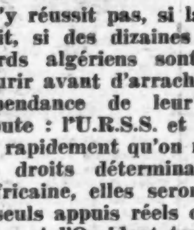
Si la conférence atomique de Genève réussit, la rencontre des deux K à Vienne peut être, partiellement au moins, un succès. Si Vienne réussit, les chances d'Evian en seront immédiatement améliorées. La pression conjuguée de Washington et Moscou jouera dans le sens de la modération et de l'accord.

En sens inverse, on peut prévoir la même réaction en chaîne, de l'échec atomique de Genève à l'échec d'Evian, en passant par un choc à Vienne.

L'interdépendance est bien aujourd'hui la clef de notre histoire. Si les hommes d'Etat ont clairement à l'esprit cette règle, ce ne sont pas les plastiqueurs qui pourront modifier notre destin. Sinon, ce sera le désordre partout et l'on imagine assez combien une « congolisation » des affaires mondiales pourrait donner d'influence et de moyens aux fanatiques.

J.-J. S.-S.

CHARRIER



ménage votre cœur !

Trop de sel dans l'organisme détermine un excès d'eau dans les tissus. Résultat : le cœur se fatigue à pomper à travers des tissus gonflés comme une éponge. Voici pourquoi, pour le cœur, le médecin prescrit généralement le régime sans sel.

Un régime sans sel commence par une eau sans sel ; il faut boire Charrier, la moins salée des sources de France, l'eau que son goût incomparable de pureté désigne pour toutes les tables et aussi, ne l'oubliez pas, pour le coupage des biberons de Bébé.

CHARRIER l'eau des régimes SANS SEL

la moins salée des sources de France

Ampolsan & Cori